

Bataille pour un ranch

Paul Evan Lehman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN
BATAILLE
POUR UN RANCH
paul evan lehman



WESTERN
BATAILLE
POUR UN RANCH
paul evan lehman



PAUL EVAN LEHMAN

BATAILLE POUR UN RANCH

(Gun Whipped)

Traduit de l'américain par Jean-André REY

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°13

CHAPITRE PREMIER

Confortablement installé dans le rocking-chair de l'hôtel, la tête appuyée au dossier rembourré, les pieds reposant sur la balustrade, Bill Consadine se sentait bien. Son visage était détendu, et ses yeux fixaient sans nulle curiosité un cavalier qui s'approchait de Keno, venant du sud. Il devait être pressé, car il arrivait à bride abattue et soulevait un nuage de poussière.

Bill soupira d'aise et ferma les yeux. Il avait bien déjeuné et, comme Montana se trouvait à des centaines de milles de là, il n'avait plus besoin d'être constamment sur ses gardes : il n'était plus shérif suppléant. Il pouvait rester là à dormir pendant une semaine s'il le désirait, sans crainte d'être transformé en passoire par le pistolet de quelque bandit.

Il s'assoupit d'ailleurs un petit instant et fut réveillé par un bruit de sabots. Il se dressa sur son siège avant de se rendre compte qu'il ne représentait plus la loi, puis il se laissa retomber. Le cavalier qu'il avait aperçu de loin était entré au galop dans la ville. Il s'agissait d'un tout jeune homme, pas encore assez âgé pour exhiber des favoris. Il avait l'air effrayé.

Il mit son cheval au trot, puis au pas, se retourna sur sa selle et scruta la direction d'où il venait. Il mit pied à terre et se dirigea d'un pas vif vers un petit bâtiment qui faisait face à l'hôtel. Sur la fenêtre, il y avait une pancarte : « J. B. SINCLAIR. Apothicaire. » Et en dessous : Expertises.

Il essaya de pousser la porte, mais elle était fermée à clef, et un petit carré de papier était coincé sous le loquet. Il se baissa pour le lire, essaya de voir à travers la vitre, eut un geste découragé et fit demi-tour. À nouveau, ses yeux scrutèrent le sud, puis se reportèrent vers l'hôtel. Au bout d'un moment et après un dernier coup d'œil inquiet, il traversa la rue avec son cheval en direction de l'hôtel.

Bill se renversa dans son fauteuil, accrocha ses éperons à la grille et réfléchit. Il n'y avait pas de mal à penser, songeait-il, même s'il ne représentait plus la loi. Cela stimule l'esprit et le maintient en bonne forme. Le jeune inconnu avait, de toute évidence, une affaire à traiter soit avec le pharmacien, soit avec l'expert. S'il s'agissait du premier, il devait avoir un besoin urgent de médicaments ; si c'était le

second qu'il voulait voir, il devait avoir un échantillon de minerai à faire estimer. Quoi qu'il en fût, il craignait d'être suivi, et Bill Consadine ne pouvait croire que ce fût pour une question de médicaments. Mais s'il s'agissait de faire expertiser du minerai d'or, la chose était différente. Bien des hommes ont été assassinés pour de l'or.

Le jeune homme n'était sûrement pas prospecteur, car il portait la tenue de cow-boy ; mais, après tout, il n'y avait pas de loi qui empêchât un cow-boy de découvrir un nid de pépites, et si quelqu'un avait eu vent de sa trouvaille, il devait être aussi impatient que lui de savoir ce qu'elle valait.

Bill ferma à nouveau les yeux pour les rouvrir un peu plus tard en entendant un autre bruit de sabots ; mais cette fois, il y avait aussi un bruit de roues : c'était la diligence qui venait du nord. Il posa les pieds à terre et se redressa dans son fauteuil. Il se leva, s'étira et descendit lentement les quelques marches qui menaient à la rue.

La voiture ralentit et s'arrêta devant lui. Le cocher enroula les rênes autour du support du fouet, saisit un sac postal et cria :

— Attrapez !

Bill saisit le sac et le laissa retomber sur le trottoir, tandis que le conducteur grimpa sur l'impériale. Il se mit à en descendre péniblement une grande malle de cuir.

— Soulevez le couvercle, dit-il avec un clin d'œil, si vous voulez avoir une surprise.

La surprise apparut sous la forme d'une ravissante jeune fille. Elle posa le pied sur la poignée de métal, s'y accrocha un talon et tomba en plein dans les bras de Bill en poussant un petit cri.

Le jeune homme ne pouvait rien faire d'autre que de la retenir dans sa chute, et s'il la serra contre lui un peu plus fort et un peu plus longuement qu'il n'eût été nécessaire, on ne pouvait l'en blâmer, car c'était bien agréable d'avoir dans ses bras un beau corps sinueux et souple, parfumé et qui s'abandonnait. Le chapeau de la jeune fille avait un peu glissé et elle ouvrait d'immenses yeux bleus remplis de surprise.

Pendant quelques secondes, elle resta ainsi accrochée à lui, puis, se rendant compte de la posture gênante dans laquelle elle se trouvait, elle s'arracha aux bras de Bill qui la laissa faire à regret.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Moi pas, mademoiselle. Tout le plaisir était pour moi.

Elle redressa son chapeau, agita ses cheveux, jeta autour d'elle un coup d'œil rapide et aperçut plusieurs spectateurs qui riaient. Puis son regard se reporta sur Bill, et elle crut deviner un sourire derrière l'impassibilité de son visage. Cela la rendit furieuse sans raison.

— C'est ça, l'hôtel ? demanda-t-elle d'un ton aigre.

— Certainement, mademoiselle.

Elle passa devant lui et gravit les marches qui conduisaient dans l'entrée.

— Je n'ai pas menti, hein ? dit le cocher.

— Pour ça, non. Et vous pouvez me faire une surprise du même genre à votre prochain voyage. Ce sont ses bagages ?

— Oui.

L'homme lança une valise que Bill posa sur le trottoir. Puis il chargea sur son dos la malle de cuir qu'il transporta sous la véranda. Le jeune homme qui avait eu l'air si pressé le bouscula presque. Tous deux s'arrêtèrent brusquement.

— Pardon, monsieur, est-ce que cet expert est arrivé ? La pancarte disait qu'il devait rentrer par la diligence.

— Il n'y avait qu'une seule personne : une femme. Pas d'autre voyageur.

L'air déçu, il descendit en courant les marches de la véranda. Bill entra dans le hall et vit la jeune fille qui signait le registre. Il s'adressa à l'homme âgé qui se tenait derrière le comptoir.

— Quelle chambre, grand-père ?

— Le n°1. Juste en face de la vôtre, monsieur Consadine.

Il tendit une clef à Bill qui monta avec les bagages et les déposa dans la chambre. La jeune voyageuse entra au moment où il s'apprêtait à redescendre. Ses joues étaient encore roses.

— Merci, monsieur Consadine, dit-elle un peu sèchement.

— Il n'y a pas de quoi. Vous êtes de l'Est ?

— Oui.

Elle passa devant lui, ôta son chapeau, tapota ses cheveux et se tourna vers le jeune homme qui l'observait avec un intérêt teinté d'admiration pour sa beauté.

— Je pense que ce sera tout, monsieur Consadine. Mais peut-être attendez-vous un pourboire ?

Elle saisit son sac.

— De l'argent, non. J'avais simplement espéré un sourire. Voyez-vous, par ici, les gens sont amicaux et ne font guère de cérémonie. Peut-être vous sentez-vous le droit de les regarder de haut, mais cette attitude ne vous mènera pas loin. Essayez donc de sourire, pour une fois.

Il s'en alla et dégringola l'escalier. Il s'arrêta pour feuilleter le registre. D'une écriture ferme était inscrit le nom de Minnie Brown. Il fit la moue : il avait espéré lire Priscilla. Quelque chose et se sentait volé.

Il sortit pour aller s'asseoir à nouveau dans son fauteuil. Le crépuscule tombait, et ici au Texas la nuit venait très vite. Un autre cavalier arrivait au galop venant également du sud. Il se mit au pas à l'extrémité de la rue.

C'était un homme grand et fort, avec une barbe et une moustache noires. Il sauta à bas de son cheval qu'il attacha à la balustrade et se dirigea à grandes enjambées vers la porte de la pharmacie. Il se pencha pour lire l'écriteau, se redressa et fit demi-tour. Il laissa lentement errer son regard le long de la rue, sentit les yeux de Bill sur lui et passa son chemin. Consadine pensa que ça pourrait bien être là l'homme à la poursuite du jeune cow-boy. Il avait d'ailleurs le même costume, sauf qu'il portait son pistolet très bas, fixé contre la jambe par une lanière de cuir.

Il descendit la rue jusqu'au premier saloon, jeta un coup d'œil par-dessus les demi-portes battantes, les poussa et entra. Probablement à la recherche du jeune homme.

Bill pensa un instant qu'il devrait le trouver pour le mettre sur ses gardes, mais il repoussa cette idée. Après tout, il ne connaissait aucun des deux hommes, et cette affaire ne le concernait en aucune manière, d'autant plus qu'il était précisément venu au Texas pour échapper à de telles complications. Sa poche était bourrée de billets de banque qu'il avait gagnés en travaillant dur, et il avait l'intention d'acheter un petit ranch et un bon cheptel. Il n'était plus lié par serment pour empêcher le vol et le meurtre et livrer le coupable à la justice. Il n'était rien d'autre que Bill Consadine, ranchman.

Le gros cow-boy sortit du saloon et remonta la rue.

Des hommes entraient en ville maintenant, des groupes de mineurs venant des gisements environnants ainsi que des cow-boys des ranches tout proches. L'ombre s'épaississait, les lampes s'allumaient. Un colporteur sortit du porche en se curant les dents avec une plume d'oie. Bill quitta la véranda pour échapper à une conversation ennuyeuse.

Il tourna à gauche et longea lentement les bâtiments. Il arriva en face d'un grand saloon illuminé et entra. Il y avait tant de monde qu'il ne put s'approcher du bar pour commander une boisson. D'ailleurs, il n'avait pas envie de boire. Il passa devant les tables de jeu et se dirigea vers un banc où il avait aperçu le jeune homme entrevu un peu plus tôt. Il était assis les mains sur les genoux et le regard fixé sur la porte d'entrée.

Bill s'assit près de lui, allongea ses jambes.

— Trouvé cet expert ? demanda-t-il.

— Non. La pancarte disait qu'il était allé à Briscoe et serait de retour par la diligence de 6 heures, mais il n'y était pas ; il faut donc que j'attende jusqu'à demain.

Il continuait à fixer la porte.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda encore Bill en roulant négligemment une cigarette.

— Je ne sais pas. Je suis sûr qu'on m'a suivi tout le long du

chemin depuis Lariat.

— Lariat ? Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de cet endroit-là.

— C'est une petite ville au sud. À une centaine de milles environ.

— Vous n'avez pas l'air d'un prospecteur.

— Je n'en suis pas un.

Mais il ne dit pas ce qu'il était.

— Vous savez qui vous suivait ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Il était trop loin derrière moi pour que je puisse distinguer ses traits. Et je suis sûr que c'était moi qu'il suivait, car je ne vois personne de Lariat qui aurait pu avoir affaire à Keno. Et... oh ! mon Dieu !

Il s'arrêta net, comme si le souffle lui manquait, fixant toujours l'entrée du saloon ; et il y avait de la panique dans ses yeux.

Le gros cow-boy qui était récemment arrivé en ville venait de pousser la porte, et ses yeux parcouraient attentivement la salle.

Le jeune homme se dressa, glissa le long du banc, les mains appuyées contre le mur derrière lui, afin de gagner la porte qui donnait dans la ruelle. Il avait l'air affolé, et des gouttes de sueur perlaient à son front. Soudain, il bondit, ouvrit brusquement la porte et disparut.

Mais l'autre l'avait vu. Il se fraya à coups de coudes un chemin dans la foule des joueurs qui entouraient les tables, courant presque. Et dans ses yeux qui paraissaient jaunes à la lueur des lampes il y avait un éclair de meurtre. Il réussit à traverser la salle, passa devant Bill et sortit à son tour.

Consadine se leva et, cette fois, il oublia que cette affaire ne le concernait pas. La panique que montrait le garçon et son désir de contacter l'expert pouvaient signifier qu'il avait volé un échantillon de minerai ; mais cette explication ne satisfaisait pas Bill. Il traversa la salle et sortit à la suite des deux hommes.

Un bruit de bottes se faisait entendre à sa gauche. Il se mit à courir et aperçut bientôt la forme massive de celui qui le précédait. Une porte s'ouvrit, et un rai de lumière laissa entrer voir la silhouette qui se précipita dans l'ouverture. On entendit le claquement d'un colt. C'était le gros qui avait tiré, mais le jeune avait été trop rapide et avait disparu à l'intérieur.

Bill suivit et se trouva dans la cuisine de l'hôtel. Une femme, un torchon de vaisselle à la main, fixait avec effarement une porte ouverte qui donnait sur un escalier. Il s'y engagea et gravit les marches quatre à quatre.

Il s'arrêta lorsque sa tête atteignit le niveau du palier. Le gros

cow-boy était au milieu du couloir, et le jeune essayait d'introduire une clef dans la serrure de la chambre contiguë à celle de Minnie Brown. Il lança à son adversaire un coup d'œil désespéré, puis abandonnant la serrure toujours fermée, il leva les mains.

— Ne tirez pas ! bégaya-t-il.

Mais l'autre, au contraire, tira posément, la main à la hauteur de la hanche. Bill vit tressaillir le corps du jeune homme tandis que l'angoisse et la douleur se peignaient sur son visage. Ses mains retombèrent, il s'effondra contre la porte, puis glissa sur le plancher où il resta immobile, frappé à mort.

Bill étouffa un juron de colère et gravit les dernières marches. Le tueur était toujours dans le couloir, les yeux fixés sur le cadavre.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? cria Consadine.

Il avait posé cette question parce qu'il était possible que l'homme qui avait tiré fût un représentant de la loi et le garçon un criminel en fuite. Mais la réaction qu'il obtint n'était certes pas celle d'un représentant de la loi, car il bondit comme un lièvre apeuré et fit feu en même temps.

Bill fit un écart, et c'est ce qui le sauva ; mais la balle passa si près qu'elle troua la manche de sa veste. Lui-même tira au niveau de la taille en levant le canon. Il atteignit l'homme en plein front. Le cow-boy tomba à la renverse, mort avant de toucher le sol.

CHAPITRE II

Bill Consadine rechargea son pistolet et le mit dans son étui. Il n'avait pas cherché cette aventure, mais maintenant il y était plongé jusqu'au cou. Et comme les adversaires étaient tous deux étendus morts sur le sol, il se pouvait fort bien qu'il ne sût jamais le fin mot de l'histoire. Une chose était sûre : il n'éprouvait aucun regret d'avoir tué le meurtrier du jeune homme.

La porte d'une chambre s'ouvrit à cet instant, et un visage épouvanté apparut. Le regard de Minnie Brown fut tout de suite attiré par les cadavres, et Bill vit l'horreur passer dans ses yeux.

— Oh ! ce n'est pas possible ! balbutia-t-elle.

— Oh ! mais si. Rentrez dans votre chambre, et restez-y.

Elle le regarda et l'indignation fit place à l'horreur peinte sur son visage.

— C'est vous qui avez fait ça ! C'est vous qui les avez tués.

— Un seulement. Et maintenant, faites ce que je vous dis : rentrez chez vous et n'en sortez pas.

Il entendit en bas un bruit de pas et de voix. Puis quelqu'un cria :

— Allez chercher Harrigan !

Des pas montaient l'escalier. En se penchant, Bill vit apparaître le vieil employé. Il tenait un fusil qu'il mit en joue.

— Haut les mains !

— Pas le temps ! dit Consadine. Baissez-moi cet outil avant qu'il parte.

L'employé s'arrêta sur le palier, vit que le pistolet de Bill était dans son étui et baissa son arme. Puis il avança prudemment.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Le gros a tué le gamin alors qu'il avait les mains en l'air, puis il a tiré sur moi.

Il montra sa manche déchirée.

— J'ai été obligé de le descendre. Où est votre constable ?

— Je l'ai envoyé chercher.

Le vieil employé était encore méfiant.

— Vous avez dit que le gros avait tué l'autre. Est-ce qu'il y a des témoins ? Vous l'avez vu, mademoiselle ?

Minnie Brown fit un signe de tête négatif.

— Pas de témoins ! dit Bill. Venez ici.

Il tira de sa poche un insigne de métal et le plaça sous le nez du vieux.

— Je vois. Shérif, hein ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Rien avant l'arrivée du constable.

Il s'agenouilla devant le cadavre du tueur et fouilla ses poches. Il y trouva du tabac, du papier et des allumettes, un bout de crayon, une carotte de tabac à chiquer enveloppée dans un mouchoir crasseux, quelques cartouches de 45, plusieurs pièces d'argent et une pièce d'or de 20 dollars. Il mit tout cela en tas sur le plancher et se dirigea vers le corps du jeune homme. Minnie Brown était toujours dans l'encadrement de la porte, le regardant comme fascinée.

— Encore là ? Vous n'avez peut-être pas bien entendu ? Rentrez et écrivez à votre famille une longue lettre pour leur décrire les exploits des sauvages de l'Ouest.

Elle ouvrit la bouche, mais la referma sans avoir parlé ; puis, lui jetant un regard épouvanté, elle rentra dans sa chambre et claqua la porte.

Bill avait volontairement été impoli pour se débarrasser d'elle. Il avait l'intention de se livrer à un petit travail de prestidigitation et ne voulait pas qu'elle le vît. De la poche du jeune homme, il tira des papiers, une montre en argent cabossée, un couteau à cran d'arrêt, un peu de monnaie et une pièce d'or. Il trouva aussi un mouchoir qui enveloppait un objet, mais cette fois, il ne s'agissait pas d'une carotte de tabac. C'était sans doute là l'échantillon à faire expertiser. Il le glissa dans une poche de sa veste et entassa les autres choses par terre.

Parmi les papiers, se trouvait une lettre sans enveloppe et relativement sale. Il la lut pour tâcher d'y découvrir l'identité du jeune homme. Elle commençait par : « Mon cher fils », et était signée : « Maman. » L'écriture était tremblée, et il y avait des fautes d'orthographe, mais on y pouvait lire l'amour et l'anxiété que la mère éprouvait pour son fils. Bill se sentait la gorge serrée, parce que c'était le genre de lettre que sa mère lui écrivait quand elle était en vie. Il la mit dans sa poche. La colère, une fois de plus, l'assaillait, la même colère qu'il avait ressentie quand il avait vu faire feu sur ce gosse désarmé. Maintenant, il regrettait de ne pas avoir visé l'homme au ventre pour qu'il souffre un bon moment avant de mourir.

En entendant un bruit de pas dans l'escalier, il se leva et brossa ses genoux. Un petit homme trapu avec des cheveux roux se tenait sur le palier. Il portait un insigne sur la veste et sa main était posée sur le pistolet accroché à sa ceinture. Il avait des yeux bleus mais qui paraissaient gris par contraste avec son visage rougeaud.

— M. Consadine, dit l'employé de l'hôtel, voici M. Harrigan,

notre constable.

Il se pencha d'un air confidentiel vers Harrigan et dit à voix basse :

— M. Consadine est shérif : il m'a montré son insigne.

— J'ai laissé les corps à l'endroit où ils sont tombés, dit Bill, mais j'ai fouillé leurs poches.

— Qui sont-ils, et que s'est-il passé ?

— Impossible de les identifier. J'ai parlé au jeune, au saloon, et j'ai compris qu'il venait à Keno pour voir l'expert. Il paraissait effrayé et m'a dit qu'il avait été suivi. J'ai supposé qu'il avait trouvé du minerai d'or et que l'autre se serait mis à sa poursuite pour essayer de s'emparer de sa trouvaille. Pendant que nous parlions, ce gros-là est entré et l'a aperçu. Il l'a poursuivi jusqu'ici. Je les ai suivis, car je pensais qu'il pourrait y avoir du grabuge. Quand je suis arrivé au haut de l'escalier, le jeunot était debout, le dos au mur et les mains levées. L'autre ne lui a laissé aucune chance : il l'a abattu sans explication. Je l'ai interpellé ; il a fait demi-tour et m'a tiré dessus. Je n'avais pas le choix : c'était lui ou moi.

À nouveau, il montra le trou de sa manche. Le constable s'approcha, jeta un coup d'œil au matériel entassé sur le sol et dit :

— Je ne vois là aucun échantillon.

— Moi non plus. Mais dans quel but le petit jeune voulait-il voir l'expert ?

— J'ai déjà vu ce particulier quelque part, dit le policier. Il travaillait dans un ranch de Lariat. Maintenant, en ce qui concerne votre qualité de shérif...

Bill l'interrompt.

— Vous feriez bien de mettre tout ce matériel en lieu sûr : 40 dollars et personne pour les réclamer.

— Ouais ! dit Harrigan.

Il tira de sa poche un vaste mouchoir et y plaça les différents objets.

Bill savait très bien ce qu'allait devenir l'argent, mais tant que le policier ne se mêlait pas de poser des questions embarrassantes, tout allait bien.

Il s'informa auprès de Harrigan s'il y avait un entrepreneur de Pompes funèbres à Keno, et il apprit que Jack Updegraf, le propriétaire du magasin de meubles, s'occupait aussi de ces questions.

— Je me chargerai de l'enterrement du jeune. Occupez-vous de l'autre.

Il se fraya un chemin à travers les curieux qui s'étaient rassemblés et se dirigea vers le magasin de meubles pour régler les frais d'obsèques. C'était la pensée de la lettre de la mère à son fils qui l'avait poussé à agir ainsi. Il espérait qu'elle n'apprendrait jamais la

manière dont son garçon était mort.

Il traversa la rue pour entrer dans le saloon et alla s'asseoir sur le banc. Il tira le mouchoir de sa poche, le déroula soigneusement, jeta un coup d'œil à son contenu et étouffa un juron de surprise. Ce n'était pas un échantillon de minerai qu'il tenait dans la paume de sa main mais un flacon de deux onces environ, contenant un liquide ambré. Il en ôta le bouchon et s'appuya contre le mur. Ce garçon avait transporté jusqu'à Keno une bouteille de whisky ; il était désireux de rencontrer l'expert – ou le pharmacien – et on l'avait tué pour l'empêcher de mettre son projet à exécution. Bill commençait à comprendre.

Il remit la bouteille dans sa poche, en retira la lettre et la relut. Pas d'enveloppe, pas de noms, pas d'adresse d'expéditeur. Tout ce qu'il avait c'était le nom de Lariat, une localité dont il n'avait jamais entendu parler auparavant. Il faudrait qu'il s'y rende et qu'il aille fouiner un peu là-bas.

Il resta quelques instants plongé dans ses pensées. Il était venu dans le Sud bien décidé à ne plus jamais se laisser entraîner dans aucune affaire. Il avait vengé le meurtre d'un jeune homme et s'était tiré de ce qui aurait pu être une situation embarrassante. Il fallait maintenant qu'il restât en dehors de tout ça. Il lui suffisait de jeter cette bouteille et de tout oublier. Il sortit, décidé à agir ainsi, mais il ne le fit pas. Il pensa qu'il serait stupide de ne pas faire analyser le contenu du flacon. Il n'aurait même pas besoin de fournir une explication quelconque, et quand il aurait le résultat de l'analyse, il serait toujours temps de se débarrasser de cette maudite fiole.

Il replaça la bouteille dans sa poche, et retourna à l'hôtel. En gravissant les marches de la véranda, il entrevit une forme vague dans l'un des fauteuils. Il était trop tard pour qu'il pût distinguer les traits de la personne, mais il savait fort bien qui elle était.

— Belle soirée ! dit-il.

Pas de réponse.

Il se mit à rouler une cigarette, l'alluma. La flamme de l'allumette éclaira son visage.

— J'ai dit que c'était une belle soirée.

— Je vous ai entendu, répondit la voix glaciale de Minnie Brown.

— Peut-être un peu fraîche.

Toujours pas de réponse.

— Vous m'en voulez parce que j'ai été un peu brusque avec vous, là-haut. Je n'étais pas d'humeur à être très doux après avoir vu ce pauvre garçon se faire descendre sans la moindre chance de se défendre.

— C'est ce que vous prétendez. Mais il n'y avait pas de témoins,

et il est fort possible que vous les ayez tués tous les deux vous-même.

— Miss Brown, dit doucement Bill, vous avez beaucoup à apprendre. Le gros était un tireur professionnel. Il portait son revolver bas et bien fixé, de façon à pouvoir le saisir et faire feu avant que vous n'ayez eu le temps de cligner vos jolis yeux bleus.

Il observait attentivement la jeune fille dans la pénombre.

— Peut-être auriez-vous aimé que je sois tué plutôt que lui.

— Pas du tout, monsieur Consadine. C'est tout simplement parce que tuer un être humain c'est mal.

— Dans l'Est, vous pendez un meurtrier et c'est très bien. Ici, nous le tuons d'un coup de feu et c'est mal. Pourquoi ?

— Dans l'Est, un criminel est jugé par un jury devant un tribunal présidé par un juge.

— Vous parlez comme une maîtresse d'école.

— C'est parce que j'en suis une, et j'en suis fière. Peut-être pourrais-je inculquer à la jeunesse de cette région le respect de la vie humaine qui semble manquer terriblement par ici.

Elle se leva de son fauteuil.

— Je rentre dans ma chambre. J'avais espéré respirer un peu d'air frais, mais je ne puis rester ici en votre compagnie.

— Si vous me jugez si mal, allez-vous-en, dit-il d'un ton calme. On me considère généralement comme une personne d'assez bon caractère, jusqu'au moment où quelque petite maîtresse d'école me met en pétard. Ce qu'il y a d'ennuyeux en vous c'est que vous ne mettez pas en pratique ce que vous prêchez : vous alignez un tas de belles paroles sur les juges et les jurés, et puis vous me condamnez sans m'entendre.

— J'ai entendu ce que vous avez dit au constable.

— Mais vous ne savez pas de quoi il retourne.

Il fit un pas dans sa direction.

— Miss Brown, ici, nous sommes dans l'Ouest. Nous n'avons pas un agent à tous les coins de rues. Nous nous méfions terriblement des juges et des jurés, et vous pouvez faire des centaines de milles sans trouver un nombre de personnes suffisant pour constituer un jury. Nous avons des procès quand c'est nécessaire, mais il y a des cas où un homme doit être son propre juge et son propre exécuter.

— C'est bien ce que j'ai compris : chez vous, la force prime le droit.

— C'est ça ! Et maintenant au dodo. Vous en avez assez appris pour ce soir.

Sans un mot, elle traversa le porche, et il entendit ses talons claquer sur le plancher du couloir. Il ne la voyait pas, mais il l'imaginait : très raide, son joli menton en avant.

Il la revit à la table du petit déjeuner. Elle ne répondit à son

bonjour poli que par un léger signe de tête. Elle portait un costume de voyage et partit aussitôt après son repas dans une voiture de louage.

Bill sortit sur la véranda et la vit s'éloigner en direction du sud. Il eut un petit geste résigné et s'assit dans un fauteuil. Minnie Brown était partie et il la regrettait vaguement. Il pensait qu'il aurait été intéressant d'observer sa lente adaptation à un pays si différent du sien.

Il passa la plus grande partie de la journée à parcourir à cheval les environs de Keno, à la recherche d'un endroit pour installer son ranch ; mais tous les bons coins paraissaient avoir été pris. Il lui faudrait aller voir ailleurs sans doute plus loin vers l'ouest.

Il était de retour à l'hôtel quand il entendit arriver la diligence du soir. Il en descendit un voyageur qui se rendit immédiatement à la pharmacie. Bill l'y suivit et attendit qu'il se fût débarrassé de sa veste et de son chapeau. Alors, il lui tendit le flacon et lui demanda de l'analyser. L'homme retira le bouchon et renifla.

— Pas besoin d'analyse ! bougonna-t-il. C'est du whisky. Et pas de très bonne qualité.

— J'ai idée, pourtant, qu'il doit y avoir dans cette fiole autre chose que des maux de tête en puissance. Et je veux savoir de quoi il s'agit.

— Bon. Ça vous coûtera un dollar. Je ferai l'analyse ce soir. Pour le moment, j'ai faim. Revenez demain matin et je vous donnerai le résultat.

Le lendemain matin, dès l'ouverture de l'officine, Bill était de retour chez le pharmacien.

— Est-ce que ça vous ennuerait, demanda l'apothicaire, de me dire où vous avez trouvé ça ?

— Sur un cadavre.

— Un suicide ?

— C'est tout comme.

— Par le poison, sans doute.

— Non. Par le plomb. Pourquoi ?

— Parce que, en dehors des ingrédients habituels du whisky, j'ai trouvé là-dedans une quantité considérable d'arsenic. Voici d'ailleurs le rapport écrit de l'analyse.

Bill paya et sortit. Il regagna l'hôtel et s'assit sur un banc. Après quelques instants de réflexion, il se dit que cette histoire ne le regardait pas du tout. Et, satisfait d'en être enfin arrivé à cette conclusion, il déboucha le flacon et en vida le contenu sur le sol. Après quoi, il lança la bouteille à terre, l'écrasa d'un coup de talon et en éparpilla les morceaux.

Il se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Quelqu'un avait envoyé à Keno un échantillon de whisky empoisonné dans le but

de le faire analyser, et une tierce personne voulait empêcher le résultat de l'analyse de parvenir à celui qui l'avait demandée. On était probablement en train d'empoisonner quelqu'un à l'arsenic ; et si la victime n'était pas prévenue à temps, elle ne tarderait pas à mourir.

Consadine se leva en soupirant. Il entra dans l'hôtel, paya sa note, alla seller son cheval et se mit en route pour Lariat.

CHAPITRE III

Avant midi, Bill se rendit compte qu'il était suivi. Il avait fait halte au pied d'une colline pour rouler une cigarette et avait vu un homme franchir la crête et se dissimuler. Il chevaucha sans se presser tout le reste de l'après-midi, pour donner à l'autre une chance de le rattraper et de le dépasser, mais le cavalier suivait toujours à la même distance.

Au crépuscule, Bill quitta la route pour s'abriter dans un bois de trembles, attacha son cheval et attendit. Le cavalier inconnu apparut, marchant à allure réduite et regardant de droite et de gauche, mais il n'était pas assez près pour que Consadine pût voir distinctement ses traits. Cependant, il pouvait se rendre compte que celui-là aussi, était grand et fort, et qu'il montait un cheval gris.

Il s'installa pour la nuit, évitant de faire du feu, et il mangea quelques conserves. Celui qui le suivait devait évidemment être un ami de l'homme qu'il avait tué. Ce pouvait être un habitant de Keno ou de l'un des ranches avoisinants. On avait pu aussi le charger d'empêcher l'analyse du whisky. Certes, il n'était pas arrivé avec l'autre ; mais, comme la poursuite avait dû être très chaude, il avait fort bien pu rester en arrière. Une chose était certaine : il était bel et bien en train de suivre Bill, et ce dernier ne cherchait qu'une occasion pour lui échapper. Il s'enfonça un peu plus dans le fourré et étendit ses couvertures, certain que personne, sauf peut-être un Indien, ne pourrait parvenir jusqu'à lui sans le réveiller.

Il reprit sa route le lendemain à l'aube. Le pays était constitué par de vastes pâturages où il n'était guère facile de se dissimuler et, par conséquent, se prêtait peu à une embuscade. Il restait cependant sur le qui-vive, sachant que l'homme au cheval gris devait être à quelque distance devant lui. De temps à autre, il apercevait un ranch, et il s'arrêta à l'un deux pour manger. C'était une toute petite exploitation, et ni le patron ni ses deux employés n'avaient vu passer un autre cavalier. Il était naturellement possible que l'homme se fût caché dans l'un des rares bosquets pour laisser passer Bill. Auquel cas, il serait une fois de plus derrière lui.

Vers le milieu de l'après-midi, il se trouva en train de gravir une colline et supposa que Lariat devait se trouver de l'autre côté. Il y

avait maintenant bien des endroits où l'on pouvait lui tendre une embuscade, et il allait lentement, observant attentivement les environs, tout en se disant que si l'autre l'attendait quelque part, il faudrait pour s'en tirer qu'il ait la chance en croupe derrière lui.

Le crépuscule tombait quand il émergea sur un plateau rocheux et mit pied à terre. Il n'y avait pas moyen de le contourner. Il haussa les épaules et se résigna à suivre la piste. Il ne dut la vie qu'à sa vigilance. Tout à coup, au-dessus d'un rocher, il aperçut quelque chose qui, de loin, pouvait avoir une vague ressemblance avec une pierre, mais qui était en réalité un chapeau. L'instant d'après, un rayon de soleil fit luire le canon d'une carabine.

Il vit le petit panache de fumée, mais il n'eut pas conscience du coup de feu. Il tomba de cheval, reçut un choc étourdissant et perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux, il resta un moment à fixer l'étrange silhouette qui s'avançait vers lui et n'était plus maintenant qu'à quelques pas : un corps long et maigre vêtu d'une sorte de salopette, d'une chemise de flanelle rouge, de bottes lacées et d'un vaste chapeau tout cabossé. De long cheveux gris s'échappaient de sa coiffure, et le visage anguleux était celui d'une vraie sorcière. Non sans étonnement, Bill se rendit compte qu'il se trouvait en présence d'une femme.

Elle l'examinait de ses yeux noirs et perçants, appuyée sur le canon de son fusil.

— Eh bien, dit-elle, je vois que vous n'êtes pas mort.

La mémoire revint soudain à Bill.

— Ce n'est pas votre faute si je suis en vie, en tout cas ! dit-il d'une voix dure. Que vous ai-je fait ?

— Ce n'est pas sur vous que j'ai tiré, jeune homme. J'étais en train de regagner ma bicoque et j'ai vu quelqu'un qui se cachait derrière les rochers. Il regardait le chemin et ne me voyait pas. Je l'observais si attentivement que je ne vous ai pas vu jusqu'au moment où il a levé son fusil pour tirer. Je lui ai envoyé un pruneau. Trop tard pour l'empêcher de tirer, mais les éclats de rocher lui ont fait faire un écart. Il a bondi sur un cheval gris et s'est enfui. Voyez-vous, je déteste les tueurs.

— J'en suis vraiment ravi.

— Vous n'êtes pas sérieusement blessé ?

Bill se mit sur son séant en essayant de surmonter sa douleur. Puis il ôta son chapeau pour l'examiner : il y avait deux trous, et la coiffe était tachée de sang. Il porta la main à son front qu'il tâta avec précaution. Le sang coulait d'une large entaille dans son crâne.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil là-dessus, dit la femme.

Elle posa sa carabine sur le sol, se baissa, prit le mouchoir que lui tendait le jeune homme et tamponna la blessure.

— Hum ! Il faudrait quelques points de suture. Venez avec moi. Je n'ai que du fil à coudre, mais ça fera l'affaire.

— Ça peut aller comme ça.

— Pas du tout. Quand j'aurai recousu la plaie, ce sera comme neuf. Montez sur votre cheval et je le mènerai par la bride.

Elle l'aida à se relever et à se mettre en selle. Elle était aussi forte qu'un bœuf. Elle ramassa sa carabine, prit les rênes et partit à grands pas à travers la plaine. Bill s'accrochait au pommeau de la selle. La tête lui faisait horriblement mal.

Ils arrivèrent enfin à un bosquet de pins rabougris. Tout près, une cabane rustique, une source entourée d'un carré de gazon, un enclos à bestiaux où un âne broutait une herbe rare et clairsemée. La femme le soutint quand il se laissa glisser de la selle, attacha rapidement le cheval à un poteau, ouvrit la porte de la cabane et ils entrèrent.

La maison était petite mais propre et même coquette avec ses rideaux de cretonne aux fenêtres.

— Étendez-vous sur cette couchette ! ordonna la maîtresse de maison.

Il obéit après avoir ôté son chapeau. La femme appuya sa carabine contre le mur et disparut quelques instants dans la cuisine. Elle en revint avec une bouilloire fumante, une cuvette et des linges propres.

Très adroitement, elle coupa quelques cheveux et nettoya la blessure. Après quoi, elle enfila une aiguille avec du gros fil et se mit à coudre.

— Et voilà ! dit-elle quand elle eut terminé. Maintenant, il ne vous reste plus qu'à vous reposer et à dormir si vous pouvez.

Il n'en avait guère envie, mais la tête lui faisait mal, et la blessure le brûlait. Il ferma les yeux, entendit bouger autour de lui pendant une ou deux minutes, puis s'endormit. Quand il se réveilla, il faisait sombre dans la pièce, mais il y avait de la lumière qui filtrait par la porte entrebâillée, et il sentit une odeur de ragoût.

Il se leva lentement et se dirigea vers la cuisine. La femme, toujours vêtue de sa salopette, travaillait devant le fourneau.

— Vous avez été très bonne, madame, dit-il. Je crois que je vais maintenant poursuivre ma route.

Elle se retourna.

— Il n'en est pas question pour l'instant. Il faut d'abord que je vous fasse un pansement. Asseyez-vous ; je vais m'en occuper.

Ils prirent leur repas ensemble, et Bill trouva le ragoût délicieux. Quand ils eurent fini, il poussa un soupir de contentement en repoussant sa chaise.

— C'était parfait, madame, dit-il. Est-ce que ça vous dérange si

je fume ?

— Grand Dieu non !

Elle prit elle-même une pipe, une carotte de tabac dont elle gratta des copeaux, bourra le fourneau, frotta une allumette et approcha la flamme. Aux premières bouffées qui montèrent de la pipe, Bill s'empessa d'allumer une cigarette.

— Je m'appelle Bill Consadine, dit-il.

— Moi, vous pouvez m'appeler Sue.

Il sourit.

— Je devrais vous appeler Ange. Vous avez dû en être un autrefois. Sans vous, je serais bel et bien liquidé maintenant.

Elle lui jeta un coup d'œil rapide et grogna. Ses yeux noirs brillaient.

— Je déteste les tueurs, répéta-t-elle.

Ils fumèrent en silence pendant un moment.

— Vous devez vous poser des questions à mon sujet, dit-elle. Je fais de la prospection. Ça vous étonne de la part d'une femme, hein ? Je fouille ces collines depuis douze ans, et je m'en tire bien.

— Je veux bien le croire. Vous me paraissez être une de ces personnes qui finissent toujours ce qu'elles commencent.

Il se leva.

— Je ne vous ferai pas l'insulte de vous demander ce que je vous dois pour tout ce que vous avez fait, mais je vais vous aider à faire la vaisselle avant de reprendre mon chemin.

— De quel côté allez-vous ?

— Je me rends à Lariat.

— C'est à 18 milles de l'autre côté des collines. Dans l'état où vous êtes, il faut bien compter une bonne journée de cheval. Vous ne partirez pas ce soir, en tout cas. Vous allez coucher ici. Asseyez-vous.

— Très bien, Sue. Je vais faire les assiettes et ensuite j'étendrai mes couvertures.

— Vous ne ferez pas les assiettes et vous ne coucherez pas sur le plancher. Vous allez prendre cette chambre, vous déshabiller et vous mettre au lit.

Elle lui lança un regard décidé.

— Par le diable, qui est-ce qui commande ici ?

— Je pense que c'est vous, Ange, dit-il d'un ton timide.

Quand il se leva le lendemain matin, il se sentait assez bien. La douleur à sa tête s'était atténuée, et l'odeur du jambon frit le tira du lit. Il enfila rapidement ses vêtements et pénétra dans la cuisine.

Sue s'était peignée et avait revêtu une robe. Elle se retourna, le vit qui l'observait, et un peu de couleur monta à ses joues flétries.

— Qu'est-ce que vous regardez ? demanda-t-elle. Vous n'avez encore jamais vu une femme ?

— Vous devriez porter des robes tout le temps.

— Vous avez déjà essayé de manier la pioche avec une robe ? Non, Monsieur. J'appartiens à une famille où c'est la femme qui porte la culotte. Maintenant allez vous laver au bassin, dehors, et revenez ensuite déjeuner.

Il sortit par la porte de derrière, trouva de l'avoine pour son cheval, se lava et rentra.

— Envoyez-vous quelques-unes de ces crêpes !

Bill s'assit et se remplit copieusement l'estomac. Quand il en eut assez, il se leva.

— À votre tour, maintenant. Asseyez-vous, et je vais vous en faire cuire.

— Je suis capable de les faire moi-même.

— Asseyez-vous ! grogna-t-il. Pour une femme, vous êtes diablement autoritaire.

Sue lui lança un coup d'œil amusé et se laissa tomber sur une chaise. Il fit cuire d'autres crêpes, remplit la bouilloire et la mit sur le fourneau. Lorsque Sue eut fini de mander, l'eau était bouillante. Il la versa dans une bassine et retroussa ses manches.

— Je vais laver les assiettes, annonça-t-il. Et je ne veux pas entendre un mot de protestation

— Hum ! grogna-t-elle.

Elle passa dans la pièce de devant. Quand elle en revint, elle portait ses pantalons, sa chemise de flanelle et des chaussures cloutées. Elle sourit et dit :

— Maintenant, jeune homme, je reprends le commandement.

Il vida l'eau de vaisselle et suspendit le torchon sur une corde derrière la porte.

— Maintenant, Madame, je peux aller jouer dehors ?

Elle rit. On ne pouvait pas dire que c'était un éclat de rire, non. Mais c'était la première fois qu'elle s'y essayait depuis bien longtemps ; et ce n'était pas si mal.

— Vous savez, Bill, vous m'êtes sympathique. Combien de temps allez-vous rester à Lariat ?

— Je ne sais pas. Je suis à la recherche d'un bon coin de terre. Quand je l'aurai trouvé, j'ai l'intention d'acheter quelques vaches et de me lancer dans l'élevage. Vous connaissez quelque chose par ici ?

— Il ne reste rien, à ma connaissance, aux environs de Lariat, à moins que vous n'achetiez la propriété de quelqu'un qui partirait. Il y a quatre domaines à Big Basin, et deux à Little Basin ; deux et demi si on compte le ranch de Harvey Tate : une petite propriété, mais un personnel drôlement coriace. Mart Keller et Caleb Small sont à couteaux tirés. Vous pourriez peut-être arriver à racheter à Keller.

— Et Small ?

— Trop enragé pour vendre. Il essaie même de chasser Keller de Little Basin. Je voudrais bien que quelqu'un se charge de lui donner une bonne leçon.

Elle sortit avec lui sur le pas de la porte et l'aida à se mettre en selle.

— Suivez la route en direction du sud, et vous arrivez dans une cuvette d'environ 10 milles de diamètre. C'est Big Basin. De l'autre côté, il y a une trouée et, au-delà, vous arrivez à Little Basin. Lariat est dans cette vallée. Soyez sur vos gardes, et attention au type au cheval gris.

— Vous ne le connaissez pas, par hasard ?

— Il n'était pas assez près de moi pour que je puisse le reconnaître, mais je sais que Harvey Tate a un employé qui monte un cheval gris. On l'appelle Greasy Gross.

— Merci pour tout, Sue.

Elle lui donna une poignée de main toute masculine.

— Vous me reverrez sûrement, dit-elle. Je vais à Lariat tous les deux mois environ. Et si vous ne m'y voyez pas, vous pouvez toujours revenir ici. Venez toutes les fois que vous voudrez vous faire recoudre le crâne. Et si je suis absente, faites comme chez vous.

— Je m'en souviendrai. Au revoir, Ange !

Il se sentait ragaillardi. Cette femme avait au moins soixante ans, elle était dure mais accueillante, et sous sa rugueuse carapace elle avait une âme et un cœur. En se retournant, il la vit debout sur le seuil de sa maisonnette. Elle le suivait des yeux et lui fit un signe amical de la main.

Comme Sue l'avait prédit, il lui fallut toute la journée pour atteindre Lariat, car il avait dû parcourir la plus grande partie du chemin à allure réduite. Même au petit trot, il avait l'impression qu'un forgeron était en train de se servir de son crâne comme d'une enclume.

L'obscurité tombait quand il atteignit Big Basin, et il faisait complètement nuit quand il pénétra dans la petite ville de Lariat. Il soupa dans un restaurant et mit son cheval dans une écurie de louage. Il n'y avait pas d'hôtel, mais il obtint du patron de l'écurie qu'il le laissât coucher dans la grange.

Il se mit à faire le tour de la ville. Elle ne comprenait qu'un seul magasin, trois saloons et un restaurant en dehors des habitations particulières. Il y avait peu de maisons, car il n'y avait pas beaucoup de minerai dans les collines avoisinantes. Il passa devant les saloons et s'arrêta devant une porte ouverte et un escalier qui conduisait au premier étage du magasin. Juste sur le seuil, un homme était assis devant une petite table et un autre portant un insigne était en train de prendre leurs revolvers à deux cow-boys qui étaient sur le point d'entrer. Pendant que Bill observait la scène, un orchestre se mit à

jouer un air de Virginie.

— Combien l'entrée ? demanda-t-il.

— Un dollar. Remettez votre arme. Il donna son colt et reçut en échange un bout de carton numéroté. Puis il paya un dollar et obtint un autre ticket qui portait la mention : Fonds Scolaires. Il y jeta un coup d'œil rapide avant de le fourrer dans sa poche et s'engagea dans l'escalier. Il s'arrêta une seconde, reprit le ticket qu'il regarda encore. Son visage s'éclaira et il monta le reste des marches deux par deux.

Il ne s'était pas trompé : la première personne qu'il vit, ce fut Minnie Brown.

CHAPITRE IV

Minnie était en train de danser, et elle avait l'air tout à fait différente de la jeune fille qu'il avait rencontrée à Keno. Son visage était coloré, ses cheveux légèrement en désordre, et elle souriait. Bill était bien certain que ce n'étaient pas ses conseils qui avaient opéré cette transformation. L'argent ramassé ce soir devait être employé à la construction d'une école, et par conséquent chaque participant avait droit à un dollar de sourires de la part de l'institutrice.

« Tout de même, elle a quelque chose d'humain », se dit le jeune homme en riant.

Il chercha un siège autour de lui. Des bancs avaient été placés le long des murs ; il alla prendre une place libre auprès d'un cow-boy d'un certain âge.

Il se mit à observer attentivement Minnie Brown. Elle regardait son partenaire, un homme de la taille et de la corpulence de Bill, avec des cheveux bruns, des joues rasées et une moustache. Ses pantalons recouvraient des bottes de cuir à l'espagnole, et sa chemise était de soie blanche. Une écharpe rouge, également en soie, ajoutait la touche colorée nécessaire à l'habillement d'un cow-boy en soirée. Minnie lui souriait, et il lui rendait son sourire.

— Quel est ce snob qui danse avec la maîtresse d'école ? demanda Bill à son voisin.

L'homme se tourna vers lui et l'observa un instant avec attention :

— Vous n'êtes pas de Lariat, hein ?

— Je viens d'arriver.

— Je m'en doutais. Personne ici ne se permettrait de traiter Harvey Tate de snob. Pas à haute voix en tout cas. Il en a peut-être l'air et il en adopte peut-être les manières, mais il n'y a rien de bien aimable en lui, je peux vous l'affirmer.

Bill se rappelait ce que Sue lui avait dit : Harvey Tate avait une exploitation ici, et il employait Greasy Gross, celui qui montait le cheval gris.

— La prochaine fois, dit-il, je parlerai moins fort.

La danse se terminait. Tate s'inclina devant Minnie qui le remercia d'un signe de tête. Il lui offrit son bras pour lui faire traverser

la salle, et ils se souriaient en marchant.

— Je m'appelle Abe Peterman, dit le vieux cow-boy.

— Moi, c'est Bill Consadine.

— Enchanté. Avec qui allez-vous travailler ? Small ou Keller ?

— Aucun des deux. Pourquoi ?

— Parce qu'ils engagent tous les employés qu'ils peuvent trouver. Chacun veut plus de terrain que l'autre, et il n'y en a plus à Little Basin. La rivière sépare leurs deux exploitations et, à tour de rôle, ils envoient leurs bêtes paître sur les terres du voisin.

— Est-ce que Tate est aussi dans le coup ?

— Non. Sa propriété se trouve au sud, et il l'a clôturée. Il n'a pas un très grand nombre d'hommes, mais avec des acolytes comme Greasy Gross, Lefty Lang et Spider McGee, ce n'est pas nécessaire.

Peterman passa la main sur son menton d'un air pensif.

— Je crois que Caleb Small et Mart Keller donneraient cher pour en être débarrassés.

— C'est un drôle de personnage, quoi ! Il y a des types de son équipe ici, ce soir ?

— Je ne crois pas. Danser n'est pas bien dans leurs habitudes. Il y en a quelques-uns du 82 ; c'est ainsi que l'on appelle le ranch de Small. Et de l'autre côté, là-bas, vous pouvez voir des gars de Keller. Ils ne s'entendent pas très bien, et sans la présence de la maîtresse d'école, ils seraient déjà en train de se bagarrer.

Bill observait Minnie Brown et son compagnon. Elle était assise et lui debout. Ils bavardaient, et un sourire s'épanouissait encore sur le visage gracieux de la jeune fille.

— Je vais inviter l'institutrice !

— Réfléchissez bien, dit Peterman. Tate paraît l'avoir annexée. Il est resté collé à ses jupes toute la soirée. Il faudrait une charge de poudre pour le séparer d'elle.

— Ne vous tracassez pas : je sais manier la poudre.

— Je vous parie que vous vous dégonflez. Un dollar, ça va ?

— Pari tenu.

Bill se leva et posa son chapeau sur le banc.

— C'est une belle couture que vous trimblez là ! dit Peterman en voyant l'œuvre de Sue.

— Faites par une main experte. J'ai attrapé ça en jouant avec un fusil non chargé.

Il traversa la piste et atteignit le couple juste au moment où l'orchestre attaquait un nouveau morceau. Tate tendit le bras, et Minnie se leva. Alors Bill toucha l'homme à l'épaule.

— Votre nom est Tate ? demanda-t-il.

Il ne regardait pas ostensiblement la jeune fille, mais il se rendit compte qu'elle tressaillait de surprise en le reconnaissant, et son

sourire disparut comme par enchantement.

Harvey Tate se retourna en fronçant les sourcils.

— Oui, c'est moi.

— Un type du nom de Greasy Gross vous attend dehors.

Tate le regarda un instant, puis se tourna vers Minnie.

— Voulez-vous m'excuser ? Je serai de retour dans une minute.

Il se dirigea rapidement vers l'escalier. Minnie se retourna vers le banc, mais avant qu'elle ait pu s'asseoir, Bill l'avait saisie aux coudes et la fit pivoter sur elle-même.

— Ce serait dommage de manquer cette danse, dit-il.

— Ça m'est égal de la manquer, monsieur Consadine.

— Moi, ça ne m'est pas égal. Ce bal est destiné à ramasser des fonds pour une nouvelle école, je crois. Je suis participant, et si vous me refusez, je demande qu'on me rembourse mon dollar.

Minnie hésita et lui décocha un sourire forcé. Elle fit un geste de résignation, et ils se dirigèrent vers la piste. Bill n'avait jamais beaucoup valsé, mais il avait la souplesse nécessaire et un sens incontestable du rythme. De plus, il avait la ferme conviction de pouvoir faire tout ce que faisaient les autres. Minnie le suivait aisément et, malgré elle, ses traits tendus se relâchaient ; mais elle ne souriait pas comme elle le faisait avec Tate.

— Je suis très intrigué, dit Bill, et je ne puis m'empêcher de me demander ce qui vous a amenée ici, alors qu'il doit y avoir des tas de postes vacants chez vous, dans les écoles de l'Est.

— C'est très simple. J'ai entendu parler de la création d'une école à Lariat. J'ai demandé le poste, et je l'ai obtenu.

— Ce n'est pas une explication. J'ai vécu dans l'Ouest toute ma vie et je n'avais jamais entendu parler de Lariat jusqu'à ces jours derniers. Et vous, à des milliers de milles d'ici...

Elle le regarda, l'air ennuyé.

— Je ferais aussi bien de vous raconter toute mon histoire pour en finir. Mon père est venu dans l'Ouest alors que j'avais deux ans. Ma mère était morte, et il m'a laissée à la garde de ma tante. Lui et un homme nommé Caleb Small possédaient un ranch près de Lariat. J'avais huit ans quand mon père mourut dans un accident. Il avait l'intention de me reprendre avec lui, mais il voulait que je finisse mes études auparavant. Il aimait l'Ouest, et ses lettres me le firent aimer aussi.

« Lorsque j'eus mes diplômes, j'écrivis ici pour demander si je pourrais avoir la chance d'y trouver du travail. M. Webb, qui avait connu mon père, m'écrivit une très gentille lettre me disant que l'on allait construire une école et qu'il pourrait me faire engager comme institutrice. Je vins sans plus attendre. Voilà ! Quant au reste, si ça vous intéresse, je peux vous dire que j'ai vingt ans, que je mesure cinq

pieds et cinq pouces, que j'ai des yeux bleus et des cheveux bruns, et que je n'ai ni cicatrice ni signe particulier.

— Vous oubliez cette charmante fossette que vous montriez si aimablement à Harvey Tate tout à l'heure. Je suppose que vous avez vendu votre part du ranch à Caleb Small ?

— Je n'avais pas de part à réclamer. Le ranch devait revenir au dernier survivant. M. Small m'écrivit au sujet de l'accident de mon père et m'envoya un mandat de 1 000 dollars représentant les économies de mon père. Vous croyez que vous en savez assez sur l'histoire de ma famille maintenant ?

— Pas tout à fait, mais je suis capable d'imaginer le reste : vous avez un idéal élevé, vous êtes aussi têtue qu'une mule, aussi ancrée dans vos habitudes qu'une vieille fille ; et avec tout ça, vous savez être, quand vous le voulez, la personne la plus charmante qui soit au monde.

— La musique s'est arrêtée, dit sèchement Minnie.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'aperçut que les autres couples quittaient la piste.

— Ce qui prouve, dit-il avec un sourire, que l'on n'a pas besoin de musique quand on danse avec vous.

— J'ai dansé avec vous à contrecœur, monsieur Consadine. Ne m'embarrassez donc pas en me le demandant à nouveau.

Ils se dirigèrent vers la banquette.

— Pourquoi cela vous embarrasserait-il ?

— Parce que je serais obligée de vous le refuser. Je vois encore dans mes rêves les deux cadavres étendus dans le couloir de l'hôtel. Et je ne peux oublier que vous avez reconnu avoir tué un de ces hommes. Vous savez ce que j'éprouve en voyant ôter la vie à quelqu'un.

Ils avaient atteint la banquette et elle se retourna pour lui faire face.

— Il est regrettable, dit-il gravement, que vous ne soyez pas sortie de votre chambre quelques minutes plus tôt. Vous auriez autre chose à voir dans vos rêves : un mercenaire envoyant une balle à un jeune homme épouvanté qui levait les mains aussi haut qu'il le pouvait. Ma conscience ne me reproche rien, miss Brown. Et vous pouvez parier votre dernier dollar que je vous demanderai encore une danse si je peux trouver un autre prétexte pour me débarrasser de Harvey Tate.

— Un prétexte ! s'écria-t-elle d'un ton indigné. Vous voulez dire que vous avez menti à M. Tate, qu'il n'y avait personne et que...

— C'est bien cela. Quelle autre façon avais-je pour l'éloigner de vous ? Tenez ! le voilà qui revient. Et pas de très bonne humeur, apparemment.

Un homme venait de gravir l'escalier avec Tate et s'était arrêté

sur le palier. Il portait un revolver et regardait Bill avec attention.

Tate traversa la piste et vint se planter en face de Consadine.

— Qui vous a dit que Gross me demandait ?

— Il n'était pas là ?

— Si. Il y était. Mais vous ne pouviez pas le savoir, puisqu'il est arrivé pendant que j'attendais en bas.

— Je suis peut-être devin.

— Ou peut-être vouliez-vous tout simplement avoir une occasion pour danser avec miss Brown.

— Est-ce que vous me le reprochez ?

— Pas exactement. Mais ne vous amusez pas à nouveau à ce petit jeu-là.

— D'accord. Je tâcherai d'en trouver un autre.

Puis se tournant vers la jeune fille :

— Merci pour cette danse, mademoiselle. Il doit y avoir quelques beaux paysages autour de Lariat. Peut-être pourrions-nous les voir ensemble un de ces jours.

Il fit un petit salut de la main et s'éloigna. L'homme debout en haut de l'escalier l'observait toujours.

— Voici le dollar que vous avez gagné, dit Abe Peterman en tendant une pièce. Comment diable avez-vous fait ?

— Je lui ai simplement dit que Greasy Gross l'attendait en bas.

— Comment saviez-vous que Gross travaille pour lui ?

— C'est vous qui me l'avez appris tout à l'heure quand vous m'avez dit qu'avec des types comme lui et Lefty Lang il n'avait pas besoin de beaucoup de monde. C'est lui qui est là-bas ?

— Oui. Tenez, le voilà qui s'en va. Écoutez, Bill, cela ne me concerne pas, mais si pour une raison quelconque il vous cherche, vous feriez une fameuse cible en passant par cette porte éclairée.

— Pour quelle raison me chercherait-il ?

— Je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir. Seulement, Tate est plutôt orgueilleux et il n'aime pas les gars qui lui jouent des tours.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous habitez par ici, Abe ?

— Depuis que la ville a été construite.

— Avez-vous connu le père de la maîtresse d'école ?

— Ben Brown ? Oui, je le connaissais.

— Elle m'a dit que Caleb Small et lui possédaient le 82 ensemble.

— C'est vrai.

— Dans quel genre d'accident est-il mort ?

— Caleb et lui étaient en train de conduire un troupeau lorsque Ben fit lever un serpent à sonnettes. Il tira vivement son revolver, mais son cheval prit peur et le désarçonna. Il tomba sur son revolver et reçut une balle en plein cœur.

Bill fit la description du jeune homme qui avait été tué à Keno et demanda à Abe s'il avait une idée de son identité. D'après Peterman, il y avait dans les parages deux hommes répondant à cette description : l'un s'appelait Engel et travaillait pour Mart Keller ; l'autre, un nommé Burke, était employé chez Caleb Small.

— Est-ce qu'il y a eu des morts par ici, ces temps derniers ?

Abe lui lança un coup d'œil intrigué.

— Vraiment, vous posez de ces questions ! Non, personne n'est mort depuis six mois environ.

— Beaucoup de malades ? Voyez-vous, je voudrais trouver un endroit salubre pour me fixer.

— Eh bien, le coin me paraît convenir. Il y a bien Jack Snyder qui s'est fait écraser le pied par son cheval et Caleb Small qui souffrait de dyspepsie, mais à part ça, rien à signaler.

Bill se leva.

— Vous avez été très aimable. Si vous voulez bien me passer mon chapeau, je m'en vais.

Abe fit un signe en direction d'une porte qui donnait dans un petit cabinet de toilette.

— La fenêtre ouvre sur une ruelle, dit-il.

— Merci. C'est exactement ce qu'il me faut. À bientôt.

Il fit le tour de la salle, s'arrêtant de temps à autre pour observer les danseurs. Minnie Brown était à nouveau sur la piste avec Tate. Il se dirigea vers la porte qu'on lui avait indiquée, attendit que le couple fût à l'extrémité opposée et se glissa dans le cabinet de toilette. Il ouvrit la fenêtre et regarda la ruelle éclairée par la lune. Il se faufila péniblement par l'étroite lucarne et se laissa glisser. Il contourna le bâtiment pour regagner la façade principale et jeta un coup d'œil à l'angle. Les lumières du saloon éclairaient l'abreuvoir qui se trouvait exactement en face de la salle de bal. On pouvait parfaitement l'attendre là pour lui tirer dessus. Effectivement, son regard perçant aperçut un homme debout et à demi dissimulé dans l'ombre de la bâtisse. Bien que la lune brillât, il ne put distinguer ses traits, mais il était sûr qu'il s'agissait de Greasy Gross, car un cheval gris était attaché à la palissade.

Il recula, prit la ruelle qu'il longea pendant une cinquantaine de yards, puis traversa la rue principale. Il ôta ses éperons qu'il mit dans sa poche. Les accords joyeux de l'orchestre couvraient heureusement le bruit qu'il pouvait faire. Gross était toujours appuyé à l'angle du bâtiment, le regard fixé sur l'entrée de la salle de bal.

Bill s'approcha doucement, bondit sur lui et entoura de son bras gauche le cou de son adversaire, tandis que de sa main droite, il lui subtilisait son revolver. Greasy resta sans réaction l'espace d'un instant, puis il se courba soudain et Bill fut presque projeté par-dessus

sa tête. Cependant, il trouva le moyen d'enserrer de ses jambes la taille de l'autre et fit pression sur le bras qui lui encerclait la gorge.

Gross recula comme un cheval apeuré et réussit à coincer Bill entre son corps puissant et le mur. Il avait perdu son chapeau dans la bagarre. Bill leva le colt et l'abattit sur sa tête. Gross fléchit les genoux et s'écroula. Consadine se dégagea et se releva. Il avait frappé dur en se souvenant de la balle qu'il avait essuyée. Il se pouvait qu'il eût fracturé le crâne de l'homme, mais il s'en moquait.

Il lança l'arme dans un coin sombre, traversa la rue et pénétra dans le hall où se tenait le vendeur de tickets et le constable. Il remit à celui-ci le reçu correspondant à son arme et récupéra son revolver.

— C'est drôle, dit l'homme, je ne vous avais pas vu sortir. Je n'ai pourtant pas bougé d'ici.

— Vous avez peut-être besoin de lunettes, dit Bill. Vous n'avez pas vu entrer Greasy Gross, non plus, je suppose ; et il est passé avec son colt à la ceinture. Bonne nuit, Messieurs.

Il se dirigea vers l'écurie et se coucha dans le foin.

*

* *

— D'après vous, disait Harvey Tate à Minnie, ce type prétend que le jeune homme qui a été tué avait apporté un spécimen de minéral pour le faire expertiser. Vous êtes bien sûre qu'il s'agissait de minéral ?

— J'ai entendu toute la conversation.

— Et l'autre essayait de le lui chiper ?

— M. Consadine le croyait, en tout cas.

— Est-ce que M. Consadine a trouvé l'échantillon sur le cadavre ?

— Je ne sais pas. Il a sorti tous les objets qui se trouvaient dans les poches du gros cow-boy, mais je n'ai pas remarqué s'il sortait quelque chose de celles du jeune.

— Hum ! Deux cadavres, pas de témoins, une histoire passablement obscure... Je crois bien, miss Brown, que vous avez vu juste dès le début : il semble que ce soit ce Consadine qui les ait tués tous les deux.

— Dans quel but ?

— Peut-être voulait-il aussi ce fameux échantillon.

— Mais c'est un représentant de la loi.

— Croyez-vous ? Je pense plutôt qu'il bluffait. Pour me convaincre, il faudrait qu'il me présente autre chose qu'un insigne.

Elle le vit jeter un coup d'œil au cow-boy qui se trouvait au haut de l'escalier. L'homme fit un petit signe de tête et descendit.

CHAPITRE V

Bill prit son petit déjeuner au restaurant, paya l'écurie et se mit en route vers le sud. Le chemin qu'il suivait longeait la rivière qui, après avoir traversé Big Basin, arrosait la vallée et Little Basin qu'elle séparait en deux parties sensiblement égales.

À la sortie de Lariat, la route bifurquait, une branche traversant la rivière à gauche, l'autre s'éloignant vers la droite. Environ un mille plus au sud, se trouvaient les bâtiments d'un ranch, au pied de la colline. C'était la propriété de Martin Keller. Trois milles plus loin, se trouvait le domaine de Caleb Small.

Le ranch de Keller étant le plus proche, c'est vers lui que Bill dirigea ses pas. En approchant, il eut l'impression que l'endroit était désert. Il continua, cependant, dans l'espoir de trouver quelqu'un dans les environs. Mais il n'y avait personne en vue. Seuls trois chevaux se trouvaient dans l'enclos. Il revint sur ses pas, avec l'intention de traverser la rivière et d'aller vers le ranch de Caleb pour demander un cow-boy du nom de Burke.

Il n'avait parcouru qu'une courte distance quand lui parvint le bruit d'une fusillade. Il fit halte, se redressa sur sa selle et tendit l'oreille. Les coups de feu continuaient, venant du sud. Il fit faire demi-tour à son cheval et fonça au galop. Une demi-heure plus tard, il atteignait le sommet de la colline.

La première chose qu'il vit ce fut un troupeau traversant la rivière et venant du côté de chez Keller. Il y avait une centaine de bêtes que des cow-boys chassaient devant eux. Au-delà de la rivière, il y avait d'autres hommes qui paraissaient errer sans but précis. Bill pensa qu'il s'agissait de l'équipe de Small.

Il regarda encore en arrière du côté de chez Keller et comprit pourquoi les autres se tenaient éloignés de la rivière. Plusieurs des gars de Keller avaient creusé des trous le long de la berge et tiraient par-dessus l'eau. Les hommes de Small qui étaient à découvert ne pouvaient approcher suffisamment pour faire faire demi-tour au bétail.

Bill dévala lentement la pente. Lorsqu'il fut à une centaine de yards du gué, toutes les bêtes étaient passées sur l'autre rive. Il vit un homme trapu monté sur un grand cheval bai et devina qu'il s'agissait

de Mart Keller. Les hommes qui avaient fait passer le troupeau se dirigeaient vers lui. L'un d'eux l'interpella et fit un signe en direction du nouvel arrivant. Keller tourna la tête.

C'était un homme d'aspect assez rustre et portant des vêtements qui n'avaient rien de bien propre. Il avait un visage carré aux traits lourds, avec des yeux perçants, un gros nez et un menton volontaire.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il à l'arrivée de Bill.

— Je cherche un nommé Engel.

— Il vous faudra attendre. Il est en train de se livrer à un petit exercice de tir.

Il poussa son cheval en direction du gué en criant à ses hommes :

— Couvrez-moi !

Il s'arrêta sur la rive.

— Boston ! dit-il. Descendez par ici. Je veux vous parler.

Un cavalier s'avança. Grand et maigre, dégingandé, il avait un visage triste que barrait une forte moustache.

— Qu'est-ce que vous voulez, Mart ?

— Puisque votre vieux froussard de patron n'a pas le courage de traiter ses affaires lui-même, je veux que vous lui apportiez un message : dites-lui que j'en ai marre de repousser les bêtes sur ses terres et que je vais donner à mes hommes l'ordre d'abattre toutes les vaches de Small que nous trouverons chez nous.

— Vous savez ce qu'il répondra. Il dira que pour une de ses vaches il en descendra deux des vôtres.

— Dans ce cas, nous cesserons de tirer sur les vaches pour tirer sur les hommes. Dites-lui ça.

— Entendu. Mais il n'en sortira rien de bon, vous le savez.

— Peut-être. Mais il cherche à me chasser de Little Basin ; et moi, je ne marche pas ! S'il veut la guerre il l'aura. Maintenant, éloignez-moi ces bêtes de l'eau. Et tâchez de ne pas les ramener encore ce soir.

Le dénommé Boston s'en retourna rejoindre son équipe qui se mit à regrouper le troupeau éparpillé. Mart Keller revint alors vers l'endroit où attendait Bill.

— Engel est par là-bas, dans ce creux. Vous pouvez aller lui parler maintenant.

— Ce n'est pas nécessaire. Le fait qu'il est ici prouve qu'il n'est pas celui que je pensais.

Keller avait l'air intrigué.

— Un homme, continua Bill, à été tué à Keno il y a deux jours. Je ne connais pas son nom, mais sa description correspond à celle de Engel ainsi qu'à celle d'un nommé Burke qui travaille pour Small.

— C'est vrai, lui et Burke se ressemblent beaucoup. Vous

cherchez du travail ?

— Non. J'essaie seulement d'identifier le mort.

— Si par hasard vous décidez de rester, venez me voir. Je vous engagerai avec double salaire. Caleb Small cherche à me chasser de Little Basin. Il y a largement assez de terrain pour tous les deux, mais il est jaloux parce que mon affaire marche mieux que la sienne. De plus, il est malade, et plus ça va plus il devient mauvais.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— On dit que c'est de la dyspepsie, mais moi je prétends que c'est simplement de la méchanceté.

Il leva les yeux.

— Il sera près de midi quand nous serons à la maison. Suivez-nous, vous déjeunerez avec nous.

Bill ne se fit pas prier pour accepter. Il voulait en savoir plus sur Martin Keller. Ce dernier et Small étaient ennemis, et la dyspepsie de Caleb pouvait bien être un lent empoisonnement par l'arsenic. Pourquoi Keller lui-même n'aurait-il pas empoisonné le whisky de son voisin ?

Ils attendirent que Boston et ses hommes aient éloigné le troupeau de la rivière.

— Vous, les gars, dit alors Keller, vous pouvez sortir de vos trous maintenant. Cette nuit, nous doublerons les effectifs. Je vais envoyer les camarades vous relever dès qu'ils auront mangé.

Il fit un signe à Bill et ils se mirent en route vers le ranch.

*

* *

Caleb Small était debout près de son cheval, la main droite appuyée à la selle. Sa silhouette courbée et sa figure émaciée trahissaient sa maladie. Le vieux loup de la prairie paraissait en fort mauvais point. Lorsque son spasme fut passé, il se redressa et jura entre ses dents.

Il avait entendu les coups de feu depuis le porche de sa demeure et était sorti pour savoir ce qui se passait ; mais il n'avait pas parcouru plus d'un mille quand il avait été pris de nausées. Il avait dû s'arrêter et il se sentait maintenant si faible qu'il lui était impossible de poursuivre sa route.

Il loucha vers les bâtiments de Keller. Ses paupières étaient gonflées, boursoufflées, sa vue devenait de plus en plus trouble. Il pensait avec amertume : Je n'ai que soixante ans cependant ! Sa vue n'était d'ailleurs pas la seule chose qui le tracassait. Il y avait aussi ces maux de tête, ces douleurs dans les muscles et les articulations, et cette effrayante faiblesse qui l'obligeait à rassembler toute sa volonté pour ne pas se laisser aller au désespoir.

Son contremaître Clyde Boston et Harvey Tate l'avaient pressé de consulter un médecin, mais il avait refusé avec entêtement. Les docteurs, disait-il, n'étaient que des charlatans. Ils vous prenaient votre argent, vous donnaient des pilules et des potions à avaler, mais sans résultat. Caleb s'était guéri lui-même toute sa vie, et cette fois encore il en irait de même. Après tout, la dyspepsie n'était pas une maladie mortelle. Le bicarbonate de soude était bon pour ça. Bien sûr, jusqu'à présent, ça ne lui avait pas tellement réussi, mais ça viendrait. Le whisky le calmait pendant un certain temps. Peut-être devrait-il en boire davantage.

Tout se liguaient contre lui : la maladie, le refus catégorique de Keller de quitter Little Basin, et maintenant l'arrivée de cette petite institutrice qui était la fille de son ancien associé Ben Brown. Qu'est-ce qui avait pu l'amener à Lariat douze ans après la mort de son père ? Peut-être croyait-elle avoir droit à une part du ranch, mais il n'en était pas question. Il lui avait envoyé 1 000 dollars, et c'était bien assez.

Il se remit péniblement en selle. Il lui fallut une bonne demi-heure pour atteindre le ranch et il eut encore un malaise avant d'y arriver. Harvey Tate était assis sous la galerie et vint à sa rencontre. Il pouvait compter sur Tate ; c'était un ami, le seul qu'il eût. Il avait amené son bétail dans la partie sud de Little Basin et, bien que le terrain ne fût pas fameux par là-bas, il avait accepté d'y rester. Il avait fait poser des clôtures pour empêcher ses bêtes de se mêler à celles de Small, et ce dernier n'avait fait aucune objection à sa présence à Little Basin. De plus, si on en venait à la guerre avec Keller, Caleb pouvait avoir besoin de l'aide de Tate qui possédait des gaillards à toute épreuve.

Harvey leva les yeux vers le vieillard qui se soutenait au pommeau de sa selle.

— Vous avez encore eu un malaise, Caleb, dit-il. Vous feriez bien de rentrer vous allonger un peu. Je vais m'occuper de votre cheval.

— Je vais très bien. Ce n'est que cette maudite dyspepsie.

— Oui, mais ça fait des mois que vous traînez ça. Je vous répète que vous feriez bien d'aller à Keno voir un docteur.

— Je ne veux pas de médecin. Je n'ai pas confiance. Tous des ânes.

C'était bien la réponse à laquelle Tate s'attendait. Il savait que plus il insisterait et plus le vieux s'obstinerait dans son refus.

— Vous avez tout essayé sans résultat. Vous avez maigri de 20 livres depuis quelques semaines.

Small mit pied à terre avec difficulté.

— Mais enfin, puisque je vous dis que c'est de la dyspepsie ! Je le sais bien, que diable ! Le whisky me fait du bien. Amenez-moi le

cheval à l'écurie. Je vais rentrer boire un verre pendant ce temps.

Il tendit les rênes à Tate et s'en alla en trébuchant vers la galerie. Il gravit le petit escalier et pénétra dans la cuisine. Il enfonça dans un gros cadenas une clef qu'il portait toujours accrochée à sa chaîne de montre et ouvrit la porte d'un placard. Il y avait là un tonnelet de whisky et un gobelet de fer-blanc. Il le remplit, avala l'alcool à petites gorgées, s'essuya la bouche avec le revers de sa manche, referma la porte, fit claquer le cadenas. Il n'offrait jamais à boire à aucun visiteur et prenait ses précautions pour que personne ne pût se servir.

Il ressortit et se laissa pesamment tomber dans un rocking-chair. Il posa sa tête lourde et endolorie sur le dossier rembourré. Son chapeau tomba. Harvey Tate, après avoir conduit le cheval à l'écurie, revint s'asseoir sur la balustrade.

— Harvey, dit le vieillard, nous sommes amis, n'est-ce pas ?

— Certainement, Caleb.

— Je veux chasser Keller de Little Basin et je veux que vous m'aidiez. J'ai dans mon équipe des hommes qui ne valent pas mieux que des fillettes. Vous, vous avez le genre de gars qu'il me faut.

Tate fronça les sourcils.

— C'est très ennuyeux, Caleb. Je ne suis pas en mauvais termes avec Mart, et en me dressant contre lui j'ai tout à perdre et rien à gagner.

— Je loue vos gars et je doublerai leurs gages.

Tate sourit et secoua la tête.

— Ça ne me rendrait pas service, Caleb. Si Mart avait le dessus, il se retournerait contre moi pour vous avoir prêté mes hommes.

— Supposons que je m'arrange pour que vous en tiriez un profit.

— Il faudrait que votre proposition soit drôlement intéressante. Je suis jeune, j'ai bien démarré dans l'élevage des bestiaux, et vous ne pouvez espérer me voir courir le risque d'être balayé si ça ne vaut pas le coup.

— Je vous garantis que ça vaudra le coup. Comme vous l'avez dit, vous êtes jeune, et vous me survivrez même si je parviens à guérir. Je me soucie peu de savoir ce que deviendra le ranch quand je mourrai, à condition que ma sœur ne mette pas la main dessus. Supposons que je fasse un testament qui vous laisserait tout ?

Tate se redressa, les yeux luisants. C'était exactement ce qu'il cherchait.

— Cela, bien entendu, me lierait à vous définitivement. Si c'est sérieux, vous pouvez rédiger le testament tout de suite.

— Entrons. Vous me dicterez ce qu'il faut écrire.

— Bon. Le cuisinier et son aide sont dans leur baraque ; je vais les chercher pour qu'ils servent de témoins.

— Ne leur dites pas de quoi il s'agit. Ce que nous allons écrire ne les regarde pas.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de rédiger le papier auparavant.

Ils entrèrent dans la maison, et Small écrivit sous la dictée de Tate. Ce dernier avait une instruction au-dessus de la moyenne et connaissait les termes adéquats. Il alla chercher ensuite les deux hommes qui servirent de témoins. Quand ils furent repartis à leurs occupations, Caleb précisa :

— Je veux votre parole de ne rien dire de ce testament tant que je vivrai. J'y tiens absolument, Harvey. Si jamais vous lâchez un seul mot, je rédige un nouvel acte en faveur de quelqu'un d'autre.

Tate donna sa parole, prit le document et l'enfouit dans sa poche. Il répéta à Small de se coucher et de ne pas se faire du souci, puis il prit congé.

Small ne se coucha pas tout de suite. Il resta quelques instants assis devant la table en train de réfléchir. Il n'avait pas peur de Mart Keller maintenant, mais il y avait encore cette maîtresse d'école qui le tracassait. Sa présence dans la ville n'était sûrement pas due au hasard, et si elle entrait en rapport avec sa sœur à lui, il pourrait y avoir du grabuge. Mais il était sûr qu'avant de faire quoi que ce soit elle viendrait le voir. Les muscles de son visage se contractèrent. « Peut-être viendra-t-elle seule », pensa-t-il.

Il entendit les hommes entrer dans la cour, mais il ne s'en soucia pas jusqu'au moment où Clyde Boston pénétra dans la pièce.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. J'ai entendu tirer.

— Keller a ramené le troupeau que nous avions chassé l'autre soir.

— Vous l'avez laissé faire ?

— Nous n'avons pas pu l'en empêcher. Il avait fait creuser des trous le long de la berge et il y avait placé des hommes armés qui nous tenaient à distance pendant que les autres conduisaient les bêtes. Et il vous envoie un message. Il a dit qu'il était fatigué de faire repasser la rivière à nos troupeaux et que la prochaine fois il ferait tirer dessus.

— Dans ce cas, nous ferons une incursion sur ses terres et nous abattons deux de ses vaches pour une des nôtres.

— C'est exactement ce que je lui ai dit ; mais il m'a répondu qu'à ce moment-là il s'arrêterait de tirer sur les vaches pour tirer sur les hommes. Il le fera, Caleb, c'est sûr. Mais mes gars et moi nous ne voulons pas prendre part à ce genre de guerre. Ils s'en iront, et moi aussi.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! dit Small d'un ton véhément. Vous ne pouvez pas me laisser tomber. J'ai besoin de vous, Clyde. D'ailleurs, pour l'instant, il n'y a rien à craindre : Harvey Tate

marche avec nous. Et vous savez le genre de gars qu'il emploie. Ce sont de vrais durs et, avec leur aide, nous chasserons Keller de Little Basin à une telle vitesse que ses pieds prendront feu.

Boston fit un signe de tête négatif.

— Non. Je m'en vais. Je ne veux pas tremper là-dedans.

Caleb ouvrit la bouche pour protester, mais il la referma. Pendant une minute, il étudia le visage de Clyde, puis lui posa la question qu'il avait posée à Tate.

— Supposons que je vous fasse une proposition qui en vaille la peine ?

— Double salaire ?

— Mieux que ça. Clyde, vous êtes encore jeune, et moi je me fais vieux. Je ne veux absolument pas que ma sœur mette les pattes sur le domaine, et je n'ai personne d'autre à qui le laisser. Supposons que je rédige un testament qui vous laisse tout. Est-ce que, dans ce cas, vous continueriez à me soutenir ?

— Et comment ! Vous pouvez y compter. Et je me charge de garder les autres gars aussi.

— Eh bien, c'est ça que je vais faire : rédiger un testament sans plus tarder. Allez chercher le cuistot et son gâte-sauce pour qu'ils servent de témoins.

Caleb rédigea donc un second testament dans les mêmes termes que le premier. Une fois encore, il exigea le secret le plus absolu, et Boston, l'esprit en effervescence, promit tout ce qu'il voulut.

— Maintenant, termina-t-il, rappelez-vous bien que si vous dites quoi que ce soit avant ma mort, je rédige aussitôt un autre testament.

— Ne vous tracassez pas, je serai muet comme une carpe. Merci, Caleb. Merci beaucoup.

Il sortit, radieux, le document dans sa poche, comme Tate l'avait fait un peu plus tôt. Le vieux ne pouvait pas durer bien longtemps. Il regrettait maintenant d'avoir envoyé Burke à Keno avec cet échantillon de whisky. Si le résultat de l'analyse était positif, il n'en soufflerait mot. Plus Caleb boirait et plus tôt Clyde deviendrait propriétaire du ranch.

Il y avait ce jour-là trois hommes heureux à Little Basin : Tate, Boston et Small. Et des trois, c'était Small qui l'était le plus. Son problème était résolu : sans déboursier un dollar, il avait mis Tate de son côté et conservé l'aide de Clyde et de ses hommes. Bien entendu, il y aurait du grabuge quand on présenterait les deux testaments, mais cela ne tracassait pas Caleb Small.

Son seul regret, c'est qu'il ne serait pas là pour assister au feu d'artifice.

CHAPITRE VI

Martin Keller et Bill Consadine prirent leur repas avec le personnel et se retirèrent ensuite dans la maison pour fumer et bavarder.

L'histoire de Keller était assez simple. Plusieurs années auparavant, il avait amené un troupeau à Little Basin et s'était fixé à l'ouest de la rivière. Small était déjà installé à l'est, et Keller qui désirait se faire de lui un ami lui avait rendu visite.

Il constata que son voisin était un vieillard acariâtre, sans amis et sans désir d'en avoir. Il comprit aussi que sa présence à Little Basin lui déplaisait, bien qu'il y eût largement assez de place pour tous les deux.

Peu de temps après son arrivée, Harvey Tate vint à son tour se fixer dans la partie sud, et Keller, qui l'avait vu à plusieurs reprises en compagnie de Small, en déduisit qu'ils étaient amis.

— Tate, continua Keller, est à peu près le seul ami de Small, et je m'imagine que si le vieux s'est attaché à lui, c'est uniquement à cause des durs qu'il emploie. En ce qui me concerne, je me suis montré accommodant avec Tate parce que je ne voudrais pas qu'il marche avec Small s'il doit y avoir une bagarre armée.

— Comment ont commencé vos ennuis avec Small ?

— Ce n'est que pure méchanceté de sa part. Il a dit qu'il voulait s'étendre : c'est la seule raison. Pourtant, il est vieux et malade ; on penserait qu'il souhaite finir ses jours en paix, car il n'en a plus pour longtemps. Eh bien ! non. Il s'est mis à faire traverser la rivière à ses bêtes qui passent ainsi chez moi. Je suis allé lui en parler, mais il commence à décliner sérieusement et est devenu aussi mauvais qu'un ours. Il m'a dit que son but était de me faire vider les lieux, qu'il avait besoin de terres et qu'il était là le premier. À quoi j'ai répondu que personne ne me chasserait, mais que s'il voulait à toute force mon domaine j'étais disposé à le lui vendre. Et alors, il a eu le toupet de me rétorquer qu'il serait bien bête de l'acheter puisqu'il pouvait me mettre dehors sans déboursier un dollar.

Keller se tut quelques instants, puis poursuivit :

— Je crois que sa maladie lui a porté au cerveau. Il est en train de mourir, il le sait et il n'y peut rien. C'est cela qui l'effraie et le rend

encore plus venimeux. Il ferait n'importe quoi pour se convaincre qu'il est aussi robuste qu'autrefois.

Bill s'en alla avec une assez bonne opinion de Mart Keller. Il traversa la rivière et se dirigea vers le ranch de Small. Il était sûr que le gars qui avait été assassiné à Keno était le dénommé Burke, et il voulait découvrir qui l'y avait envoyé.

Il y avait plusieurs chevaux dans l'enclos, et un autre qui était sellé attaché à un poteau devant la maison. Bill laissa sa monture et monta dans la galerie. La porte d'entrée était ouverte, mais personne ne répondit à son appel. Se souvenant que Small était malade, il entra ; mais il parcourut les quatre pièces sans trouver personne.

Il visita les autres bâtiments également déserts. Il resta là une minute, ne sachant que faire, puis il leva les yeux vers la colline. À une cinquantaine de yards il y avait une sorte de tertre surmonté d'un arbre et, à genoux sur le sol, il aperçut une femme.

Il se dirigea vers elle. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le gazon. Quand il fut tout près, il vit une croix de bois, décolorée par les intempéries et devina que c'était la tombe de Ben Brown. Sa fille venait lui rendre visite. Elle entendit enfin Bill et se dressa pour lui faire face. Il s'arrêta et se découvrit.

— Vous ne me laissez donc aucune intimité, n'est-ce pas, monsieur Consadine.

— Je m'excuse. Je n'étais pas sûr que ce fût vous. C'est la tombe de votre père ?

— Oui.

— Où est Small ?

— Je ne sais pas. J'ai parcouru toute la maison, mais elle est vide. J'ai alors pensé qu'il pouvait être de l'autre côté de la crête et suis montée voir. Et j'ai trouvé... Père.

Elle jeta un autre coup d'œil à la tombe, puis se mit à redescendre. Il la suivit.

— Allez-vous attendre Small ?

— Non, je le verrai plus tard.

Parvenus devant la maison, il lui détacha son cheval et lui tint l'étrier. Elle fit un signe de tête bref et fit faire demi-tour à son cheval. Mais déjà Bill était en selle, lui aussi.

— Je croyais que vous vouliez voir M. Small, dit la jeune fille.

— Cela ne presse pas. Je vous accompagne jusqu'en ville.

— J'aimerais mieux pas.

— Il faudra que vous vous accommodiez de ma présence. Il semble y avoir une sorte de guerre entre Small et Keller, et vous pourriez vous trouver prise au beau milieu d'une fusillade.

— Aucun homme ne tirerait sur une femme !

— Cessez de parler en maîtresse d'école, chère Mademoiselle.

Elle lui décocha un regard chargé de rancune mais ne dit rien. À quelque 30 yards de la maison, ils reprirent la route. C'est alors que Bill entendit le miaulement de la balle presque en même temps que la détonation. Minnie avait arrêté son cheval et regardait par-dessus son épaule, les yeux agrandis par la peur. À nouveau une carabine claqua et son cheval se cabra.

Bill se rapprocha vivement, passa un bras autour de sa taille, la faisant glisser de son cheval et l'entraînant avec lui. Ils tombèrent ensemble sur le sol, mais Bill se releva aussitôt, bondit vers son cheval et prit sa Winchester.

— Restez à terre ! dit-il d'un ton bref.

Au-dessus de la crête s'élevait un léger panache de fumée bleutée. Il lâcha un coup de carabine dans cette direction et attendit. Pas le moindre mouvement : le tireur se dissimulait évidemment derrière la crête.

— Restez où vous êtes pendant que je fais lever cet oiseau.

— Pas question. Je vous accompagne.

Il se déplaça vivement, afin de se mettre entre elle et le sommet de la butte.

— Ne faites pas de sottises. Prenez votre cheval et filez.

Elle était encore assise sur le sol. Elle se leva.

— De toute manière, ce n'est pas sur moi que l'on a tiré. Pourquoi l'aurait-on fait ?

Bill gardait les yeux fixés dans la direction d'où était venu le coup de feu. Minnie se dirigea vers son cheval ; il la suivit, la protégeant de son corps.

— Montez ! dit-il. Et éloignez-vous en vous baissant le plus possible sur l'encolure.

— Je vous ai dit que personne ne me visait, répéta-t-elle. C'est vous qui vous êtes fait des ennemis.

Il esquaissa un geste d'impatience.

— Qu'importe ? Il nous a manqué deux fois. Et à moins de 100 yards. Maintenant, filez. Moi, je vais essayer de le dénicher. Allons, filez !

Son ton décidé ne fut pas sans effet. Elle lança son cheval au trot en direction de la maison.

Bill se remit en selle à son tour et gravit la colline. Il n'y avait personne en vue. Lentement, il longea la crête jusqu'à une sorte de tranchée qui passait tout près de la porte de derrière du ranch. Mais le sol était pierreux et ne pouvait conserver aucune trace. Il abandonna ses recherches, calculant que le tireur inconnu devait maintenant se trouver à un bon mille de distance. Il revint vers la maison. Comme il l'atteignait, la porte s'ouvrit devant Minnie.

— Bill ! appela-t-elle.

Et elle lui fit signe de la rejoindre.

Il en oublia le tireur et sourit.

— Tu as entendu ? dit-il à son cheval. Elle m'a appelé Bill.

Il se précipita et sauta à terre.

— Il y a quelqu'un là-dedans, dit Minnie. Je pense que c'est M. Small. Il est très malade.

Il passa devant elle pour entrer dans la cuisine. Là, il n'y avait personne. Il continua jusqu'à la pièce de devant. Sur un lit, un homme était étendu. Il était d'une pâleur mortelle et paraissait bien quatre-vingts ans, bien qu'il n'en eût que soixante. Il avait les yeux fermés et respirait avec difficulté. Ses joues étaient creuses et livides, paupières rouges et enflées.

Bill jeta un coup d'œil autour de la pièce, vit une ceinture et un revolver accrochés au dossier d'une chaise, mais pas de carabine.

— Êtes-vous Caleb Small ? demanda-t-il.

Pas de réponse.

— Il est malade, chuchota Minnie.

— Il va être encore plus malade s'il ne parle pas. Allons ! répondez-moi ou je vous balance un seau d'eau sur la figure.

Lentement, les paupières s'ouvrirent et des yeux mauvais se tournèrent vers les deux jeunes gens.

— Allez-vous-en. Je suis trop fatigué pour parler.

— Vous parlerez tout de même. Il y a dix minutes environ, on a tiré sur miss Brown par deux fois. Nous venions d'entrer ici et vous n'y étiez pas. Les coups de feu venaient de la colline qui est derrière la maison, et il y a une tranchée qui conduit jusqu'à la porte de la cuisine. Nous revenons, et nous vous trouvons ici. Vous avez donc tiré ces coups de feu sur cette jeune fille et vous êtes entré par ce chemin.

L'homme se souleva sur un coude.

— C'est un mensonge. Je n'ai même pas de carabine sous la main. Et je n'y vois presque plus. Je serais incapable d'atteindre une maison à 50 pas.

— C'est bien pourquoi vous avez manqué miss Brown à 100. Vous étiez derrière le tertre où son père est enterré, et vous avez tenté votre chance.

Caleb se laissa retomber sur sa couche.

— Ce n'est pas vrai. Je l'ai vue arriver, mais je ne me sentais pas bien et je suis allé faire un tour. Quand je suis revenu, elle avait disparu. C'est alors que vous êtes arrivé à votre tour, et je suis ressorti. Quand vous êtes parti, je suis rentré. Et je n'ai pas bougé depuis.

Bill le toisa d'un air méprisant.

— Je suis sûr que vous mentez, Small, et que vous avez bel et bien tiré sur elle.

— Pourquoi l'aurais-je fait ? Pour quelle raison voudrais-je tuer

la fille de mon vieux copain ?

— J'entrevois une fort bonne raison.

— Je vous ai dit qu'il n'en est rien. Maintenant, foutez-moi le camp et laissez-moi tranquille.

— Il est vraiment malade, M. Consadine, dit Minnie. Et je ne crois pas qu'il ait tiré sur moi. Je pense que c'est vous qu'on voulait atteindre.

— Ceux qui voudraient me descendre, moi, ne m'auraient pas raté.

Il se tourna à nouveau vers Small.

— Ce ne peut être que vous : il n'y a personne d'autre dans les parages.

— Si ! dit une voix derrière eux.

Ils se retournèrent. Harvey Tate était sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous voulez ? grogna Bill.

— Je veux que vous cessiez de tourmenter un malade.

Il s'approcha, le regard dur. Bill était furieux. Quelqu'un avait essayé de tuer la jeune fille ; il était moralement sûr que ce quelqu'un était Caleb Small, et Minnie défendait ce vieux forban. Il ne manquait plus que Tate qui, maintenant, venait se mêler aussi de ce qui ne le regardait pas.

— Vous, vous allez vous tenir tranquille, hein ? dit Consadine. On a tiré deux coups de carabine sur miss Brown, et je pense que c'est Small qui a fait le coup.

— Qu'en dites-vous, miss Brown ?

— On a tiré deux coups de feu, c'est vrai, mais je suis persuadée que c'est M. Consadine qu'on voulait atteindre. Il a tué un homme à Keno et c'est sans doute un ami de la victime qui a commis cette agression.

— Cela me semble beaucoup plus raisonnable.

— C'est sur elle qu'on a tiré, dit Bill sèchement. Et si ce n'est pas Small, ça ne peut être que vous, Tate.

L'homme ainsi accusé bondit et lança son poing. Bill ne s'attendait pas à cette attaque, mais il trouva cependant le moyen de faire dévier légèrement le coup, si bien que le poing qui visait le menton ne l'atteignit qu'à la tempe. Il chancela sous la douleur, mais détendit brusquement son gauche et frappa l'adversaire en plein visage. Aussitôt ce fut une attaque du droit qui cueillit Tate à la joue. Ce dernier était aussi dur que l'acier de Tolède, mais il n'avait rien d'un boxeur, se fiant en général davantage à son revolver qu'à ses poings. Bill, par contre, s'était trouvé au cours de sa carrière au milieu de maintes bagarres. Il porta un coup énorme au ventre de son ennemi, puis immédiatement un autre à la mâchoire. L'homme chancela et, avant qu'il ait pu reprendre son équilibre, Bill l'acheva

d'un autre direct du droit au menton.

Il s'affala contre le mur, cherchant à saisir son revolver. Consadine bondit à nouveau, lui arrachant l'arme au moment où il la tirait de son étui. Après quoi il lui abattit la crosse du colt sur le crâne. Tate fléchit les genoux et s'effondra.

Minnie poussa un cri et Bill, en se retournant, aperçut Small qui, assis sur le lit, tirait un revolver de sa poche. Avant que le jeune homme ait pu bouger, Minnie s'était précipitée pour saisir le poignet du vieillard et faire dévier le canon vers le haut.

Bill intervint au même moment et s'empara sans difficulté de l'arme.

— Vous avez compris, maintenant ? dit-il en se tournant vers la jeune fille.

Elle était très pâle.

— Il vous aurait tué, balbutia-t-elle.

— Certainement. Et votre ami Tate aussi, s'il l'avait pu.

Il lança le revolver par la porte ouverte. Tate se relevait avec peine. Il ne prononça pas une parole, mais l'éclat de ses yeux en disait long.

Small était courbé en deux.

— Il me faut un coup à boire, dit-il.

Il se leva et s'en fut en titubant vers la cuisine. Bill comprit qu'il allait boire non pas de l'eau, mais du whisky. Il le suivit.

L'homme avait ouvert la porte de son placard et on entendait le bruit du liquide qui tombait dans le gobelet. Consadine fonça et frappa sur le verre dont le contenu se répandit sur le plancher. Puis, s'emparant du tonnelet d'eau-de-vie, il sortit par la porte de derrière. Il y avait dans la cour un tas de bois et une hache. Il posa le récipient à terre et l'éventra. Le liquide ambré se répandit sur le sol.

Les trois autres se tenaient maintenant sur le seuil de la porte.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! dit Minnie d'un ton furieux. Ce n'est pas parce que vous êtes plus ou moins policier que vous pouvez détruire la propriété privée.

— Qui vous a dit que j'étais policier ?

— Vous ! Vous l'avez dit là-bas, à Keno.

— Vous faites erreur. C'est l'employé de l'hôtel qui l'a dit. Je lui ai montré un insigne, mais s'il ne sait pas lire, ce n'est pas ma faute.

— Si vous n'êtes pas de la police, vous n'avez pas le droit d'avoir un insigne.

— Bien sûr que si. J'ai été shérif adjoint. J'ai démissionné et, quand je suis parti, les copains m'ont offert cet insigne en matière de plaisanterie. Jetez-y un coup d'œil.

Il tira l'objet de sa poche et le lui tendit. C'était un insigne pour rire, fait d'étain, et sur lequel étaient gravés les mots : « Inspecteur des

Poulets. »

Minnie était furieuse.

— Bill Consadine, dit-elle, vous êtes un... un...

— Un pauvre imbécile qui s'est fourré dans ce guêpier tout simplement pour veiller sur une naïve petite institutrice. Quant à vous, Small, vous feriez bien d'aller voir un médecin tout de suite. Il se peut que ce soit trop tard, mais vous pouvez toujours essayer.

— Pas question. Je sais ce que j'ai : c'est de la dyspepsie. Et ce whisky était la seule chose qui me faisait un peu de bien. Vous allez vous rendre au magasin et m'en acheter d'autre. Sinon...

Bill l'interrompit brutalement.

— Ce n'est pas du tout de la dyspepsie que vous avez. Vous avez été empoisonné par l'arsenic que contenait votre sacré breuvage.

Minnie prit un air horrifié.

— De l'arsenic ! Vous êtes sûr ?

— Oui. J'en ai fait analyser un échantillon. Allons, maintenant je vais vous ramener à Lariat.

Elle redressa la tête.

— Vous n'en ferez rien. Je ne désire pas votre compagnie. Vous avez tué un homme, peut-être même deux. Je suis capable de rentrer toute seule.

Il fit un signe de résignation.

— Très bien. Je ne suis qu'un tueur qui se promène en tirant sur les gens par plaisir. Mais avant de partir, jetez un coup d'œil au troussequin de votre selle.

Il s'éloigna à grands pas pour aller reprendre son cheval, sauta en selle et s'en fut.

CHAPITRE VII

Tate se dirigea vers le bouquet d'arbres pour récupérer son revolver à l'endroit où Bill l'avait lancé en sortant. Son visage portait une grande balafre rouge qui dans une heure serait noire.

Caleb Small avait regagné son living-room et était à nouveau étendu sur son lit. Minnie passa devant lui et sortit. Son cheval était toujours attaché à la balustrade. Elle savait que le troussequin est la partie arrière de la selle. Elle y porta les yeux et, lentement, le rouge de la colère déserta ses joues. Elle comprenait soudain que Bill Consadine avait dit la vérité : le cuir avait été déchiré par la balle sur une longueur de quatre pouces.

On avait vraiment tiré sur elle. Elle se sentit faiblir, s'appuya contre le poteau, ferma les yeux quelques secondes, puis les rouvrit et regarda le chemin qui conduisait à Lariat. Bill s'était arrêté et l'observait. Elle alla à lui et s'excusa aussi bien qu'elle put. Puis elle fit un petit geste de la main. Il la salua à son tour, et elle rentra dans la maison. Tate avait récupéré son pistolet et attendait la jeune fille.

— Donc, il n'est pas du tout de la police, dit-il. Et il a trouvé l'échantillon que le gars portait à Keno pour le faire analyser.

Elle entendait à peine ce qu'il disait.

— Bill Consadine avait raison, dit-elle. On a bel et bien tiré sur moi. Ma selle porte la trace de la balle.

— Ah oui ?

Il alla se rendre compte lui-même et examina longuement la selle.

— Est-ce que Consadine marchait près de vous ? demanda-t-il en revenant vers elle.

— Oui, tout près.

— Dans ce cas, la balle pouvait parfaitement lui être destinée. Caleb n'avait certainement aucune raison de tirer sur vous.

Il lui jeta un coup d'œil perçant.

— À moins que vous me disiez qu'il en avait une.

— Certainement pas. Je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui.

— Vous n'avez aucun droit sur le ranch ?

— Non. Il appartenait à l'origine à mon père et à Small, mais devait revenir au dernier survivant.

— C'est ce que Caleb m'a dit aussi. Ce coup de feu était donc destiné à Consadine, ça ne fait pas de doute. Et c'est sûrement un copain des deux types qu'il a tués à Keno qui est sur sa piste. Entrons faire un peu de café.

Ils s'arrêtèrent près du lit. Small avait fermé les yeux et respirait avec difficulté.

— Peut-être qu'une serviette humide lui ferait du bien, suggéra Tate.

Ils entrèrent dans la cuisine où il prit un torchon qu'il tendit à Minnie. Elle remplit une bassine d'eau, humecta le linge et le posa sur le front de l'homme. Tate s'était mis à faire le café.

— Nous devrions l'emmener chez un médecin, dit la jeune fille.

— Il n'est pas en état de faire le voyage jusqu'à Keno en ce moment. Peut-être ira-t-il mieux maintenant que le poison a disparu.

La jeune fille ne connaissait pas grand-chose à l'empoisonnement par l'arsenic, et Tate parlait comme s'il était très sûr de lui.

Small ouvrit les yeux et regarda la jeune fille.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je suis en train de m'occuper de vous. Il faut que vous consultiez un docteur.

— Il faudrait aller à Keno pour ça. Et, de toute manière, je ne veux pas y aller. Maintenant que je sais de quoi il s'agit, je peux me soigner tout seul.

Il se souleva péniblement sur un coude.

— D'ailleurs, comment ce gars-là savait-il que le whisky était empoisonné ? Je parie qu'il mentait. Personne que moi ne touchait à cette eau-de-vie. Le placard était toujours fermé à clef. Oui, je suis certain qu'il mentait.

— Il l'a fait analyser à Keno.

— Où l'avait-il pris, puisque je vous dis que personne ne pouvait y toucher ?

— Peu importe où et comment il l'a eu. Ce qu'il vous faut comprendre, c'est que vous êtes sérieusement malade.

Tate revenait de la cuisine, portant trois tasses de café. Il en donna une à Minnie, en garda une pour lui et tendit la troisième à Small.

— Buvez ça, Caleb ; ça calmera vos douleurs d'estomac.

Small s'assit sur le lit et but.

— C'est comme ça que j'aime le café, dit-il d'un ton revêché. Fort et chaud. Où est Clyde ? Je veux qu'il me rassemble le troupeau et lui fasse repasser la rivière dès ce soir.

— On s'en est occupé : j'ai envoyé mes hommes avec les vôtres. Et j'ai aussi engagé dix autres gars dans les ranches de Big Basin. Un

peu plus de café ?

— Pas maintenant. Je suis fatigué et je vais me recoucher.

Il s'allongea et ferma les yeux. Tate alla chercher une couverture dans la pièce voisine et l'étendit sur le vieillard.

— Reposez-vous bien, Caleb. Maintenant que vous n'avez plus ce whisky vous allez vous sentir mieux. Et s'il n'y a pas d'amélioration rapide, nous vous conduirons à Keno.

Il se tourna vers la jeune fille.

— Prête à partir ?

Ils sortirent pour aller reprendre les chevaux. Minnie songeait que Harvey Tate était vraiment un garçon charmant, ayant de la bonté et du tact. Pas du tout comme Bill Consadine.

*

* *

Au même moment, Bill était assis sur un banc devant la maison de Chris Webb, en train de réfléchir. Il avait trouvé l'homme qu'on était en train d'empoisonner, l'avait mis en garde et avait détruit la source du poison. Mission accomplie. Rien ne le retenait plus à Lariat.

Il poussa un soupir et hocha la tête. Qui avait empoisonné le whisky ? Qui bénéficierait de la mort de Small ? Et pourquoi celui-ci avait-il essayé de tuer Minnie Brown ?

Il ne pouvait trouver à ces questions que des réponses incomplètes. Et cela ne le satisfaisait pas. Harvey Tate devait s'intégrer quelque part dans cette affaire, car Greasy Gross était un homme à lui. Et c'était Gross qui avait tué le jeune Burke. Cependant, Tate était lié d'amitié avec Small et ne pouvait gagner à sa mort qu'un peu de terrain dont il n'avait nul besoin. Logiquement, c'était Keller le premier suspect. Il n'était pas apparu à Bill comme un homme capable d'empoisonner un ennemi, mais on ne sait jamais.

D'autre part, la personne qui avait tiré sur Minnie ne devait pas avoir très bonne vue. Et Small avait reconnu qu'il serait incapable d'atteindre une maison à 50 pas. Donc, le tireur ce devait être lui. Il avait pu aisément cacher la carabine dans un buisson et rentrer sans se faire voir. Il était aussi le seul que le retour de Minnie Brown pût affecter directement. Et c'est ici que survenait la question de propriété. Est-ce que le ranch appartenait à Caleb Small et à Ben Brown, le dernier survivant devant garder le tout ? Ou bien est-ce que la moitié, ou une partie quelconque restait la propriété de Brown ?

Small avait écrit à Minnie – ou à sa tante, car elle n'avait que huit ans – que la propriété lui revenait tout entière à lui, mais on n'avait que sa parole. Et, à la mort de son associé, il n'avait aucune raison de penser que Minnie viendrait jamais à Lariat. Maintenant, douze ans après, elle apparaissait soudain. Et Small, malade et

diminué, pouvait croire qu'elle venait pour étudier la question de la propriété du domaine. Cela paraissait logique.

Mais pourquoi aurait-il voulu tuer la jeune fille ? Il était vieux et ne pouvait espérer vivre très longtemps, même s'il se remettait de sa maladie actuelle. Il aurait pu parfaitement se permettre de renoncer à la moitié de ses intérêts dans le ranch, d'autant plus qu'il n'avait personne à qui le léguer. La réponse, c'était que Small, vieillard avide et qui n'avait jamais rien partagé avec personne, avait peut être l'esprit assez dérangé pour tuer n'importe qui.

Bill songea qu'il fallait se renseigner au sujet de l'origine de la propriété du ranch. Cela exigeait un voyage à Keno, qui était le siège du comté. Là, il trouverait le contrat, si toutefois il y en avait un. Mais il en doutait, car à cette époque on prenait rarement la peine de rédiger des actes. La possession de la terre était libre : on amenait son troupeau vers un bon pâturage, et on s'y installait sans s'inquiéter d'acquérir un titre légal. On pensait que la parole d'un homme l'engageait. Tout de même, Bill décida d'entreprendre le voyage.

Après avoir acheté quelques provisions, il se mit en route. La pensée lui traversa un instant l'esprit de s'arrêter chez Sue pour la nuit. Mais quand il fut dans les parages, il était si près de minuit qu'il préféra ne pas la déranger, et il dormit sur le sol. Le lendemain de bonne heure, il traversa les rochers où il avait été attaqué, et ce même soir il campa encore.

Il arriva à Keno peu avant midi et se rendit directement au cadastre où il consulta les registres. Mais, comme il s'y attendait, il ne trouva rien qui concernât le ranch de Caleb Small. Son seul espoir c'était maintenant de trouver quelqu'un qui eût habité Little Basin du vivant de Ben Brown, quelqu'un qui sût quelle sorte d'arrangement les deux hommes avaient fait. Il se remit donc en route pour Lariat sans plus attendre et s'arrêta le lendemain vers midi devant la maisonnette de Sue. La femme sortit en l'entendant approcher, et son visage rude s'éclaira à sa vue.

— Comment allez-vous, vieux Bill ?

Elle lui serra vigoureusement la main et ajouta avant qu'il pût répondre :

— Je suis justement en train de préparer le dîner. Il y en a assez pour deux. Entrez. Qu'est-ce que vous avez fait à Lariat ? Avez-vous trouvé le gars qui vous a fait cette superbe entaille dans le crâne ?

— Je l'ai repéré, mais je n'ai pas eu beaucoup de temps pour m'occuper de lui.

Il entrèrent dans la cuisine.

— Asseyez-vous, et racontez-moi ça, reprit Sue.

Il s'assit à califourchon sur une chaise et lui narra toute l'histoire, depuis le moment où le jeune homme poursuivi était arrivé

à Keno jusqu'à la destruction du tonnelet de whisky de Caleb Small. Elle l'écoutait tout en s'occupant de son repas. Quand il eut fini, elle mit le couvert. Toute animation avait disparu de son visage ; elle faisait preuve d'un calme parfait.

— Qui a empoisonné Label Small, d'après vous ? demanda Bill.

— Je ne sais pas.

— À qui reviendra le ranch à sa mort ?

— Je ne le sais pas non plus. Je suppose que vous avez entendu dire qu'il a une sœur qu'il déteste et qui le lui rend bien.

— Non, je l'ignorais.

— Vous en entendrez parler. C'est sa seule parente, et elle ne voudrait rien de lui, rien qui lui ait appartenu, même si c'était enveloppé dans des billets de 100 dollars.

— Elle ne l'empoisonnerait donc pas pour s'emparer de la propriété, mais elle pourrait bien avoir mis de l'arsenic dans son whisky précisément parce qu'elle le déteste.

— Sa propre sœur ? Non, elle ne ferait pas ça.

— On ne sait jamais. Où puis-je la trouver ?

— Vous l'avez devant vous.

— Quoi ! Vous ?

— Oui. Je m'appelle Susan Small. C'est moi qui tenais la maison pour Caleb et pour Ben. Je suis partie à la mort de Ben.

— Pourquoi ?

— Parce que mon frère et moi ne pouvions pas nous entendre. Nous n'avions jamais pu, d'ailleurs, mais après la disparition de Ben, ce fut pire. Caleb est un homme dur et méchant qui n'a pas de cœur. Ben était différent : toujours heureux, toujours gentil, et ne pensant qu'à cette petite fille qu'il avait là-bas dans l'Est. Il faisait sans cesse des projets pour la ramener à Lariat dès qu'elle aurait terminé ses études. Il avait toutes les qualités qu'un homme peut avoir.

Sue regardait Bill, mais il se rendait compte que, perdue dans ses pensées, elle ne le voyait pas. Il comprenait qu'elle avait aimé Ben Brown.

— Je pense, dit-il d'un ton calme, que vous serez d'accord avec moi : c'est Caleb qui a essayé de tuer miss Brown. Mais pourquoi ? Pouvez-vous me le dire ?

Elle paraissait n'avoir pas entendu.

— Est-ce, continua-t-il, parce qu'il pensait qu'elle est venue à Lariat pour revendiquer une part du domaine ? Quel genre d'accord Small et Brown avaient-ils conclu ?

Elle tressaillit et ses yeux s'animèrent.

— Caleb ne me l'a jamais dit, et il n'y avait pas de raison pour que Ben le fît. Pour lui, je n'étais que la sœur de son associé, une femme qui tenait le ménage, préparait les repas, raccommo-
dait les

vêtements et reprisait les chaussettes. Il était très bon, mais ne parlait jamais d'affaires devant moi.

— Vous avez cependant dû les entendre parler ensemble parfois ?

— Certes. Mais je n'ai jamais rien entendu qui concernât leur association.

— S'entendaient-ils bien ?

— Ben était à peu près le seul ami de Caleb.

Sa voix était chargée d'amertume, et elle ajouta vivement :

— Maintenant je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. Si quelqu'un a empoisonné Caleb, ce n'est pas moi. Je m'efforce de le plaindre, tout comme je plaindrais un animal empoisonné. Il me semble que si quelqu'un le hait au point de le tuer, il serait mieux de l'abattre d'un coup de feu plutôt que de le faire mourir lentement... Maintenant, mangeons. J'en ai assez de parler.

Après le repas, Bill tenta d'en apprendre davantage sur Caleb Small et sur son comportement vis-à-vis de Ben Brown, mais Sue refusa de reprendre la conversation. Il était évident que les questions qu'il lui posait sur Ben lui étaient pénibles.

Il l'aida à faire la vaisselle et lui dit au revoir. Elle l'accompagna jusqu'au seuil de la maison. Quand il fut monté à cheval, il abaissa son regard vers elle.

— Merci pour le dîner, Ange ! dit-il. Et aussi pour les renseignements que vous m'avez donnés. Si vous pensez à autre chose qui puisse m'aider, vous me trouverez, je pense, à Lariat. Je suis maintenant tellement engagé dans cette histoire que je ne puis la laisser tomber.

— Vous pensez beaucoup à Minnie Brown, n'est-ce pas ?

— Je crois que vous avez raison, Sue. Elle est jeune et a beaucoup à apprendre, mais elle fera son chemin. En ce moment, elle a une assez piètre opinion de moi. Elle sait que j'ai tué un homme et se demande si je n'ai pas aussi tué l'autre. Elle dit qu'il est mal de tuer. Elle a raison, bien sûr, mais quand c'est votre vie ou celle de l'adversaire, que faut-il faire ?

— Elle comprendra, Bill. Cette balle, qui a atteint la selle de son cheval fera beaucoup pour l'y aider. C'est très joli de dire que tuer est mal, jusqu'au moment où quelqu'un vous tire dessus.

Elle le fixait d'un regard calme.

— Veillez sur elle, Bill. Ne la laissez pas aller chez Small sans l'accompagner. S'il est aussi malade que vous le dites, il est capable de faire n'importe quoi. Ce n'est pas seulement son corps qui flanche, mais aussi son esprit. S'il pense qu'il va mourir, il deviendra fou. Protégez-la bien !

Bill promit et prit la route. Il était persuadé que Sue aurait pu

lui en dire davantage sur les deux hommes si elle l'avait voulu ; mais elle avait autant de volonté que son frère Caleb et il se rendait compte que, pour l'instant, il ne tirerait plus rien d'elle.

CHAPITRE VIII

Tout en chevauchant, Bill réfléchissait. Il était persuadé que c'était Burke, l'employé de Small, qui avait apporté l'échantillon à Keno. Et il savait que Greasy Gross était un ami de l'homme qui avait tué Burke, car Gross n'avait aucune raison d'attaquer Bill. Comme il travaillait pour Tate, il était permis de supposer que Burke dépendait du même employeur. Pourtant, le jeune homme n'avait pas été envoyé à Keno par Small, car ce dernier ne se doutait nullement qu'on était en train de l'empoisonner. Donc, deux autres personnes avaient réussi à toucher à ce tonnelet de whisky enfermé à clef dans le placard : celle qui avait empoisonné l'eau-de-vie, et celle qui avait prélevé l'échantillon. Et c'était incontestablement Small qui avait tiré sur miss Brown.

Bill accéléra son allure et arriva à Lariat à midi, mais il ne s'arrêta pas en ville et suivit la piste qui bifurquait en direction du gué. Il vit des hommes en train de patrouiller le long de la rive et qui avaient établi leur camp à quelques centaines de yards de là. Il traversa et demanda à un cow-boy où il pouvait trouver le contremaître.

— C'est Clyde Boston, lui dit-on. Il est là-bas, au camp.

Boston était assis sur le sol en train de manger. Bill mit pied à terre et s'accroupit près de lui.

— Vous aviez bien un gars nommé Burke, dans votre équipe ? demanda-t-il.

— Oui, mais il n'est pas là en ce moment : je l'ai envoyé à Keno il y a une semaine, et je ne sais pas trop ce qu'il fout, car il devrait être de retour.

— Il ne reviendra pas : il est mort. Il s'est fait descendre par un grand gaillard frisé à la barbe noire.

— Hum ! D'après votre description, on dirait qu'il s'agit de Spider McGee. Et pour quelle raison a-t-il tué Burke ? Ce petit ne lui avait fait aucun mal.

— Il voulait l'empêcher de faire analyser un certain échantillon de whisky. C'est bien pour ça que vous l'aviez envoyé là-bas, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Est-ce que McGee travaillait également pour vous ?

— Non. Il était employé chez Tate. Mais son patron ne l'a jamais envoyé à la poursuite de Burke.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Parce que Tate tenait, lui aussi, à faire analyser cette saloperie de whisky. Caleb pensait qu'il souffrait de dyspepsie, mais cette maladie ne dure pas aussi longtemps. De plus, les hommes et moi-même mangions exactement comme lui et n'étions pas le moins du monde incommodés. La seule chose qu'il absorbait et que nous ne prenions pas, c'était le whisky. Un jour, je déclarai à Tate que j'allais le faire analyser, et il dit que c'était là une bonne idée.

— Avez-vous fait part de ce projet à quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr. Je l'ai dit à mes hommes et à des amis en ville. Je crois bien que le seul à ne pas être au courant, c'était précisément Caleb.

— Comment avez-vous procédé pour vous emparer de cet échantillon ?

— C'est tout à fait par hasard que j'y suis arrivé. Caleb venait de remplir son gobelet quand il fut pris d'un malaise. Il posa le verre et sortit. J'en prélevai une petite quantité et il ne s'en aperçut pas. Le soir même, je remis la fiole à Burke en lui donnant les instructions nécessaires. Je ne comprends pas pourquoi Spider voulait l'empêcher d'exécuter mes ordres. Mais je le lui demanderai.

— Il ne risque pas de vous répondre, ni même de vous entendre, car il tient maintenant compagnie à Burke. À propos, est-ce que Mart Keller est au courant de l'affaire ?

— Il a pu en entendre parler.

Boston avala son gobelet de café et s'essuya la moustache avec sa manche.

— C'est Mart qui a dû engager les services de Spider, dit-il. Ce qui signifie que c'est lui qui a mis de l'arsenic dans le whisky. Mais comment s'y est-il pris ?

— Comment savez-vous que c'était de l'arsenic ?

— Caleb m'a rapporté ce que vous avez dit en brisant le tonneau. Il prétend qu'il va maintenant guérir rapidement, mais je ne vois aucune amélioration. Je crois qu'il lui faudra du temps pour éliminer cette saleté de son organisme.

— Qui hérite du ranch à sa mort ?

Boston lui lança un regard soupçonneux.

— On ne le saura que quand il cassera sa pipe.

— Et sa sœur ?

— Il ne lui laissera pas un radis.

— Elle héritera, à moins qu'il ne lègue le domaine à une tierce personne par testament.

— Vous pouvez être sûr que c'est ce qu'il fera.

— À qui le laissera-t-il ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

Bill tourna la tête en entendant les sabots d'un cheval. Harvey Tate mit pied à terre. Il portait au visage une ecchymose noirâtre, à l'endroit où le colt l'avait atteint, et le regard qu'il posa sur Consadine n'avait rien d'amical.

— Va faire un tour vers la rivière, dit-il à Boston, pour voir si tout est en ordre.

— D'accord, répliqua Clyde en se dirigeant vers son cheval.

— Vous êtes ici pour affaires, Consadine ?

— Je voulais découvrir qui a envoyé Burke à Keno : Boston dit que c'est lui. Ensuite, je veux savoir qui a loué les services de Spider McGee pour tuer le gosse.

— Spider a quitté le ranch sans rien dire. J'ai cru qu'il nous laissait tomber, et j'ai dépêché Gross après lui pour connaître les raisons de son départ. Quand Gross est arrivé à Keno, il a appris que vous aviez abattu Spider.

— C'est donc lui qui a essayé de me descendre sur la route de Lariat.

— Je ne sais rien de ça. Quant à celui qui a employé Spider, vous en savez autant que moi. Je suppose que c'est Keller, car personne d'autre ne gagnerait rien à la mort de Caleb.

— Si, vous ! Small disparu, vous pourriez ouvrir votre barrière et vous emparer de ses terres et de son bétail.

— C'est donc moi qui ai mis de l'arsenic dans le whisky ?

— C'est possible. Vous avez vos entrées chez lui.

— Mais je ne pouvais toucher au whisky : il le conservait dans un placard fermé à clef, vous le savez aussi bien que moi.

— Vous ne pouviez pas y toucher ? Et Keller pouvait-il ?

— Consadine, vous êtes un damné trouble-fête. Vous avez tué un de mes hommes, mais comme il avait lui-même descendu Burke, nous n'en parlerons pas. Ce que vous m'avez fait l'autre jour, par contre, c'est différent, et je ne l'oublierai pas. Si vous avez un grain de bon sens, vous filerez d'ici à bride abattue en soulevant la poussière.

— De la poussière, je vais en soulever des masses, vous pouvez me faire confiance. La personne qui veut tuer Small ne va pas abandonner uniquement parce que j'ai démolì le tonnelet de whisky. Et mon but c'est de découvrir son identité et le motif qui la pousse.

Il fit demi-tour sans ajouter un mot pour se rendre chez Mart Keller. Quand il atteignit le ranch, l'homme était assis sous la galerie. Il avait l'air ennuyé et las. Il fit un signe de tête en guise de salut.

— Est-ce que vous venez voir combien je paie avant de vous engager chez Small ? demanda-t-il d'un ton amer.

— Non. J'étais venu voir Clyde Boston.

Il raconta l'affaire de Keno et ses conséquences.

— Vous êtes le bouc émissaire pour celui qui a balancé l'arsenic dans le whisky de Small. Boston prétend que tout le monde savait qu'il envoyait Burke à Keno et que n'importe qui a pu louer services de Spider McGee.

— Je ne savais rien de tout ça, moi ! répliqua catégoriquement Keller. Et si je voulais tuer ce vieux forban, je me servais d'un revolver. Ou bien je lui tordrais le cou comme à un poulet.

— Hum ! En tout cas, on a choisi une méthode plus lente et plus facile.

— Le poison est une arme de femme. C'est probablement sa sœur qui a fait le coup.

— On peut évidemment la ranger parmi les suspects.

— Qui que ce soit, j'espère que ça marchera. Ce vieux chenapan m'a relégué dans un coin, maintenant que Tate le soutient.

Il esquissa un geste de découragement.

— Je ne peux pas comprendre que Tate m'ait fait ça. Nous avions toujours été en bons termes. Il faut croire que Small a dû lui faire une fameuse proposition.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Que puis-je faire ? J'ai horreur de me bagarrer ; mais ne pas réagir équivaut à perdre mes hommes l'un après l'autre et à voir mon bétail mourir de faim. L'autre nuit, ils ont fait passer la rivière à 500 bêtes. Et ils continueront. Puis, quand les herbages deviendront rares ils ramèneront leurs troupeaux. Par contre ils chasseront celles de mes bêtes qui essaieront d'aller chez eux. Ils affameront ainsi mon bétail jusqu'à ce que je sois obligé de m'en débarrasser.

— Tenez bon, Mart. Il se passera quelque chose avant qu'on en arrive là.

Bill s'en retourna à Lariat et entra dans un magasin pour acheter du fromage et des gâteaux secs, car il n'avait pas mangé. D'autre part, il risquait de devoir rester en ville quelque temps encore, et il avait besoin de se loger plus confortablement que dans l'écurie où il avait passé la nuit. Il demanda à Chris Webb, le patron du magasin, s'il y avait une pension de famille à Lariat. Chris lui répondit qu'il logeait déjà lui-même la maîtresse d'école et qu'il pourrait prendre un autre pensionnaire. Pour cela, il faudrait, dit-il, aller voir la patronne.

Bill alla donc parler à Mme Webb, mais resta sur le seuil de la porte, car il était à peu près sûr que Minnie Brown était à l'intérieur, et il ne savait pas comment elle réagirait en apprenant qu'elle allait l'avoir comme colocataire. Mme Webb lui dit qu'elle pouvait lui donner une chambre et les repas, et il se rendit à l'écurie pour y prendre ses couvertures. On le conduisit ensuite à sa chambre où il fit

un brin de toilette avant de redescendre. En pénétrant sous le porche, il y vit la jeune fille.

— Bonsoir, miss Brown, dit-il très poliment.

— Bonsoir, monsieur Consadine.

Il y avait un peu de rougeur sur son visage, mais elle tenait la tête haute et le fixait d'un air assuré.

— Si vous avez un instant, il y a quelque chose que je voudrais vous dire, ajouta-t-elle.

— Bien sûr.

Il alla s'asseoir près d'elle.

— Je veux m'excuser, monsieur Consadine. On a bel et bien tiré sur moi. J'ai vu l'endroit où la balle a atteint ma selle. Je ne puis comprendre pourquoi quelqu'un voudrait me faire du mal, mais j'en ai des frissons quand je songe que la balle est passée si près.

— Small peut s'imaginer que vous êtes venue revendiquer une part de l'héritage de votre père, et il doit penser que c'est un motif suffisant pour vous... éliminer.

— Le domaine devait revenir au dernier survivant : père l'avait écrit à ma tante.

— Vous en êtes sûre ? C'est important.

— J'en suis sûre, et je n'ai jamais pensé que le ranch ou même une partie pût m'appartenir un jour. Je suis venue à Lariat parce que je voulais connaître cette région que mon père aimait et aussi pour m'assurer que sa tombe était convenablement entretenue.

Le jeune homme poussa un soupir.

— Eh bien, cela règle la question. C'était là un bon mobile ; maintenant, il va falloir que j'en cherche un autre.

Il se leva.

— C'est un trop bel après-midi pour le passer sous le porche, vous ne croyez pas ? Sellons les chevaux et allons faire une promenade.

— Volontiers, Bill, dit-elle en souriant.

Il alla chercher les deux chevaux en sifflotant de satisfaction. Elle avait reconnu qu'il avait raison et elle l'avait appelé par son prénom.

Ils empruntèrent un chemin qui conduisait vers les collines. Au bout d'une heure, ils étaient dans une petite clairière d'où ils voyaient Little Basin à leurs pieds. Après avoir mis pied à terre, ils s'assirent côte à côte sur une roche plate. Bill raconta l'inimitié qui existait entre Small et Keller et lui désigna du doigt le camp qu'avaient constitué les hommes de Caleb. Au-delà de la rivière, ils pouvaient apercevoir un autre camp, et plus loin encore une mince ligne qui était la clôture du domaine de Tate. Ils apercevaient des cavaliers conduisant des troupeaux et les poussant vers la rivière. Bill expliqua qu'ils se

préparaient à faire passer l'eau à d'autres bêtes.

— Comment peuvent-ils faire ça ? Comment peut-on chasser quelqu'un de sa propriété ?

— En réalité, la terre n'appartient à aucun des deux : elle est à l'État. Un jour viendra où il faudra qu'ils la louent, mais jusqu'à nouvel ordre, n'importe qui peut l'utiliser. Et quand il s'agit de bons pâturages, il y a souvent de la bagarre pour s'en emparer et pour les conserver.

— Un autre exemple de la loi du plus fort. Je vous assure, Bill, que c'est mal.

— Oui, mais c'est ainsi que sont les choses, et cela depuis toujours. Les terres appartenaient autrefois aux Indiens. Puis votre père et le mien arrivèrent et les leur prirent. Plus tard, ils durent se battre pour ne pas se les faire voler par d'autres Blancs. Peu à peu, les choses se tassent, les colons s'installent, les villes se construisent ainsi que le chemin de fer. On élit des shérifs et des juges, et nous aurons par la suite une communauté paisible. Mais jusque-là, c'est le droit du plus fort, la survie du mieux adapté. Et c'est ainsi qu'il faut que ce soit si nous voulons un État solide et sain.

Elle le regardait, étonnée.

— Qui est-ce qui parle comme un maître d'école, maintenant ?

Il sourit avec un air de légère fierté.

— Vous savez, j'ai reçu une très bonne éducation, là-bas dans l'Est. Quand je suis venu ici, j'avais à peu de chose près les mêmes idées que vous. Les circonstances m'ont obligé à en changer. Et il en sera de même pour vous.

Ils redescendirent pour arriver à Lariat à l'heure du souper, et il était encore jour quand ils s'arrêtèrent devant la maison des Webb. Deux hommes étaient debout près de la grille. L'un était Greasy Gross. L'autre mesurait environ 6 pieds 3 pouces et pesait bien 220 livres. Bill remarqua qu'il portait son revolver du côté gauche et il pensa qu'il s'agissait de Lefty Lang, un autre des hommes de main employés par Tate.

Il tint le cheval de Minnie pendant qu'elle mettait pied à terre.

— Je vous reverrai au souper, dit-il.

Et il se dirigea vers l'écurie, tenant les chevaux par la bride. Comme il tournait le coin du sentier qui conduisait à la route, il jeta un coup d'œil derrière lui pour s'assurer que la jeune fille était bien entrée dans la maison. Mais tel n'était pas le cas : Lefty Lang s'était placé devant elle, obstruant le passage. Il était en train de lui parler, et Gross, appuyé à la balustrade, grimaçait.

Minnie tenta de passer malgré tout, mais le mastodonte étendit le bras et l'arrêta. Ce que voyant, Bill laissa tomber les rênes et s'avança d'un pas rapide.

— Laissez-moi passer, s'il vous plaît ! disait la jeune fille.

Elle tourna la tête et le vit. Elle dut lire ses intentions dans son regard, car elle se plaça vivement entre lui et Lang.

— Est-ce que ces hommes vous ennuiant ? demanda-t-il.

— Non. Bien sûr que non.

Mais d'après la couleur de son visage, on pouvait voir qu'elle ne disait pas la vérité. Il l'écarta et tira son colt.

Lefty le considéra un instant, puis s'éloigna un peu.

— Vous avez le pétard, grogna-t-il. Je ne peux rien pour l'instant.

— Ni à aucun moment. Allez, filez tous les deux.

— Viens, Lefty, dit Gross. Nous réglerons ça plus tard.

Ils descendirent la rue d'un air bravache. Bill, tout en les surveillant du coin de l'œil, songeait qu'ils avaient cédé bien facilement le terrain. Il devait y avoir un piège là-dessous. Minnie entra dans la maison pendant qu'il allait s'occuper des chevaux. Plusieurs hommes, arrêtés sur les marches du magasin, avaient assisté à l'algarade. L'un d'eux était Abe Peterman.

Bill fit manger les chevaux, se lava un peu à la pompe devant la porte, et entra pour souper. Chris revint du magasin et ils s'assirent tous ensemble à table. Le repas fut silencieux, l'atmosphère tendue. Minnie était troublée et avait peu de choses à dire, et Bill, qui l'observait sans en avoir l'air, avait du mal à dominer la colère qu'il éprouvait. Les deux hommes avaient prononcé contre la jeune fille des paroles désobligeantes, et il était persuadé qu'ils avaient agi ainsi uniquement pour susciter une querelle avec lui.

Après le repas, il sortit sous le porche et y trouva Peterman qui l'attendait.

— Bill, dit-il, les deux gars sont entrés au bar il y a environ dix minutes. Après avoir bu deux verres, Gross est allé s'asseoir près du mur. Lefty s'est mis à débiter des tas de saletés sur vous et à dire à qui voulait l'entendre comment il avait l'intention de vous arranger si jamais vous entriez dans le bar.

— S'imaginant, évidemment, que quelqu'un allait venir me le répéter et que je saisiserais l'occasion d'aller lui faire payer son attitude envers miss Brown.

— Je crois que c'est à peu près ça. Mais ne pensez pas que les choses se passeront uniquement entre vous et Lefty. Gross ne s'est pas camouflé de l'autre côté uniquement par plaisir.

— Merci, Abe.

— Attention à vous. Oh ! Bonsoir, Mademoiselle.

— Bonsoir ! dit Minnie depuis le seuil.

— Eh bien, il faut que je m'en aille, ajouta Peterman.

Il descendit les marches, et Bill prit son chapeau.

— Où allez-vous ? demanda la jeune fille.

— Vous avez entendu ce qu'à dit Abe ?

— Oui, mais n'y allez pas. Ne cherchez pas d'autres ennuis.

— Je n'ai pas besoin de les chercher : ils sont déjà là. Et la meilleure façon de les faire cesser, c'est de foncer dedans. Gross a tenté de me tuer quand je me rendais à Lariat : j'ai deux trous dans mon chapeau et une couture de six pouces dans le crâne pour le prouver. Il n'abandonnera pas avant de m'avoir. À moins que je ne le devance.

Elle lui saisit les deux bras.

— N'y allez pas, je vous en prie, Bill. S'il tente de vous tuer, portez plainte et faites-le arrêter.

— Vous vous croyez toujours dans l'Est, répliqua-t-il sur un ton où perçait l'impatience. Des milles et des milles nous en séparent. Gross essaiera de m'avoir d'une manière ou d'une autre. Je crois savoir ce que lui et son acolyte sont en train de projeter, et cela me donne un avantage. Évitions les ennuis ce soir, et le prochain coup ils trouveront quelque chose à quoi je ne m'attendrai pas.

— Vous allez donc là-bas pour essayer de tuer Gross !

— Croyez-vous que ce soit de gaieté de cœur ? Croyez-vous que je prends plaisir à tuer des hommes ? Non. Mais si l'un de nous deux doit disparaître, je vais m'arranger pour que ce ne soit pas moi.

Elle ôta ses mains. Il mit son chapeau et traversa le porche d'un pas rapide.

— Très bien, Bill Consadine ! lui cria la jeune fille. Entêtez-vous, descendez dans ce saloon et battez-vous si vous voulez. Mais si vous tuez encore un homme, je ne vous adresserai plus la parole de toute ma vie.

Il avait pourtant l'intention de tuer un homme s'il le pouvait. Peut-être même deux. En tout cas, cela paraissait infiniment probable.

CHAPITRE IX

Il y avait, entre le saloon et le bâtiment le plus proche, une sorte de couloir dans lequel Bill s'engagea. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre aux vitres crasseuses. Il aperçut un certain nombre d'hommes debout au bar et six joueurs à chacune des deux tables de poker. Lefty Lang était au bar. À ce moment-là, un individu entra et s'approcha de lui, mais il le congédia d'un geste.

Bill ne vit pas Gross, mais il se rappela ce que Abe lui avait dit de sa place contre le mur. Il devait être assis à l'opposé des tables de jeu, de sorte que rien ne le gênerait pour tirer. C'était évidemment une bonne place, à condition que la victime présumée ne soit pas prévenue.

Ce qui se passerait, on pouvait l'imaginer facilement. Bill entrerait et irait prendre place à côté de Lefty. Il y aurait des mots échangés, voire des coups. Et tandis que Lefty retiendrait son attention, Gross lui tomberait dessus par derrière.

Il fit le tour du bâtiment et se trouva sur la façade principale. Il poussa les portes et entra. Il lui fallait jouer le rôle d'un homme furieux et faire semblant de chercher.

Il s'immobilisa sur le seuil, son regard parcourut le bar et s'arrêta sur Lang. Il réussit à localiser Gross sans se retourner. Il avança à grandes enjambées. Un silence soudain était tombé sur la pièce. On aurait pu croire que Gross s'était éloigné de son complice afin de lui laisser le champ libre, mais Bill voyait la chose différemment. Lefty dirait sûrement quelques mots désobligeants pour forcer l'adversaire à tirer son revolver, et Gross le descendrait bien gentiment, prenant pour excuse qu'il voulait sauver la vie de son camarade. Ce serait parfait pour eux, mais à condition que ça marche.

— On m'a dit que vous vouliez me voir, commença Bill.

Lefty tourna la tête comme s'il venait juste de se rendre compte de sa présence. Il lui décocha un regard dur.

— C'est vrai. Je veux vous payer à boire.

Puis, s'adressant au barman :

— Verses-en deux, Ed.

L'homme obéit et poussa deux verres vers eux. Les choses ne se passaient pas exactement comme Bill l'avait prévu.

— À la vôtre ! dit Lefty en s'emparant de son verre.

Il le tenait dans la main droite, et Bill comprit. Il leva le sien de la main gauche.

Lefty se déplaça alors légèrement et son épaule heurta celle de Bill ; puis il balança un peu son verre, ce qui eut pour effet de renverser du whisky sur sa main et sur le bar. Il se retourna d'un air irrité.

— Vous l'avez fait exprès ! cria-t-il en accompagnant ses paroles d'une injure à l'adresse de Bill.

C'est à ce moment-là que les deux bandits s'attendaient à voir leur ennemi tirer son arme. Aussi ce dernier agit-il d'une manière différente de celle qu'il avait projetée. Il lança le contenu de son verre au visage de Lang, fit un bond de côté, pivota sur lui même et dégaina.

Gross était déjà debout, le revolver à la main. Mais le mouvement inattendu de l'adversaire l'avait dérouté. Bill tira rapidement par deux fois, à hauteur de la ceinture, et les deux balles firent voler la poussière sur la veste de Greasy. Il tomba à la renverse sur le banc, puis roula sur le plancher.

Lefty avait essuyé le whisky sur son visage avec sa manche droite. Sa main gauche s'était refermée sur la crosse de son arme, et il essaya de porter un coup rapide. Mais il était trop près du bar et se cogna les phalanges contre l'avancée du comptoir.

Bill lui asséna un coup terrible avec son colt, lui balayant le visage de la tempe au menton. Il s'affaissa contre le bar, reçut un autre coup, sur le crâne, cette fois. Et, glissant sur le côté, il s'écroula.

Bill recula et lança un coup d'œil à Gross qui gisait toujours à l'endroit où il était tombé.

— Vous avez vu, dit-il. Lefty devait commencer la bagarre, et Gross devait la finir. Quelque chose à dire ?

— Rien ! dit Abe Peterman. Gross avait déjà tiré son arme quand vous vous êtes retourné. Qu'en dites-vous, les gars ?

Et tout le monde d'approuver. On connaissait bien Abe et on l'appréciait. Quand il avait pris position, bon nombre des autres étaient prêts à le soutenir.

— Approchez-vous ! dit Bill. Tout le monde. C'est moi qui paie.

Il laissa tomber sur le comptoir une pièce d'or de 20 dollars en disant :

— Buvez ça.

Puis il se dirigea vers la sortie. Deux femmes étaient debout devant chez Webb quand il pénétra sous le porche.

— Tout va bien, Bill ? demanda Mme Webb.

— Parfaitement, Madame.

Minnie Brown ne dit rien.

Il monta dans sa chambre, alluma la lampe et s'assit sur le bord du lit. La réaction se faisait maintenant sentir. Il tira son revolver et, machinalement, enleva les douilles vides pour remplir à nouveau le barillet. Minnie avait affirmé que s'il tuait encore un homme, elle ne lui adresserait plus la parole. Eh bien, c'est ce qu'il venait de faire.

Une soudaine colère le saisit. Que diable pensait-elle qu'il ferait ? Croyait-elle qu'il les laisserait le descendre, ou bien qu'il se tiendrait à l'écart sachant que Lefty était à sa recherche ? S'il avait agi ainsi, il ne mériterait rien d'autre que d'être cireur de bottes. Pourquoi ne pouvait-elle comprendre ?

Il se déshabilla, alluma une cigarette et s'allongea sur le lit. Il n'était pas question de dormir. Ainsi qu'il l'avait dit à la jeune fille, il ne prenait aucun plaisir à tuer, même s'il s'agissait d'hommes tels que Greasy Gross. Mais, tôt ou tard, il aurait fallu que quelqu'un le fasse. Et il ne pouvait comprendre pourquoi, dans le feu de l'action, il n'avait pas aussi tué Lefty Lang. Au fond, il eût été préférable d'en finir ce soir, car Lefty le posséderait s'il le pouvait. D'abord, il y avait eu Spider, puis Gross, maintenant Lefty ; et après il aurait encore quelqu'un sur le dos. Et il n'aurait peut-être pas toujours la même chance.

Il était 2 heures du matin lorsqu'il éteignit enfin la lampe et s'endormit.

*
* *

Mme Webb s'était rendue au magasin pour avoir des détails sur la bagarre et Minnie attendait son retour avec autant de patience qu'elle le pouvait. Elle était ennuyée et énervée. Malgré sa défense, Bill était allé chez Sullivan pour rencontrer Gross et Lefty, sachant parfaitement qu'ils voulaient le tuer après avoir mis au point quelque sorte de piège. Elle était restée sous le porche, tendant l'oreille ; et, quand elle avait entendu les détonations, elle avait compris que quelqu'un avait été tué. Le temps lui parut une éternité jusqu'au retour de Bill, et elle fut tellement soulagée qu'elle en oublia presque sa promesse de ne plus lui adresser la parole.

Mme Webb n'était restée absente que dix minutes, mais Minnie avait l'impression qu'il y avait beaucoup plus longtemps que cela. Elles rentrèrent ensemble dans le salon.

— Abe Peterman était au magasin et racontait toute l'histoire, dit la femme. Lefty était au bar, et Gross contre le mur opposé. Ils pensaient que Bill rejoindrait Lefty et soulèverait une querelle. Alors Gross serait intervenu.

Elle dit comment Lefty avait provoqué la bagarre en prétendant que Bill l'avait bousculé et avait renversé du whisky, puis comment

Bill avait désespéré Gross en s'écartant brusquement du comptoir, comment Greasy avait tiré son revolver et comment il avait été abattu avant d'avoir pu s'en servir. Il pensait que tous les yeux étaient fixés sur Bill et Lefty et que personne ne le verrait saisir son arme. Mais Abe Peterman et quelques autres avaient vu la manœuvre. Bill était donc parfaitement dans son droit. Le coup avait été bien monté, mais les événements ne s'étaient pas déroulés exactement comme les deux complices l'avaient espéré.

— Gross est-il mort ?

— Aussi mort qu'un hareng en conserve, dit Mme Webb. Et je crois que Lang ne s'en plaint pas, car se faire assommer à coups de crosse, rien n'est plus vexant pour un tireur de profession.

— Pourquoi faut-il donc que les hommes règlent leurs différends de cette manière ? dit Minnie. C'est primitif, sauvage. J'avais demandé à Bill de ne pas aller dans ce bar, mais il ne m'a pas obéi. Et maintenant, un homme est mort ; et ç'aurait pu être Bill aussi bien que Gross.

Mme Webb approuva d'un signe.

— Comme vous le dites, c'est primitif et sauvage. Mais qu'aurait pu faire Bill ? Lefty avait annoncé comment il le recevrait s'il se rendait chez Sullivan ce soir. Il n'y avait donc que deux possibilités : relever le défi ou passer pour un lâche aux yeux de tous.

— Menacer quelqu'un de mort est puni par la loi, dit Minnie. Bill aurait pu se rendre chez le shérif et porter plainte contre Lefty. C'est ce que je lui avais demandé de faire.

Mme Webb hocha la tête et réfléchit un moment avant de répondre.

— Depuis le début, l'Ouest a été mené par des individus isolés. Il n'y a pratiquement jamais eu de migration en masse. Rien que des hommes seuls ou accompagnés de leur famille, à la recherche d'un endroit pour se fixer et bâtir leur maison. Chacun devait être capable de se défendre. Au début, c'étaient les Indiens qu'on devait chasser si on voulait conserver la vie ; puis ce furent les hors-la-loi et les voleurs de bestiaux. De plus, il y a toujours eu des bandits qui tuent un homme avec la même facilité qu'ils tuent une mouche. L'instinct de se battre pour conserver ce qui lui appartient est inné chez l'homme de l'Ouest.

Minnie ne disait rien. Assise très droite sur sa chaise, elle gardait les yeux fixes et les lèvres serrées. Mme Webb continua :

— Cette aptitude au combat est devenue une sorte d'orgueil. Le faible qui demande de l'aide se fait mépriser. Notre shérif est un vieux dur à cuire qui a passé toute sa vie dans l'Ouest. Si Bill allait le trouver pour lui dire que Lefty l'a menacé, il lui jetterait un regard glacial et lui demanderait s'il a perdu son revolver.

— Donc vous prétendez que la force prime le droit.

— Grands dieux non ! La force était à l'origine du côté des Indiens. Ce soir, elle était avec Gross et Lefty. Je dis que c'est le droit qui doit primer. Et Bill était dans son droit : c'est pourquoi il a eu le courage de pénétrer dans ce bar et d'abattre un homme. Il fallait qu'il agisse ainsi ou qu'il y laisse la vie. Car s'il s'était comporté d'une autre manière, il aurait perdu le respect et l'amitié de tous les habitants de Lariat.

Elle lança à la jeune fille un coup d'œil perçant.

— Vous-même, vous ne penseriez plus de lui ce que vous en pensez en ce moment.

— Ce n'est pas vrai.

— Alors, vous n'êtes pas la femme que je croyais. Voyez-vous, à tort ou à raison, nous autres femmes, nous admirons la force et le courage chez les hommes. Pas plus que vous je n'aime la violence et le sang répandu ; mais je n'aurais guère de respect pour un homme qui ne défendrait pas ce qu'il croit être le droit.

— Et moi, je n'ai que peu de respect pour celui qui se sert de son revolver au lieu de s'adresser à la loi.

— Vous pensez donc que Bill aurait dû laisser Lefty impuni pour ce qu'il vous a dit devant la porte ?

— Bill ne le savait pas, puisque je ne l'ai dit qu'à vous.

Mme Webb hocha doucement la tête.

— Ma chère, c'était écrit sur votre visage. Même Chris m'a demandé ce qui vous était arrivé pour vous rendre si furieuse.

— Mme Webb !

Minnie était épouvantée.

— Ne vous blâmez pas pour ce qui s'est passé. Ce serait arrivé de toute façon. Mais Bill a deviné que Lefty vous avait insultée, sinon il ne l'aurait pas frappé. Cet homme portera une cicatrice au visage jusqu'à sa mort pour lui rappeler que lorsqu'on insulte une femme il se trouve toujours un homme prêt à le lui faire regretter.

Minnie ne s'endormit pas tout de suite. L'idée que Bill avait risqué sa vie pour punir l'homme qui l'avait insultée allumait en elle un feu qui la surprenait et l'épouvantait. Elle luttait contre cette exaltation, mais assez faiblement. Et quand, finalement, elle s'endormit, ce fut pour rêver d'un chevalier qui s'appelait sir William et qui combattait un énorme monstre ayant le visage de Lefty Lang.

*

* *

Elle dormait encore quand le jeune homme se leva le lendemain matin. Il descendit tranquillement et trouva Chris et Mme Webb dans la cuisine. Il partagea le petit déjeuner avec eux.

La conversation porta naturellement sur les événements de la nuit précédente : Gross était mort sur le coup, et Lefty était venu se faire panser la joue par Chris.

— J'ai employé tout une quantité de taffetas pour maintenir les deux bords de la plaie, et je lui ai dit que s'il n'allait pas à Keno se faire faire des points de suture par un docteur, il garderait cette vilaine cicatrice pour le restant de ses jours. Il est certain que vous lui avez donné un sacré coup et qu'il se souviendra de vous. Je crois que je n'ai pas besoin de vous conseiller de vous tenir sur vos gardes.

Il s'en alla au magasin tandis que Bill se rendait à l'écurie pour donner à manger et à boire aux chevaux. Quand il eut fini, il revint s'asseoir sous le porche. Il ne se sentait pas très heureux. Minnie persistait à ne pas vouloir comprendre, et maintenant le fossé qui les séparait s'était élargi à un point tel qu'il serait assez difficile de le combler. Il savait qu'elle avait exagéré en lui disant qu'elle ne lui adresserait plus jamais la parole ; mais il était bien sûr que si elle lui parlait ce serait parce qu'elle ne pouvait faire autrement, et les mots dont elle se servirait ne seraient certes pas agréables à entendre. Il était navré de constater l'importance qu'il attachait à son opinion. Il posa les pieds sur la balustrade, rabattit son chapeau sur ses yeux et se mit à méditer.

Il devrait, pensait-il, tirer un trait sur toute cette histoire. Il avait accompli tout ce qu'il était venu faire : il avait détruit le whisky empoisonné et averti Caleb du danger qui le menaçait. Que le vieux loup se débrouille tout seul à partir de maintenant. Si celui qui voulait tellement le faire disparaître y parvenait enfin, ce ne serait pas sa faute à lui, et personne pas même sa sœur ne pourrait lui en tenir grief. Mais que diable ! pourquoi avait-il tiré sur Minnie ? Il n'avait pu la prendre pour un homme, et il savait qu'il ne s'agissait pas de sa sœur Sue. Non, il savait parfaitement qui elle était, et pour une raison quelconque il redoutait les conséquences de sa venue à Lariat. Cela devait avoir un rapport avec Ben Brown. Il entrevoyait même une autre possibilité.

Minnie avait dû passer par derrière pour aller chercher son cheval, car il ne l'aperçut que lorsqu'elle fut parvenue sur la route. Elle ne regardait pas dans sa direction, elle ne se dirigeait pas vers les collines comme ils l'avaient fait lors de leur promenade ensemble. Elle prenait au contraire la direction du ranch de Small.

Bill fonça sur l'écurie et sella rapidement son cheval pour se lancer à sa poursuite. Sue lui avait bien recommandé de ne jamais la laisser voir Caleb toute seule. Et, de toute façon, il l'aurait suivie. Le vieux avait déjà tiré sur elle, et le prochaine fois, il ne la manquerait peut-être pas. Elle était encore en vue quand elle s'engagea dans la gorge. Il la vit traverser la rivière. Il y avait un garde au gué, mais il

ne fit rien pour arrêter le jeune homme. Sans doute avait-il entendu parler de Gross et de Lefty. Bientôt, Bill aperçut un homme qui se détachait du camp pour aller barrer la route à Minnie. C'était Harvey Tate. Elle s'arrêta pour l'attendre et Bill était tout près quand il la rejoignit.

L'homme porta la main à son chapeau et lui souhaita le bonjour.

— Je me proposais d'aller voir M. Small, dit-elle. Il est malade et il faudrait que quelqu'un s'occupe de lui. Je veux le persuader de se rendre chez un médecin.

— Vous vous apercevrez que persuader Caleb est un sacré travail. Plus on essaie et plus il s'entête.

Il tourna la tête pour regarder Bill qui était descendu de cheval à quelques pas derrière lui.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda-t-il sèchement.

— J'ai quelque chose à régler avec Small. Mais continuez ; je ne suis pas pressé.

Minnie ne se retourna pas pour le regarder. Elle se tenait immobile et raide sur son cheval. De là où il se trouvait, Bill apercevait la déchirure faite dans la selle par une des deux balles. Tate s'excusa auprès de la jeune fille et rapprocha son cheval de Bill. Puis, à mi-voix, de façon que Minnie ne puisse entendre :

— Vous ne suivez guère mes conseils, à ce que je vois. J'ai perdu un autre de mes hommes à cause de vous, et Lefty ne sera bon à rien tant que son visage ne sera pas rafistolé.

— C'est vous qui aviez mis au point ce petit piège dans lequel je devais tomber ?

— Si jamais vous tombez dans un piège tendu par moi, je peux vous garantir que vous n'en sortirez pas.

— Vous parlez trop ! dit Bill. Vous devriez savoir, à l'heure actuelle, que ce ne sont pas vos paroles qui me feront quitter Lariat.

Tate l'observait froidement.

— Je voulais essayer. Notez bien que je préfère l'action directe ; mais miss Brown est partisane de tout régler d'une manière pacifique.

— Je vois qu'elle vous a fait la leçon aussi.

— Oui, mais la patience a des limites. Vous pouvez vous en aller d'ici vivant ou y rester mort. Choisissez.

Il fit faire demi-tour à son cheval pour rejoindre Minnie, et tous deux se dirigèrent vers les bâtiments du ranch. Bill les suivit, un sourire amer sur les lèvres. Ainsi donc, Minnie avait aussi fait la leçon à Tate pour lui enseigner la manière civilisée de vider les querelles, et Tate qui désirait faire bonne impression sur elle, essayait de jouer le jeu. Pour Minnie, c'était un homme à l'idéal élevé qui ne songerait pas à tuer. Bien sûr, il n'aurait pas à le faire tant qu'il aurait des mercenaires pour agir à sa place.

La jeune fille et lui bavardaient tout en cheminant. En approchant de la maison, ils virent un cheval sellé attaché à un poteau, et un homme assis dans un fauteuil sous la galerie. Bill pensa qu'il s'agissait de Caleb Small, mais quand ils s'arrêtèrent dans la cour, l'individu repoussa son chapeau en arrière. C'était Clyde Boston.

— Où est Caleb ? demanda Tate en sautant à terre.

— Disparu.

— Disparu ? Où est-il allé ?

Il flottait sur le visage de Boston un air de légère satisfaction.

— Saint-Pierre seul le sait d'une façon précise. Mais j'ai ma petite idée.

— Vous voulez dire qu'il est mort ?

— Exact. Il est couché sur son lit, aussi mort que Napoléon Bonaparte.

CHAPITRE X

Ils se précipitèrent à l'intérieur. Caleb était étendu, les mains sur l'estomac, comme s'il en avait souffert jusqu'à la fin, ce qui était d'ailleurs fort probable. Il fixait le plafond de ses yeux grands ouverts et sa bouche était béante.

— Il croyait aller mieux, dit doucement Tate.

Bill pénétra dans la cuisine et se dirigea vers le placard dont la porte était maintenant ouverte. Le tonnelet de whisky n'avait pas été remplacé. Il fouilla la pièce mais ne trouva aucune bouteille d'eau-de-vie.

— Caleb avait-il d'autre whisky ? demanda-t-il à Boston dès qu'il eut regagné le living-room ?

— Non. Je ne crois pas qu'il en ait bu une goutte depuis que vous lui avez dit ce que l'on avait mis dedans.

— Quand l'avez-vous trouvé mort ?

— J'ai pris le petit déjeuner ce matin avec lui, et j'ai essayé de le faire manger, mais il s'est contenté de prendre deux tasses de café.

— On aurait pourtant pu penser qu'il irait mieux depuis qu'il avait cessé de boire cette drogue, dit Bill en regardant le corps d'un air pensif.

— Les effets de l'arsenic s'accumulent quand il est absorbé par petites doses, dit Minnie. J'ai lu ça dans un livre de médecine chez les Webb. M. Small avait tous les symptômes de ce genre d'empoisonnement : faiblesse, maux d'estomac, les paupières enflées, la peau sèche.

Elle frissonna légèrement.

— Comment peut-on faire une chose aussi horrible !

Elle s'adressait à Tate et tournait le dos à Bill. Il ne put résister à la tentation de lui décocher une flèche.

— Dans l'Est, c'est la méthode favorite des femmes qui veulent se débarrasser de leur mari. Ici, nous sommes plus charitables : nous les abattons d'un coup de revolver.

Il la vit se raidir et poursuivit :

— Puisque nous savons que c'est un assassinat, il ne nous reste plus qu'à trouver le coupable.

— Vous savez que ce n'est pas moi, en tout cas, dit Boston.

J'avais des soupçons pour le whisky, et c'est moi qui avais envoyé Burke à Keno pour le faire analyser.

— Ce qui est bien loin de vous innocenter, dit Tate sèchement. Si vous étiez en train de l'empoisonner, ce que vous pouviez faire de plus habile c'était précisément de demander cette analyse. La seule chose qui vous restait ensuite à faire, c'était d'envoyer quelqu'un à la poursuite de Burke pour que l'échantillon ne puisse jamais parvenir jusque chez le pharmacien.

Boston se tourna d'un seul coup. Ses yeux étincelaient.

— Vous m'accusez de l'avoir empoisonné ?

— Non. Mais quelqu'un l'a fait, cependant.

— Pourquoi pas vous ? dit Bill. Comme je l'ai déjà dit, vous aviez un mobile : ses terres et ses troupeaux.

— Et comme je l'ai dit, moi, rétorqua Tate, j'étais l'ami de Caleb, probablement le seul qu'il eût. On n'empoisonne pas ses amis. Et laissez-moi vous dire que cela ne vous regarde en aucune façon. C'est le travail du shérif.

— Je considère que c'est aussi mon travail depuis qu'un tueur a descendu un pauvre gamin, là-bas à Keno. Le garçon était impatient de voir un expert, et je croyais qu'il avait un échantillon de minerais à lui soumettre. Mais c'est un échantillon de whisky que j'ai trouvé sur le cadavre. Le rapport de l'analyse que j'ai fait faire précisait que l'eau-de-vie contenait de l'arsenic. Cela m'a conduit tout droit à Lariat pour découvrir l'identité de la victime et la mettre sur ses gardes.

Il se rendait compte que Minnie le fixait maintenant avec plus d'intérêt, mais il évita de tourner son regard vers elle.

— J'ai trouvé Caleb et lui ai conseillé de voir un médecin avant qu'il ne fût trop tard. J'ai détruit le whisky ; c'est tout ce que je pouvais faire. Ou bien cette drogue agissait depuis trop longtemps, ou bien...

— Ou bien quoi ? interrogea Tate.

— Ou bien Small avait d'autre whisky caché quelque part et continuait à en boire.

Ce n'est pas ce qu'il avait d'abord l'intention de dire, mais il vit le visage de Tate se détendre et comprit que cette explication le satisfaisait.

— Il se peut qu'il en ait eu dans quelque coin, admit-il. Et il était assez têtu pour persister s'il ne croyait pas à votre explication.

— Tout ce bavardage ne va pas lui rendre la vie, dit Boston. Et moi, si nous trouvons le type qui a fait le coup, je suis disposé à lui donner une médaille ; parce qu'il y avait des moments où j'avais moi aussi envie de le tuer. Mais pas avec de l'arsenic.

— La seule médaille que j'épinglerai sur sa poitrine, pour ma part, sera en plomb, dit Bill. Non pas pour avoir tué Small ; mais celui

qui a fait le coup est aussi celui qui a fait assassiner le jeune homme.

— Vous avez tué le type qui a descendu Burke, répondit Tate. Vous avez tué Gross. Vous avez esquiné Lefty. Vous ne trouvez pas que vous en avez assez fait comme ça dans le secteur ? Si vous voulez trouver celui qui a empoisonné Small, allez le chercher ailleurs. Je vous ordonne de quitter le ranch.

— Je vous ordonne !

Bill leva les sourcils.

— C'est un peu fort de la part d'un individu qui n'a pas plus de droits que moi.

— J'ai le droit de vous chasser ou de vous faire chasser. Et je vous conseille de me croire.

— Vous avez quoi ? s'écria Boston.

Le menton en avant, il foudroyait Tate des yeux.

— Vous m'avez bien entendu. J'ai le droit de donner des ordres au ranch. Et ça vaut aussi pour vous. Maintenant, c'est pour moi que vous travaillez.

Boston éclata de rire.

— Ah ! ça c'est plus fort que tout. Et qu'est-ce que vous diriez si moi je vous foutais à la porte ?

— Vous dites des c... Maintenant que Caleb est mort, c'est moi qui suis propriétaire du domaine. Il me l'a légué il y a une semaine.

— Il n'a pas pu faire ça ! C'est en ma faveur qu'il a signé un testament. Et je peux le prouver.

Bill observait les deux hommes tour à tour.

— Small vous a légué le ranch, Boston ? Par écrit ?

— Noir sur blanc, et de sa propre main, en présence de témoins. Il tira de sa poche une feuille de papier.

— Faites-moi voir ça ! dit Tate.

— Vous croyez que je suis fou ? Je vais demander à la demoiselle de le lire. Elle vous dira qui est le patron ici.

Il tendit le document à Minnie qui l'ouvrit et le lut à haute voix.

— C'est signé Caleb Small, termina-t-elle. Les témoins sont Peter Wells et Charles Brent.

— Tous deux sont employés au ranch, précisa Boston.

Tate était d'une pâleur verdâtre.

— Voilà qui est intéressant, dit-il. Très intéressant, parce que j'ai moi aussi un testament rédigé par Caleb exactement dans les mêmes termes, daté du même jour et contresigné par les mêmes témoins.

À son tour, il tira de sa poche un papier qu'il tendit à Minnie.

— Lisez-le-leur, Minnie.

La jeune fille rendit son document à Boston et lut celui de Tate. Il était identique en tout point. Seul changeait le nom du bénéficiaire.

— Le vieux forban ! hurla Boston. Il nous a légué le ranch à tous

les deux pour que nous lui prêtions main-forte contre Mart Keller. Ah ! Le vieux salaud !

Il réfléchit un instant, puis un air de triomphe éclaira son visage.

— Hé ! attendez un peu. Si vous lui avez dicté ce qu'il fallait écrire et qu'il ait employé les mêmes termes quand il a rédigé mon document, c'est le mien qui a été écrit en dernier lieu. C'est donc à moi que doit revenir la propriété.

Il se tourna vers Minnie, les yeux brillants.

— Exact, n'est-ce pas ? C'est bien le dernier qui compte ?

— Ma foi, je suppose que oui.

— Rien de plus vrai, confirma Bill qui aurait admis n'importe quoi pour empêcher Tate d'hériter.

— Ce n'est pas toujours le cas, dit Tate d'un ton sec. La loi précise que l'on ne peut hériter d'un homme que l'on a assassiné.

— Vous prétendez donc que je l'ai assassiné ! dit Clyde en portant la main à son revolver.

Tate fit rapidement le même geste, mais Bill s'interposa.

— Arrêtez tous les deux !

Il fixa d'abord Tate, puis Boston et, après un bref instant d'hésitation, les deux hommes se calmèrent.

— Tate, avez-vous des raisons valables d'accuser Boston ?

— Toutes les raisons du monde. Caleb gardait son whisky enfermé à clef dans cette maison, et Boston y habite. Il pouvait s'emparer de la clef pendant le sommeil du vieux. Et s'il y a de l'arsenic par ici, Clyde doit le savoir.

— Qu'en dites-vous, Clyde ? Y a-t-il de l'arsenic dans la maison ?

— Non.

— Nous allons nous en assurer.

Bill jeta un coup d'œil autour de lui. S'il y avait du poison dans la maison, songea-t-il, il ne devait pas se trouver dans le living-room. Il passa dans la cuisine. Les autres le suivirent jusque sur le seuil pour le regarder faire. Sur une étagère derrière le fourneau, il découvrit une boîte métallique contenant une poudre blanche. Il mouilla le bout de son doigt et la goûta.

— Ce n'est ni du sucre, ni du sel, ni de la farine, ni de la levure. Qu'est-ce que c'est, Clyde ?

Boston fit un geste de résignation.

— D'accord ! admit-il. C'est de l'arsenic. Nous nous en servons pour les rats et les coyotes. Mais je n'en ai pas mis dans le whisky !

Il se mit à reculer, la main sur la crosse de son revolver.

— Pourquoi vous en allez-vous, si vous ne l'avez pas fait ?

Clyde s'immobilisa.

— Je ne m'en vais pas, mais je sais reconnaître un coup monté.

— Il ne s'agit pas d'un coup monté. Et il en faudra plus que Tate n'en a dit pour vous coller le meurtre sur le dos. Écoutons le reste de l'histoire. Continuez, Tate.

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Caleb lègue le ranch à Clyde et meurt empoisonné par l'arsenic ; Clyde habite la maison où se trouve le whisky et a de l'arsenic sous la main ; il a la possibilité de s'emparer de la clef du placard. Vous trouvez que ce n'est pas assez ?

— Pas tout à fait. Pour la bonne raison que le testament a été signé longtemps après le début de l'empoisonnement.

— Vous parlez du jour où le document a été rédigé. Mais Clyde savait depuis longtemps que Caleb lui laisserait le domaine. Il constatait qu'il déclinait assez vite et il savait que, sans testament, la sœur de Small serait seule héritière. Il décida donc de faire rédiger le testament. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Clyde pourrait en dire autant de vous, car vous étiez le seul ami de Caleb. Et si vous n'habitez pas dans la même maison, c'est vous qui dirigiez ici, en quelque sorte. Clyde pourrait prétendre que Caleb vous avait promis de vous laisser le ranch, et que vous avez avancé avec de l'arsenic l'heure de sa mort. Vous avez pu l'obliger à écrire l'acte en le menaçant de vous tenir en dehors de sa querelle avec Keller.

— Sacré menteur ! s'écria Tate, furieux. C'est bien tout ce que je pouvais attendre de vous.

— Ces testaments vous fournissent à tous les deux un mobile pour le meurtre. Et j'ai l'intention de découvrir lequel des deux est coupable.

Tate réprima sa colère.

— Je vous le dis, Clyde est le seul qui ait pu le commettre. Caleb gardait la clef de son placard accrochée à sa chaîne de montre, et comme il couchait dans la même maison que lui, il était le seul à pouvoir s'en emparer pendant son sommeil. Boston, je vais vous conduire à Keno pour vous remettre au shérif.

Ils se trouvaient dans la cuisine où ils avaient rejoint Bill quand il avait trouvé l'arsenic. Clyde était sur le seuil. Mais, au lieu de faire demi-tour pour tenter de s'échapper, il bondit sur Tate. Il n'était pas tellement rapide d'ordinaire, mais la distance qui séparait les deux hommes était inférieure à dix pieds, et Clyde était mû par la colère. Tate essaya de saisir son arme, mais l'autre le frappa avant qu'il pût s'en servir. Puis, lui saisissant le poignet à deux mains, il le lui tordit. Tate, poussé violemment en arrière, s'effondra contre le mur.

Minnie poussa un petit cri et Bill s'avança pour la tirer loin de la porte. Il l'entoura de son bras et la tint pressée contre lui sans même qu'elle s'en rendît compte, tellement elle était émue. Tate se redressa et les deux adversaires tombèrent au sol, poitrine contre poitrine. Bill

se rendit compte que Abe Peterman disait vrai quand il prétendait que Tate n'était pas aussi mièvre qu'il le paraissait. Il semblait fait d'acier, résistant à la pression de Boston, les doigts crispés sur l'arme qu'il refusait de lâcher.

Enlacés, ils roulèrent sur le sol, se cognèrent violemment contre la table, renversèrent des chaises et, peu à peu, Tate commença à prendre le dessus. Son bras réussit à s'élever jusqu'à ce que son revolver se trouvât caché entre son corps et celui de son adversaire. C'est alors que se produisit l'explosion. Clyde Boston s'affaissa d'un seul coup, glissa, s'écroula.

Minnie cria encore et se blottit dans les bras de Bill pour cacher son visage contre sa poitrine. Tate considéra un instant Boston, puis enleva froidement la douille vide de son revolver pour la remplacer par une cartouche neuve. Il leva ensuite les yeux et fixa Bill. Il haletait un peu.

— Vous l'avez vu se précipiter sur moi, n'est-ce pas ? dit-il. Et n'oublions pas que c'était un meurtrier.

Bill grimaça un sourire à son adresse.

— Vous n'auriez pas dû faire ça : vous savez bien que miss Brown n'aime pas que l'on tue.

Minnie leva la tête et se détacha de lui en lui lançant un regard indigné.

— Il m'aurait tué s'il l'avait pu, reprit Tate.

Bill se dirigea vers le corps de Boston. Il s'agenouilla pour l'examiner : la balle avait dû percer le cœur. Il se releva lentement.

— Il nous faudra aviser le shérif de Keno pour tous les deux. Vous feriez bien de faire amener les corps à Lariat et de faire confectionner deux cercueils. Puisque vous prétendez être propriétaire du ranch, vous devez supporter les frais d'enterrement.

— Vous semblez avoir l'habitude de donner des ordres, dit Tate. J'en tiendrai compte cette fois, parce que c'est effectivement ce qu'il faut faire. Mais à partir de maintenant, c'est moi qui les donne. Et le premier, c'est pour vous dire que vous allez déguerpir de mes terres.

— Vous vous croyez le maître absolu, n'est-ce pas ? Mais moi, je n'en suis pas si sûr. Il y a quelques détails que je veux approfondir avant de vous considérer comme le patron du ranch.

— C'est parfait. Mais allez faire vos enquêtes ailleurs.

Il sortit. Bill s'approcha de la fenêtre et le vit se diriger vers deux hommes qui se tenaient à l'entrée du hangar et qui avaient évidemment été attirés par le coup de feu.

Bill se précipita vers l'étagère derrière le fourneau, y prit un flacon à moitié plein d'une potion pour les chevaux et en versa le contenu dans l'évier. Il rinça soigneusement la fiole avec l'eau chaude de la bouilloire, puis s'empara de la cafetière qui était sur l'arrière du

fourneau et versa une petite quantité de liquide dans la bouteille. Il remit le bouchon et rejoignit Minnie.

— Prenez ça, dit-il, enveloppez-le dans votre mouchoir et cachez-le afin que Tate ne le voie pas.

— Pourquoi ?

— Je veux l'envoyer à Keno pour le faire analyser. Il est possible que cet arsenic, accumulé dans l'organisme de Small ait fini par le tuer. Mais il est également possible que quelqu'un lui en ait fait avaler une forte dose pour l'achever rapidement. Et la dernière chose qu'il ait avalée, c'est précisément ce café.

— Mais pourquoi me le donnez-vous à moi ?

— Simple précaution. Si on me fouille et qu'on trouve ce flacon, nous ne pourrons jamais l'accuser de meurtre.

— Qui ?

— Tate, bien entendu. Il a mangé avec Caleb, ce matin, et c'est certainement lui qui a fait le café.

— Oh non !

— Vous voulez parier ?

Il retourna à la fenêtre

— Vite ! Cachez ça. Il vient.

CHAPITRE XI

Minnie se retourna, souleva sa jupe et cacha le flacon dessous. Tate rentra, suivi de deux hommes. Ils avaient l'air grave.

— Miss Brown, dit Tate, voici Peter Wells et Charles Brent. Ce sont eux qui ont servi de témoins pour le testament, vous savez. Je leur ai expliqué ce qui est arrivé.

Il se tourna vers les deux employés.

— Caleb est dans l'autre pièce. Emmenez-le avec Clyde dans le fourgon, et dites à Chris Webb de les mettre en bière. Je veux de bons cercueils. C'est moi qui réglerai les frais. Prenez des pioches et des pelles et creusez deux tombes dans le cimetière. Nous les enterrerons demain matin. Emmenez d'abord Clyde, car miss Brown ne trouve pas sa présence bien agréable.

Ils soulevèrent le corps de Clyde et l'emportèrent par la porte de derrière. Tate les suivit jusqu'au seuil, puis se retourna et alla chercher la cafetière sur le fourneau. Il souleva le couvercle et regarda à l'intérieur.

— Je crois que nous pouvons boire une tasse de café, mais il n'en reste pas beaucoup. Je vais en faire du frais.

Il sortit en emportant la cafetière, et Minnie jeta à Bill un regard apeuré.

— Belle façon de détruire la preuve ! souffla le jeune homme.

— Bill, partons ! Quittons cet endroit.

Il sourit d'un air rassurant.

— Pas avant d'avoir bu du café.

Il vit la terreur dans ses yeux et posa une main sur son épaule.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Vous êtes bien la dernière personne dont Tate voudrait se débarrasser. Venez ! Soyez digne de Ben Brown. Nous devons agir très prudemment, à partir de maintenant.

Elle approuva d'un signe et lui adressa un faible sourire.

— Très bien, dit-elle. On tâchera.

Tate rentra, versa de l'eau dans la cafetière et la lava soigneusement. Puis, il sourit à Minnie d'un air encourageant.

— D'habitude, j'aurais simplement rajouté du café et de l'eau chaude. Mais avec une ravissante jeune fille comme invitée, il faut

faire les choses correctement.

Il alluma le feu dans le fourneau, posa la cafetière sur le devant. Dans la pièce à côté, on entendait les deux hommes qui enlevaient le corps de Caleb. Sur le sol de la cuisine, il y avait quelques taches de sang. Tate mouilla un chiffon qu'il laissa tomber sur le carrelage, et il le poussa avec le pied sur les taches. Ensuite, il approcha une chaise de la table.

— Asseyez-vous, miss Brown. Je sais que tout cela a été pour vous une épreuve pénible, et je le regrette. La mort de Clyde a été un accident. Nous nous battions pour nous emparer du revolver, et il est parti. J'en suis navré.

— J'en suis sûr, dit Bill.

Tate se tourna lentement et lui fit face.

— J'essaie de me montrer patient avec vous, Consadine. Je me suis déjà assez rabaissé dans l'estime de miss Brown. Mais ne me poussez pas à bout.

— Alors, cessez de vous conduire comme si miss Brown était une imbécile. Elle sait que vous ne regrettez pas le moins du monde d'avoir tué Boston. C'est lui qui était en possession du dernier testament de Small, vous le savez. Et jusqu'à nouvel ordre, c'est ce testament qui est le bon. Jusqu'à ce que vous ayez prouvé que Boston a tué Small, il hérite de lui. Ce qui signifie que la propriété revient à son plus proche parent, et non pas à vous.

Il put lire nettement à l'expression du visage de Tate qu'il n'avait pas pensé à cela, mais l'homme ne perdit pas contenance pour autant.

— Ce ne sera pas difficile à prouver. Avec ce que nous avons contre lui, n'importe quel jury le condamnera.

Il mit du café dans le moulin, tourna la manivelle, vida la poudre dans la cafetière, versa l'eau bouillante. Il sortit deux tasses du placard, les disposa sur la table et les remplit dès que le café fut passé. Il avança le sucrier et une boîte de lait concentré vers Minnie. Il s'assit et tira à lui la seconde tasse.

Bill alla au placard, en prit une troisième et se servit. Il but plus pour rassurer la jeune fille que par désir de prendre du café, car il voyait à son expression qu'il lui répugnait d'absorber ce breuvage. Elle en but cependant quelques gorgées, puis repoussa la tasse loin d'elle.

— Je crois, dit-elle, que je ferais mieux de m'en aller. Bill, voulez-vous...

— Bien sûr. Je vais vous reconduire.

Il avala d'un trait le reste de son café et se leva.

— Bon café, Tate. Vous savez le faire, il n'y a pas de doute.

Tate se leva à son tour et soudain tira son revolver qu'il braqua sur Bill.

— Un meurtre par jour, ça ne vous suffit pas, Tate ?

Mais il savait que l'homme n'avait nullement l'intention de tirer.

— Vous ne courez aucun danger, à moins que vous ne fassiez un geste vers votre arme. Je veux seulement m'assurer que vous n'emportez rien qui m'appartienne. Disons de l'argenterie, par exemple. Videz vos poches sur la table et n'approchez pas la main de votre revolver.

Bill lui décocha un sourire méprisant, puis vida lentement ses poches. Quand il eut fini, Tate le fit se retourner et passa rapidement la main sur lui.

— C'est de l'argent que vous avez dans la ceinture ?

— Oui. Et ne vous avisez pas d'y toucher, sinon il y aura un autre meurtre. Le mien ou... le vôtre.

— Je ne suis pas un voleur. Ça va. Ramassez vos trucs et filez.

Bill reprit ses affaires et demanda à Minnie si elle était prête à partir. Elle acquiesça d'un signe de tête mais ne prononça pas un mot, même pas pour remercier Tate du café qu'il lui avait offert. Elle s'empara du bras de Bill et ils sortirent.

Pendant un mille, ils chevauchèrent côte à côte en silence. Ce fut la jeune fille qui parla la première.

— Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez donné le flacon. Tate a assassiné Boston aussi sûrement que s'il lui avait tiré un coup de revolver dans le dos.

— C'est vrai. Et je suis certain – vous aussi, je pense – qu'il a également tué Small avec le whisky d'abord et le café ensuite. Je veux bien agir selon vos principes si c'est possible, mais jusqu'à présent, je ne sais pas trop comment m'y prendre. Et si nous ne pouvons pas agir, le meurtrier de Small restera en liberté.

— Le café qui est dans le flacon ! dit Minnie. S'il contient de l'arsenic, vous aurez la preuve nécessaire.

— Une preuve pour nous, oui. Mais il nous resterait à prouver que c'est lui qui a fait le café. Il n'y avait pas de témoins. Il peut parfaitement prétendre que c'est Caleb lui-même qui l'a préparé. Et nous sommes incapables de prouver le contraire.

— Dans ce cas, pourquoi faire analyser le café ?

— Pour notre satisfaction personnelle. Un jour, je vous ai dit que par ici on devait parfois être en même temps juge, jury et exécuter. C'est la vérité, mais il faut être absolument certain de la culpabilité du sujet.

— Vous m'avez dit aussi que je commençais à me rendre compte, et je crois que c'est vrai. Avant ce soir-là, à Keno, je n'avais jamais vu personne mourir de mort violente. Je comprends maintenant qu'il y a des circonstances où un homme est obligé de tuer pour sauver sa propre vie. Mais je continue à prétendre que c'est mal, que ce n'est pas civilisé, que c'est de la sauvagerie.

— C'est primitif ; et tout ce qui est primitif est sauvage. Si dans une meute un loup est blessé, les autres l'achèvent et le mangent. Ici, un homme doit se battre pour avoir ce dont il a besoin et se battre encore pour le conserver. Vous avez pu constater cela ce matin avec Boston et Tate.

Elle fronça les sourcils et parut se concentrer.

— Si nous ne pouvons pas prouver que Tate a tué Small, alors, il fera accuser Boston, comme il l'a dit. Ce qui signifie que le domaine lui restera bien que le testament de Boston soit postérieur au sien, car on ne peut hériter de la personne qu'on a tuée.

— C'est exact. Mais cessez de penser à la culpabilité de Boston, et écoutez-moi. Vous ne connaissez pas encore toute l'histoire. Clyde Boston a envoyé Burke à Keno avec le fameux échantillon. Si Clyde avait empoisonné le whisky, il n'aurait pas agi ainsi. Comme l'a dit Tate, ç'aurait été la façon intelligente de détourner les soupçons ; mais Boston n'était pas très intelligent. Le jeune homme a été suivi par Spider McGee qui travaillait pour Tate. Greasy Gross, qui était aussi un homme à lui, m'a pisté alors que je me rendais à Lariat et a essayé de me tuer. Ce soir-là, dans la salle de bal, Gross est descendu m'attendre dans la rue. Il s'apprêtait à me tirer dessus à la sortie. Mais je me suis méfié et suis passé par une fenêtre de derrière. Je l'ai surpris et assommé avec son propre revolver. Plus tard, lui et Lefty Lang m'ont tendu le piège que vous savez dans le saloon de Sullivan. Cela fait trois hommes qui ont essayé de me tuer. Et tous les trois travaillaient pour Tate.

— Ils étaient amis, ne l'oubliez pas.

— Cette sorte d'individus ignore ce qu'est l'amitié. Chacun tire de la situation tout ce qu'il peut. On les a payés pour me mettre hors circuit, et nous pouvons tous les deux deviner qui mène le jeu. La seule raison pour me faire disparaître, c'est que je fouine un peu partout pour trouver des renseignements et que je représente une menace pour sa sécurité.

— Oui. À propos de ce café, Bill, croyez-vous qu'une forte dose d'arsenic pourrait tuer quelqu'un presque instantanément ?

— Je ne peux rien affirmer, mais je crois bien que oui. D'autant que, dans ce cas particulier, la victime était déjà très affaiblie, et que son organisme contenait du poison. Mais il n'est pas du tout prouvé qu'on lui ait administré une seule dose. On a parfaitement pu incorporer l'arsenic régulièrement dans son café après la disparition du whisky.

Soudain, la jeune fille arrêta son cheval. Bill immobilisa aussi sa monture et tourna vers Minnie des yeux interrogateurs.

— Je viens de me rappeler ! Le jour où vous avez détruit le whisky, vous êtes parti quand j'ai refusé de retourner à Lariat avec

vous ; et Tate a insisté pour faire du café en disant à Small que cela lui ferait du bien à l'estomac.

— Ah ! Et vous le lui avez vu faire ?

— Non. C'est justement ça. Il a pris de l'eau et une serviette et m'a demandé de baigner le visage de M. Small. Il est allé à la cuisine seul pour faire le café. Il en a rapporté trois tasses, m'en a donné une, en a gardé une pour lui et en a fait boire une au malade.

— Ça cadre, hein ?

— Oui. S'il est coupable, je veux le voir puni. Je veux dire puni par la loi, après un procès régulièrement conduit qui ne laisse de doute dans l'esprit de personne.

Il la considéra, pensif.

— Ce sera difficile, Minnie. Nous avons la certitude morale qu'il est coupable, mais dans un tribunal il nous faudrait des témoins ou bien une preuve irréfutable. Et nous n'avons rien de tel. Il avait certes un excellent mobile, mais Boston aussi, et les deux testaments ont été rédigés après le début de l'empoisonnement. Vous pourriez affirmer que Tate a fait du café pour Small en une certaine occasion, mais vous ne pourriez certifier qu'il y a ajouté quoi que ce soit. Même si nous trouvons de l'arsenic dans le café de ce matin, nous ne pouvons prouver que c'est Tate qui l'y a mis.

— Il est très habile, n'est-ce pas ?

— Oui. Et il a aussi été aidé par la chance. Ce second testament que Small a donné à Boston lui fournissait un motif pour se débarrasser de Small ; et, des deux, c'est lui qui est de beaucoup le plus facile à accuser, puisqu'il est mort et ne peut se défendre. Personne n'aimait le vieux, et votre jury ne se tracassera guère de savoir qui l'a tué. C'est tellement plus facile d'accuser un mort ! C'est ce qu'ils feront.

— Vous essayez de me faire comprendre que Tate restera en liberté, n'est-ce pas ?

— C'est à peu près ça. Nous ne pourrons guère l'éviter si nous agissons selon vos méthodes.

— Ce sont les bonnes ! dit-elle d'un ton ferme. On commet parfois des erreurs, naturellement, et parfois un coupable échappe au châtiment. Mais c'est de cette manière qu'il faut agir si nous voulons vivre dans un monde de justice où les faibles ont les mêmes droits que les forts à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur.

— Bravo ! C'est formidable !

— Bill Consadine, dit Minnie d'un ton furieux, parfois vous me rendez tellement folle que je serais capable de vous mordre.

— Je suis désolé, mais il est probable que ça me plairait. Bien sûr, vous avez raison. Tout ce que j'ai essayé de vous exposer c'est que nous ne sommes pas encore tout à fait prêts pour la loi et l'ordre tels

que vous les concevez. Vous le comprendrez avant que cette affaire ne soit terminée.

*
* *

Harvey Tate, debout à la fenêtre, les sourcils froncés, regarda s'éloigner Bill et Minnie. Ce Consadine avait complètement bouleversé ses plans, et s'il vivait, il les bouleverserait encore plus. Mais que pouvait-il faire ? L'empoisonnement serait attribué à Clyde, lequel était mort ; et le testament en sa faveur serait déclaré nul. Le domaine lui reviendrait donc à lui, Tate. Mais il valait mieux prendre toutes les précautions.

Il sortit donner quelques instructions au cuisinier et à son aide, puis sauta à cheval et prit la route du sud. Il longea les collines et parvint bientôt aux limites de sa propriété. Il franchit la barrière, suivit la rivière pour sortir de Little Basin. Puis il coupa à travers près jusqu'à la ville de Briscoe. Il y arriva au milieu de l'après-midi et, comme il n'avait pas mangé, il se rendit dans un restaurant, commanda son repas et envoya le jeune fils du patron à la recherche de Slick Greever. Ce dernier arriva au moment où Tate mangeait son dessert.

Tate le fit asseoir de l'autre côté de la table et lui commanda un café.

— Slick, commença-t-il, j'ai un petit boulot pour toi. Je veux que tu files à Lariat et que tu m'y trouves un gars qui s'appelle Consadine. Je crois qu'il loge chez Webb. Je veux que tu lui colles à la roue, que tu le suives toutes les fois qu'il quittera la ville. Sois prudent et ne te fais pas voir si tu peux l'éviter.

Slick sourit de toutes ses dents. Il était un peu du genre dandy, ses vêtements étaient propres et nets, ses cheveux bien coiffés, et il avait un visage assez agréable. Il avait l'air inoffensif, mais était aussi venimeux qu'un serpent à sonnettes.

— Et vos trois gars ? dit-il.

— Deux sont morts, descendus par Consadine ; et Lefty est immobilisé au ranch avec une blessure de la tempe au menton qui est également le résultat d'un coup de crosse de Consadine. Je t'avertis donc que ce type-là est un réel danger et que tu ne peux te permettre la plus petite erreur.

Slick ébaucha un geste d'insouciance.

— Ne vous tracassez pas. Donc, je dois suivre votre homme quand il quittera Lariat. Mais je suppose que ce n'est pas tout.

— Non, ce n'est pas tout.

Tate se pencha par-dessus la table et baissa la voix.

— Je veux l'éliminer de mon chemin. Caleb est mort

empoisonné par Boston, et j'ai été obligé de tuer Clyde pour l'empêcher de filer. Je ne veux plus d'emm... à Little Basin. Attends jusqu'à ce que tu tiennes Consadine dans un endroit sûr, et veille à ce qu'il disparaisse. Assure-toi de son cheval et de son équipement aussi. Il faut absolument qu'il n'en reste rien.

— Qu'est-ce que je touche ?

— Cent dollars si tu fais du bon travail.

Slick secoua la tête.

— Pas assez. Cinq cents.

— Deux cent cinquante.

— Disons trois et n'en parlons plus.

— D'accord, allons-y pour trois cents.

— Moitié d'avance, bien entendu. Vous avez dit que ce Consadine est dangereux.

Tate prit son portefeuille, en tira quelques billets qu'il roula dans sa main et les tendit par-dessus la table.

— Je compterai plus tard, dit Slick avec un sourire avenant. Et si vous m'avez roulé, je reviendrai.

Il se leva, fit un geste amical de la main et sortit du restaurant. Tate commanda une autre tasse de café et un autre morceau de tarte. Il se sentait en forme. Slick avait déjà travaillé pour lui et avait toujours exécuté ses ordres avec célérité.

Il roula une cigarette, l'alluma, étendit les jambes sous la table. Le ranch de Caleb valait le sien, et quand il aurait chassé Keller de ses terres, il posséderait la totalité de Little Basin. Dès le début, il s'était fixé ce but, déclenchant la bagarre entre Keller et Small, empoisonnant lentement le vieux loup tout en se prétendant son ami, sûr que sa mort serait attribuée à Keller. Au lieu de cela, c'est Boston qui avait dégusté, ce qui était d'ailleurs aussi bien. En temps voulu, il serait le plus gros propriétaire de l'État. Il se lancerait alors dans la politique pour se glisser dans le fauteuil de gouverneur.

En tant que gouverneur, il lui faudrait une femme exceptionnellement belle et instruite. Il savait celle qui ferait parfaitement l'affaire : une ravissante petite institutrice du nom de Minnie Brown.

Le monde serait bien vide si l'on ne pouvait pas faire de rêves.

CHAPITRE XII

Bill se mit en route avec l'échantillon de café tout de suite après le dîner et parvint à la maisonnette de Sue à 3 heures de l'après-midi ; mais il la trouva déserte et le poêle froid. Il rédigea un billet où il parlait de la mort de Caleb et le laissa en évidence sur la table où la femme ne pouvait manquer de le trouver à son retour.

Il chevaucha jusqu'à minuit, campa, et le lendemain à l'aube il était à nouveau en selle. À la tombée du jour, il entra à Keno et se dirigea tout de suite vers la pharmacie. On lui fit immédiatement l'analyse qui révéla que le café contenait une forte dose d'arsenic. Il se rendit ensuite chez le shérif et lui narra toute l'histoire depuis le début.

— Qui a tué Caleb Small ? demanda-t-il à la fin de son récit.

— À mon avis, répondit le représentant de la loi, c'est Harvey Tate, mais le jury du coroner aura peut-être une opinion différente. Ils décideront probablement que le crime a été commis par une ou plusieurs personnes inconnues. Il n'y a rien de précis contre Tate, sinon le fait d'avoir fait boire du café à Small. Mais l'institutrice a bu le même sans en être incommodée. Cette boisson aurait pu être préparée par Boston qui vivait avec Small et devait certainement faire le café de temps à autre.

— Si Boston était coupable, pourquoi se serait-il embêté à mettre l'arsenic dans le whisky, alors qu'il pouvait dès le début l'incorporer à son café ?

— Boston se servait de la même cafetière que Small. Il aurait donc été obligé de mettre le poison dans la tasse toutes les fois. Cela aurait été assez difficile. D'un autre côté, il savait que Small n'offrait jamais de whisky à personne.

— Je suppose qu'il faut que j'admette ça, que je le veuille ou non.

— A-t-on déjà enterré Small ?

— On devait le faire cet après-midi.

— Bon. Je vais retourner à Lariat avec vous, et nous amènerons aussi le docteur Cook, le coroner. Nous ferons exhumer le corps pour faire procéder à une autopsie.

Les trois hommes atteignirent Lariat le surlendemain à l'heure

du souper. Le lendemain matin, Cook fit l'autopsie et déclara :

— Il avait dans le corps assez d'arsenic pour tuer un éléphant.

Le shérif choisit immédiatement un jury composé de six hommes et signifia à Harvey Tate et à Martin Keller d'avoir à se présenter à l'enquête, ce même jour à 2 heures de l'après-midi. Bill et Minnie furent convoqués également.

L'enquête eut lieu dans la grande salle au-dessus du magasin, et à peu près tous les habitants de Lariat et des environs étaient présents. Une fois de plus, Bill relata les événements aussi brièvement qu'il le put. L'échantillon de café et le rapport d'analyse furent présentés.

Martin Keller déclara qu'il ignorait tout de cette affaire, mais il ajouta que ce qui le surprenait c'est que personne n'eût tué le vieux coyote depuis longtemps. Il n'avait pas vu Small chez lui depuis la visite qu'il lui avait faite lors de son arrivée à Little Basin.

Le témoignage de Minnie Brown fut bref. Elle parla du café préparé par Harvey Tate, tout en précisant qu'elle en avait bu elle-même sans pour autant en être incommodée. Oui, elle avait été témoin de la bagarre entre Tate et Boston, mais le revolver de Tate était dissimulé par le corps des deux hommes au moment du coup de feu. Oui, il était possible que le coup fût parti accidentellement.

Harvey Tate, l'air légèrement ennuyé, fit ensuite sa déclaration. Il connaissait Small depuis que lui, Tate, était arrivé à Little Basin avec son troupeau. Ils étaient en très bons termes. Il ignorait la présence d'arsenic dans la maison, et il ne pouvait en aucune façon se procurer la clef du placard que Small gardait accrochée à sa chaîne de montre. Boston, qui habitait la même maison que Small, devait savoir qu'il y avait de l'arsenic, et il avait pu s'emparer de la clef pendant le sommeil de Small.

Il nia avoir préparé le café que Small avait bu le matin de sa mort, disant qu'il était déjà prêt à son arrivée. Il en avait bu une tasse et avait éprouvé quelques légères douleurs d'estomac, ce qui était inhabituel chez lui ; mais cela n'avait pas duré, et il l'avait oublié.

Oui, Small lui avait remis un testament qui lui laissait le ranch ; mais cela se passait longtemps après le début de sa maladie. En échange, il devait aider Small à chasser Martin Keller de la région. Mais Boston avait également obtenu un testament identique en échange de son aide.

— C'est celui de Boston qui a été signé en dernier, dit-il, ce qui dans des circonstances normales annulerait le mien. Mais je prétends que le crime a été commis par Boston, et je crois pouvoir convaincre de ce fait n'importe quel jury. Le testament que j'ai en ma possession me laisse la propriété du ranch, cela ne fait pas le moindre doute.

On interrogea les membres du personnel sur les allées et venues de Clyde Boston le jour de la mort de Small, mais personne n'avait

prêté attention à lui. Le cuisinier se rappelait, cependant, qu'il avait pris son petit déjeuner très tôt et était parti pour la rivière afin de mettre ses gardiens en place. Plusieurs se rappelaient lui avoir parlé, et le dernier affirma qu'il avait vu Boston s'en aller vers l'est. Il avait pu faire un détour et arriver à la maison avant Tate. Dans ce cas, il aurait pu, évidemment, faire le café.

Les six hommes du jury donnèrent leur verdict. Caleb Small avait été empoisonné par une ou plusieurs personnes inconnues. Le coroner chargea le shérif de poursuivre l'enquête, et ce fut tout.

Bill ne rentra pas avec Minnie et Mme Webb. Il attendit le shérif et tous deux s'en allèrent boire un verre au saloon.

— Eh bien, c'est maintenant à vous de découvrir qui a tué Small, dit Bill. Comment vous proposez-vous d'y arriver ?

— Je vais fouiner un peu partout et tâcher de trouver une piste, soit en ville soit dans les environs.

Le saloon était plein, les hommes paraissant avoir besoin de stimulants. Beaucoup d'entre eux étaient inconnus de Bill. C'est pourquoi il ne remarqua pas le petit homme bien habillé assis sur une chaise à bascule et qui l'observait pendant sa conversation avec le shérif. Il s'agissait, bien entendu, de Slick Greever.

Le shérif et le docteur Cook soupèrent chez les Webb, puis se reposèrent sous le porche jusqu'à l'heure du coucher en compagnie de Mme Webb, de Minnie et de Bill.

Le lendemain après le petit déjeuner, le médecin se mit en route pour Keno. Bill et le shérif s'en allèrent jusqu'au ranch de Small.

Ils y arrivèrent sans savoir vraiment ce qu'ils étaient venus chercher. Bill montra le placard au whisky et la boîte d'arsenic sur l'étagère. Ils fouillèrent le vieux bureau à cylindre de Small, examinant les divers documents qu'il contenait, mais sans rien y trouver qui eût rapport avec sa mort, jusqu'au moment où ils découvrirent la clef. Elle était accrochée à un clou derrière l'un des grands tiroirs du bas ; et ils ne l'auraient pas trouvée s'ils n'avaient retiré entièrement le tiroir.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit le shérif, et pourquoi est-elle cachée là derrière ?

— Elle ressemble à celle qu'il gardait à sa chaîne de montre. Je parie que c'est un double, tout simplement.

En effet, quand ils l'essayèrent, elle s'adapta parfaitement au cadenas du placard.

— Tout ce qu'elle nous apprend, c'est que le type qui trafiquait le whisky n'avait pas besoin de se servir de celle que Small portait sur lui, dit le shérif. N'importe qui a pu découvrir celle-ci, l'utiliser et la remettre en place.

Ils travaillèrent toute la matinée, se préparèrent un repas, puis se rendirent au camp où le shérif interrogea l'un après l'autre les

membres du personnel. Mais il n'apprit rien.

Le lendemain, ils parcoururent Big Basin, questionnant les propriétaires des ranches et leurs employés. Mais c'est bredouilles qu'ils rentrèrent le soir à Lariat.

— Je ferais aussi bien de retourner à Keno, dit le shérif. J'ai tout un comté à surveiller et je ne peux pas me permettre de perdre mon temps plus longtemps ici.

— Vous abandonnez, shérif ? Vous savez pourtant comme moi que c'est Tate qui a fait le coup.

— Vous avez une suggestion à faire ?

Bill réfléchit.

— Non, je ne pense pas. Mais je sais que Tate a empoisonné Small, et il doit y avoir un moyen de le prouver.

— Si vous en découvrez un, faites-le-moi savoir.

Il s'en alla le lendemain matin, et Bill retourna à Little Basin, plus pour tuer le temps que dans un but déterminé. Slick Greever, assis sur un banc un peu plus loin, sauta lui aussi à cheval et le suivit à distance. Il le vit se diriger vers la propriété de Keller et s'arrêta dans un petit bosquet, espérant que Bill se dirigerait vers les collines. Mais il fut déçu. Depuis la rivière, le jeune homme avait vu les hommes de Keller occupés à conduire les bestiaux et il pensa qu'ils étaient en train de faire repasser l'eau au troupeau de Small. Mais quand il fut assez près pour en distinguer les marques, il constata qu'il s'était trompé : les animaux étaient ceux de Keller qui, lui-même dirigeait les opérations. Bill s'approcha et lui demanda ce qu'il projetait.

— Je suis en train de déménager, répondit-il. Je ne puis rester là à voir mon bétail crever de faim. Tate a fait passer 500 bêtes la semaine dernière, et il va continuer. Vous m'avez dit d'attendre que quelque chose casse. Mais si j'attends c'est moi qui serai brisé. Je ne suis plus jeune, et si je perds ce bétail, je suis foutu.

Bill n'avait rien à dire, car les choses paraissaient assez mauvaises pour Keller.

— J'ai parlé au shérif, continua Mart, mais il ne peut rien faire pour moi, car je ne suis ni propriétaire ni locataire des terres.

— Et vous allez laisser Tate s'emparer de la maison, des bâtiments et de tout le reste ?

Le gros visage de Keller s'était durci et tendu.

— Pas du tout. Avant de partir, je veux faire un beau feu d'artifice. Je brûlerai tout.

— Pourquoi ne pas le vendre ?

— Qui voudrait l'acheter ? Je l'ai offert à Tate, mais il s'est moqué de moi. J'ai passé ici des années de dur labeur, j'ai englouti des milliers de dollars dans la maison, les dépendances et l'équipement ; mais il dit qu'il n'en a pas besoin, car il a son propre ranch, et

maintenant celui de Small également. Mon cheptel, qui est excellent, ne l'intéresse pas non plus. Je l'emmènerai donc avec moi, ainsi que les chariots et tout ce que je pourrai y charger. Le reste s'en ira en fumée.

Bill réfléchissait, les sourcils froncés.

Tate, après s'être débarrassé de Small par l'empoisonnement, allait maintenant obliger Keller à s'en aller, et tout Little Basin lui appartiendrait. Tel était son plan depuis le début. Il avait pris pied dans la région, semé la discorde entre Small et Keller, donnant son aide au dernier moment à celui qui paraissait être le plus fort.

— Combien voudriez-vous pour le tout, Mart ? demanda soudain Bill.

L'autre le dévisagea, surpris.

— Vous connaissez un acheteur ?

— Oui. Combien ?

Keller dit un chiffre. Compte tenu de ce qu'il laissait, le prix était modique.

— Allez chercher votre contremaître et nous allons rentrer chez vous pour rédiger les papiers.

— Vous voulez dire que vous allez l'acheter, vous ? Mais vous êtes fou !

— Peut-être. Mais je ne peux pas supporter de voir Tate s'emparer de tout ça.

Keller était tout ragaillardi.

— Allons-y avant que vous changiez d'avis. Hep ! Wilbur ! arrive ici. Au trot !

L'homme se précipita et Keller le présenta.

— Bill Consadine m'achète tout, Wilbur. Nous avons besoin que tu sois témoin de la tractation.

Ils entrèrent dans la maison, rédigèrent l'acte de vente, Bill tira l'argent de sa ceinture et paya Keller, lui faisant confiance en ce qui concernait le nombre de têtes de bétail.

— Merci, Bill !

Mart paraissait rajeuni de dix ans.

— Ceci, continua-t-il, me suffit pour recommencer ailleurs. Vous êtes un sacré imbécile, mais je vous suis bien reconnaissant.

— J'aimerais que le personnel reste. Pensez-vous que ce soit possible, Wilbur ?

— Bien sûr, patron. Je m'en porte garant. Surtout si vous avez l'intention de démolir Harvey Tate.

— C'est bien mon plan. Descendons parler aux hommes. Combien de temps resterez-vous, Mart ?

— Juste le temps de rassembler mes affaires personnelles. À midi, je serai parti. Tout est à vous, Bill : le troupeau, la maison, le

matériel, et... un beau casse-tête ! Mais je vous souhaite bonne chance tout de même.

Ils se serrèrent la main, et Bill descendit avec Wilbur à l'endroit où les hommes travaillaient... Ils réunirent les ouvriers, Bill leur annonça le changement de propriétaire et leur demanda s'ils voulaient rester. Tous sans exception acceptèrent.

— Wilbur restera votre contremaître.

— Merci, patron, dit Wilbur. Je pense que nous pouvons lâcher les bêtes maintenant ?

— Non. Continuez à les rassembler, au contraire. Amenez le troupeau vers le nord, en direction de la gorge. Je veux que ce soir tout ce qui porte la marque de Keller se trouve là-bas. Je vais à Lariat et je serai de retour pour vous aider.

Wilbur avait l'air intrigué.

— Vous ne voulez pas me dire ce que vous comptez faire ?

— Ce n'est qu'une idée. Elle peut marcher ou pas. Je ne veux pas qu'un seul de vos gars quitte la propriété et je ne veux pas non plus qu'on parle du changement de propriétaire jusqu'à nouvel ordre. Maintenant, allez-y !

Les hommes s'en retournèrent au travail avec une énergie nouvelle.

— Il a quelque chose en tête, leur dit Wilbur. Je ne sais pas ce que c'est, mais je pense qu'il ne se défait pas de son or pour rien.

Bill retourna à Lariat, plein de fierté. Il avait réalisé son rêve : il possédait un ranch, un personnel dévoué et aussi de beaux soucis.

Slick, caché par les arbres, le vit entrer à Lariat et haussa les épaules. Tate avait dit que le travail devait se faire loin de Little Basin. Il attendrait donc, car il était patient.

Consadine mit pied à terre en face de la maison des Webb et entra sous le porche où il trouva la maîtresse de maison en compagnie de Minnie. Il les salua joyeusement et monta à sa chambre. Quand il redescendit, il portait ses couvertures roulées.

— Je vous quitte, annonça-t-il. Combien vous dois-je, madame Webb ?

— Vous partez ? s'écria la jeune fille. Vous abandonnez ?

Un sentiment de consternation s'empara d'elle.

— Au contraire, je commence. J'ai acheté le ranch de Keller.

— Êtes-vous fou ?

— Je ne sais pas. Il me faudra un certain temps avant que je m'en rende compte. N'en parlez à personne, si ce n'est à Chris, et demandez-lui de le garder pour lui.

Il s'en retourna sans voir Slick Greever qui l'avait observé entre les arbres et continuait. Il rejoignit ses hommes et les aida à rassembler le troupeau. Lentement, les bêtes se dirigeaient vers la

gorge. En regardant du côté de la rivière, Bill se rendit compte que Tate avait mis ses gardes en place et que les autres hommes étaient en train de flâner.

À l'heure du souper, tout le troupeau était rassemblé, et les gardiens préparaient leur repas tout à côté. Il aperçut les hommes de Tate qui se dirigeaient vers le ranch. Tate était évidemment persuadé que Keller était en train de quitter les lieux et pensait qu'il était inutile de rester au camp.

— Ils s'imaginent qu'ils nous ont eus, dit Wilbur.

— Espérons qu'ils vont continuer à le croire et qu'ils iront tous célébrer ça à Lariat ce soir. Ça fait des semaines qu'ils n'ont pas fait une virée.

— Patron, je me demande ce que vous avez en tête.

— S'ils vont en ville, je vous le dirai. Sinon, il faudra que je trouve un autre plan.

Consadine ne s'était pas trompé : les hommes de Tate se rendirent en ville en poussant des cris de joie, et certains faisaient en passant un salut ironique de la main à l'adresse des gars de Keller.

— Eh bien ? demanda Wilbur.

— Nous allons attendre la nuit, et nous aurons la lune pour nous aider. Dites aux gars de faire coucher les bêtes à l'endroit où elles se trouvent. Quand tout sera en place de ce côté-là, laissez un homme pour les garder et envoyez les autres par ici.

Wilbur se gratta la tête, intrigué, sauta à cheval et s'en alla. Bill ramassa du bois, et un grand feu flamboyait quand les cow-boys arrivèrent. Ils mirent pied à terre, firent cercle et attendirent.

— Êtes-vous prêts pour une dure équipée, les gars ?

Ils échangèrent des regards interrogateurs où perçait la déception.

— Nous sommes prêts à faire ce que vous ordonnerez, dit Wilbur, mais nous espérons que vous n'allez pas abandonner la partie comme Keller.

— Qui a parlé d'abandonner ? Ce soir, ce n'est pas le troupeau de Keller que nous allons conduire, mais celui de Tate. Voyez-vous, tout ce qui porte la marque de Keller est ici, à part peut-être un petit nombre de bêtes qui ont pu s'échapper. Tout ce qui reste sur la propriété est à Tate. Eh bien, nous allons faire repasser la rivière à son troupeau et le ramener au ranch. Et cette fois, il ne reviendra pas.

CHAPITRE XIII

Bill décida de faire traverser le bétail par le gué le plus rapproché des clôtures de Tate, car le fait d'utiliser celui qui se trouvait en amont aurait sûrement attiré l'attention des hommes à leur retour de Lariat. Ils se mirent au travail tout de suite et chassèrent les bêtes vers le sud. La lune qui se levait les aidait dans leur tâche, et à minuit ils étaient assez loin du gué supérieur pour être à peu près certains que leur manœuvre ne serait pas découverte.

L'aube pointait presque lorsque les dernières bêtes furent chassées, et Bill rassembla les cow-boys fatigués pour leur donner d'autres instructions.

— Maintenant que nous avons ramené ces bestiaux chez eux, il faut qu'ils y restent. Nous avons besoin d'autres hommes, et je vais aller jusqu'à Big Basin voir Abe Peterman. Il se peut qu'il puisse m'aider à en trouver. Il vous appartient, les gars, de tenir le coup jusqu'à ce que je revienne avec des renforts. Les trous que Keller avait fait creuser sont toujours là, et je veux que deux d'entre vous y montent la garde dès qu'il fera jour. Nous en creuserons deux autres plus en amont et y mettrons également deux hommes. Les gués sont, en effet, les seuls endroits qu'ils puissent utiliser sans faire nager les bêtes. Deux autres hommes patrouilleront le long de la rive et relèveront leurs camarades, si c'est nécessaire. Je paie doubles gages jusqu'à ce que la lutte soit terminée. Est-ce que ça vous va ?

Tous acquiescèrent.

— Nous commençons à en avoir assez, dit Wilbur. Mart a abandonné au moment où Tate s'est dressé contre lui. En ce qui me concerne, je suis heureux de pouvoir prendre notre revanche.

— J'aime vous l'entendre dire, Wilbur. Maintenant nous pouvons relâcher nos troupeaux, et avec un peu de chance, Tate ne s'apercevra de rien avant que je revienne avec des renforts.

De retour à la maison, ils cassèrent la croûte, puis creusèrent deux autres trous et y placèrent les hommes désignés. Bill traversa Lariat pour se rendre à Big Basin, et Slick Greever qui dormait dans un bosquet ne le vit ni ne l'entendit.

Abe Peterman écouta attentivement le récit de la situation et dit :

— Certainement, je peux vous aider. Tate avait engagé tous les ouvriers disponibles mais je crois savoir qu'il les a congédiés hier soir. Il leur a dit que Keller quittait Little Basin avec son troupeau et qu'il n'aurait plus besoin d'eux. Je l'avais laissé engager deux de nos employés qui sont en ce moment en train de cuver leur cuite de la nuit dernière. Nous allons les voir, puis j'irai avec vous chez d'autres propriétaires.

On réveilla les deux hommes pour les interroger. Ils étaient prêts à s'engager pour recevoir doubles gages. Bill leur dit de retourner dormir et de se tenir prêts pour quand il reviendrait. Il fit ensuite le tour de Big Basin avec Peterman, s'arrêtant à chaque ranch. Il était midi quand ils eurent fini et ils déjeunèrent au dernier ranch qu'ils avaient visité. Tous les hommes qui avaient auparavant travaillé pour Tate avaient accepté l'offre qu'on leur faisait. Peu leur importait le nom de leur employeur si on leur versait doubles gages.

Abe et Bill revinrent sur leurs pas et prirent les deux hommes chez Peterman qui accepta d'en prêter encore deux autres, ce qui porta à douze le nombre des cow-boys qui arrivèrent à Little Basin à la suite de Bill. Il remarqua que, une fois de plus, les forces de Tate étaient en train de camper sur les terres.

Wilbur vint à sa rencontre.

— Vous arrivez juste à temps, patron. Tate s'est aperçu de notre manœuvre il y a une heure ou deux. J'étais dans un des trous quand je l'ai vu pénétrer dans la gorge. Il s'est arrêté, a regardé autour de lui, l'air surpris. Il ne pouvait évidemment comprendre ce qu'était devenu le troupeau. Au bout d'un moment, il est descendu jusqu'au gué, et alors je n'ai pu m'empêcher de lui crier :

— Toutes les bêtes de Keller sont dans les prés et nous avons chassé les vôtres chez vous, là où elles doivent être. Et vous ferez bien de les y garder.

Il bondit vers moi, mais je le mis en joue et il s'arrêta. Il était furieux et demanda :

— Où est Keller ?

J'ai répondu que je ne le savais pas, et que même si je le savais je ne le lui dirais pas. Naturellement, je n'ai pas dit que vous aviez acheté le ranch puisque vous me l'aviez défendu.

— C'est maintenant sans importance. Vous pouvez le dire à qui voudra l'entendre. Qu'est-ce qu'a fait Tate, alors ?

— Il est resté là à me regarder une bonne minute, puis il a fait faire demi-tour à son cheval et est parti ventre à terre en direction de son ranch. Au bout d'un certain temps, ses hommes sont sortis pour aller camper là où vous les avez vus.

Wilbur grimaça un sourire et ajouta :

— Si c'est tout ce qu'il a, nous le surpassons de beaucoup.

— C'est tout ce qu'il a. Ses autres hommes ont été licenciés hier soir et je les ai moi-même engagés aujourd'hui. Il ne trouvera pas d'autres ouvriers en ce moment.

— Il va peut-être cesser enfin de nous emm...

— Je ne crois pas. Il s'est mis dans la tête de s'emparer de Little Basin, et il fera tout ce qu'il pourra pour y parvenir. Il a déjà fourni un trop gros effort pour abandonner si facilement.

— Vous pensez qu'il a empoisonné Caleb, n'est-ce pas ?

— Et vous ?

— Eh bien, il semble que ça ne peut être que lui ou Clyde Boston. Mais le poison, ça ne ressemble pas à Boston. Si le vieux avait été descendu d'un coup de pétard ou assommé d'un coup de hache, je parierais pour Clyde. Mais l'arsenic, non. C'était pas son genre.

— Il ne reste donc que Tate.

— Oui, mais vous ne le prouverez jamais. Ce diable-là est comme une anguille : vous ne pourriez pas le tenir, même avec des gants de papier de verre.

— Nous le tenons, maintenant. Et avec ces gars pour nous aider, nous continuerons à le tenir. Conduisez-les aux dépendances et veillez à ce qu'ils aient des places pour se coucher. Dites au cuistot de bien les nourrir, puis divisez-les en équipes pour aller surveiller la rivière ce soir. Deux hommes attelleront un fourgon et feront la liste des provisions nécessaires. Ils peuvent aller jusqu'à Lariat et prendre les marchandises chez Webb. Si vous avez besoin de moi, je serai quelque part le long de la rivière.

Wilbur s'en fut avec ses hommes, et Bill partit de son côté. Il était harassé, car il n'avait pas dormi la nuit précédente et il avait passé toute la journée à cheval. Mais ce n'était pas le moment de se reposer. Il alla assez loin pour s'assurer que tout était calme, puis fit demi-tour. Au moment où il atteignait le gué supérieur, le soleil se couchait et le crépuscule étendait sa grisaille sur la plaine. C'est alors qu'il aperçut un cavalier qui approchait de l'autre côté de la rivière. Quand il ne fut plus qu'à une courte distance, il le reconnut : c'était Harvey Tate.

Le soir précédent, Tate avait vu les hommes de Keller rassembler le troupeau et en avait déduit que, se trouvant sans hommes et sans armes et voyant ses prés infestés par les bêtes du ranch voisin, il était sur le point de quitter Little Basin. Il ne pouvait y avoir d'autre explication à ce rassemblement de tout le cheptel aux alentours de la gorge. Il attendait cela depuis son refus d'acheter le domaine de Keller, mais il pensait que ce dernier ferait au moins une ultime tentative pour dégager ses terres avant de s'en aller. Il avait sans doute compris que cela ne servirait de rien et avait dû décider de sauver ce qu'il pourrait pendant qu'il restait encore quelque chose à

sauver.

Tate avait immédiatement retiré ses gardes de la rivière et il avait envoyé toute son équipe en ville où il s'était rendu lui-même, tellement il était persuadé que Keller partirait le lendemain. Et puisqu'il n'avait plus besoin d'hommes de Big Basin, il les avait licenciés.

Il était encore jour quand il pénétra à Lariat et aperçut Minnie Brown assise sous le porche des Webb. Il n'avait pas eu l'occasion de lui parler depuis plusieurs jours et il avait envie de bavarder un peu. Il s'arrêta donc, mit pied à terre, attacha son cheval et rejoignit la jeune fille. Il ôta son chapeau, s'inclina, et elle dut reconnaître qu'il avait assez belle allure.

— Il y a quelque temps que je ne vous ai pas vue, Minnie, dit-il. J'ai eu beaucoup à faire, mais dorénavant j'aurai davantage de temps pour faire des visites. Puis-je m'asseoir ?

Elle accepta, et il se laissa tomber dans un fauteuil à côté d'elle.

— Demain, dit-il, j'aurai la totalité de Little Basin pour mes troupeaux. Mart Keller a rassemblé ses bêtes et s'en va.

Minnie était au courant de tout, mais Bill lui avait recommandé de ne rien dire.

— Vraiment ? fit-elle.

Tate tortilla entre ses doigts un coin de sa moustache.

— Oui. Vous savez qu'il n'est pas propriétaire des terres qui appartiennent à celui qui peut les occuper et les conserver. J'en ai besoin pour étendre mon exploitation. J'ai l'intention de devenir un des plus importants, sinon le plus important, des éleveurs de cet État.

Sa déclaration ne paraissant avoir produit que peu d'impression, il continua :

— Après cela, j'ai l'intention de me lancer dans la politique. Il y a beaucoup à faire pour un homme ambitieux et énergique : la Chambre des Représentants d'abord, puis le Sénat. Après quoi, qui sait ? Je peux peut-être devenir gouverneur.

La jeune fille gardait toujours le silence, et il en paraissait vexé.

— Voyons, dit-il brusquement, vous n'êtes plus la même depuis que Consadine est venu prendre pension ici. Je sais que vous n'aimez pas sa façon d'envisager les choses. C'est donc ce qui s'est passé chez Caleb qui vous a fait vous retourner contre moi. Vous savez, la mort de Boston a été accidentelle, je le jure. Sachant votre opinion là-dessus, le tuer était la dernière chose que j'aurais voulu faire. Bien que... ayant empoisonné Caleb Small il méritât de mourir. Je voudrais que vous me croyiez.

Elle leva les yeux vers lui.

— Vous semblez sûr que c'est Boston qui a empoisonné M. Small.

— J'en suis certain. Tout le désigne : l'arsenic, le fait qu'il habitait avec lui, la clef du placard, le fait qu'il pouvait amener Caleb à rédiger un testament en le menaçant de s'en aller avec les employés. Je n'ai pas le moindre doute : n'importe quel jury l'aurait déclaré coupable.

— Si vous voulez être honnête, vous reconnaîtrez qu'il y a autant de preuves contre vous.

— Je vois que vous avez écouté Consadine. Pour une raison qui m'échappe, il m'a détesté dès le début et a fait de son mieux pour me coller le meurtre sur le dos. Eh bien, ça ne se passera pas comme ça !

— Vous avez bien, vous, essayé de le mettre sur le compte de Boston.

— Mais c'est lui, le coupable, que diable ! lança-t-il, irrité.

Puis, voyant son regard de surprise, il se radoucit.

— Pardonnez-moi de m'être emporté un instant. C'est très bien de tendre l'autre joue quand on a été souffleté, mais c'est plus qu'un homme n'en peut supporter. Et j'en ai plus qu'assez de Bill Consadine.

— Du moins ne vous a-t-il pas accusé publiquement d'avoir empoisonné M. Small. Vous, par contre, vous avez accusé Boston devant le jury du coroner. Et comme il est mort, il ne peut se défendre.

Il se leva et resta un instant à la regarder.

— Il est aisé de constater que Consadine vous a prévenue contre moi. Je ne vous imposerai donc pas plus longtemps ma présence. C'est un dragueur, et il quittera Lariat comme il est venu, au moment où on s'y attendra le moins. Peut-être comprendrez-vous alors combien vous avez eu tort de l'écouter.

Il s'inclina légèrement, tourna les talons et descendit les marches du porche. Puis, sautant à cheval, il prit la direction du bar de Sullivan. Il passa devant le bâtiment en construction qui devait abriter l'école, et cela le fit à nouveau penser à Minnie. Il avait commencé à entrer dans ses bonnes grâces jusqu'à l'arrivée de Bill Consadine, et il se demanda combien de temps il faudrait encore pour que Slick Greever puisse le faire disparaître. Il espérait que cela ne tarderait pas.

Il n'était pas de très bonne humeur quand il entra chez Sullivan, mais trois verres lui firent paraître la vie en rose. Après tout, pourquoi se tracasser pour Consadine ? Il possédait maintenant tout Little Basin, il allait se procurer d'autre bétail et s'enrichir. Bill ne connaissait pas Minnie depuis assez longtemps pour avoir pu éveiller en elle un sentiment bien vif, et quand il aurait disparu de la circulation, elle aurait tôt fait de l'oublier.

Il entama un poker avec quelques propriétaires de Big Basin et joua toute la nuit, gagnant une somme considérable. Il se dit que la chance était avec lui. Au matin, il prit son petit déjeuner et se coucha

dans la chambre d'amis de Sullivan. Il se souvint que Mart Keller devait traverser Lariat avec son troupeau ce matin-là, mais il avait bien trop sommeil pour attendre cet événement. D'ailleurs, il était probable que le passage des bêtes le réveillerait.

Il dormit jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il se leva, fit sa toilette à l'eau froide et emprunta un rasoir à Sullivan. Il tenait à avoir toujours bonne apparence. Il se peigna, redressa sa moustache et s'examina dans le miroir. Il se fit du café frais et en but deux tasses sans lait. Il lui vint alors à l'idée qu'il n'avait pas été réveillé par le troupeau de Keller. Eh bien, il devait en tenir une sacrée dose pour avoir dormi d'un sommeil aussi lourd. Il descendit au bar où il questionna Sullivan.

— À quelle heure est passé le troupeau ?

— Quel troupeau ?

— Celui de Keller. Je vous ai bien dit hier soir qu'il avait rassemblé ses bêtes et qu'il quittait Little Basin.

Sullivan secoua la tête.

— Aucun troupeau n'a traversé Lariat aujourd'hui.

— Non ? Je me demande ce qui a pu le retenir.

Il n'avait aucune crainte, cependant. Keller devait vouloir emporter certaines choses : des instruments, des meubles, peut-être. Il passa une demi-heure au bar, puis se rendit à l'écurie, sella son cheval et s'en fut vers Little Basin sans se presser.

La première chose qu'il remarqua, ce fut que le troupeau de Keller ne se trouvait plus au même endroit. Il arrêta son cheval pour réfléchir. Peut-être Keller était-il parti en direction du sud. Mais si telle était son intention, pourquoi avait-il rassemblé ses bêtes au nord ? Tate eut soudain l'impression que quelque chose n'allait pas. Il poussa son cheval vers le gué, et c'est alors que Wilbur sortit de son trou et l'arrêta.

Il remarqua alors que toutes les bêtes qu'il voyait portaient la marque de Keller. Il comprit soudain, fit demi-tour et s'en alla au trot. Keller l'avait roulé. Il avait rassemblé ses bêtes comme s'il allait partir, et quand Tate s'en était allé en ville avec ses hommes, il en avait profité pour faire repasser la rivière à son troupeau à lui. Il était fou de rage à la pensée que tout était à recommencer.

Il rentra chez lui, rassembla ses hommes et leur ordonna d'aller camper sur la prairie. Il avait renvoyé les cow-boys de Big Basin, et maintenant il faudrait aller les chercher à nouveau. Il était trop tard ce soir pour effectuer le déplacement, il fallait remettre au lendemain. Mais quand on vint lui apprendre que Bill Consadine venait d'arriver avec douze hommes de Big Basin, il se rendit compte qu'il avait été roulé une seconde fois. Il n'y aurait plus d'hommes disponibles dans cette région et il lui faudrait des jours pour aller en recruter d'autres

plus loin. Keller avait maintenant un nombre d'hommes suffisant pour soutenir la lutte et peut-être pour en sortir vainqueur. Et s'il le voulait, il pourrait même chasser Tate de Little Basin.

Il sauta sur son cheval et descendit jusqu'au gué. Deux hommes étaient en train d'assurer la relève de ceux qui étaient à leurs postes d'observation dans les trous ; d'autres s'installaient sur le bord de la rivière. Consadine était à cheval près du gué. Il le rejoignit.

— Je désire voir Mart Keller.

— Il est parti. C'est à moi que vous devez vous adresser.

— C'est au propriétaire que je veux avoir affaire.

— J'ai dit que c'est à moi que vous devez parler : j'ai acheté le ranch hier.

Tate ne s'était attendu à rien de semblable. La nouvelle le laissa muet de stupéfaction. Il comprenait ce que cela signifiait, et une rage froide l'envahit. Il essaya de se dominer cependant.

— C'est donc la guerre, dit-il.

— À vous de choisir.

— Ce que je veux, moi, c'est Little Basin tout entier, et je l'aurai. Vous avez engagé une douzaine d'hommes ; j'en engagerai deux douzaines, trois, dix. Autant qu'il en faudra.

— Vous voyez très grand. Le ranch de Small n'est pas encore à vous. Il faut d'abord que vous fassiez valider votre testament par le tribunal. Et ça, vous ne pourrez pas le faire.

— J'aimerais savoir qui m'en empêchera.

— Moi. Je vous en empêcherai en prouvant que vous avez assassiné Caleb Small.

Bill crut un instant que l'autre allait tirer sur lui, et il le souhaitait presque. Il aurait été tellement plus facile de régler les choses de cette manière plutôt qu'à la façon de Minnie. Mais Tate retint le geste qu'il avait ébauché. Sans doute pensa-t-il à Spider McGee, à Greasy Gross et à Lefty Lang ; ou peut-être se souvint-il de Slick Greever et du petit travail qu'il lui avait assigné.

Il lança un regard de haine à son adversaire, puis fit faire demi-tour à son cheval et le lança à travers le gué.

CHAPITRE XIV

Bill parcourut la berge de la rivière pour surveiller ses hommes, donna quelques ordres à Wilbur pour assurer la relève et prit la direction de Lariat. Il trouva Minnie et Mme Webb assises sous le porche et les rejoignit. Il leur fit le récit de ce qui venait de se passer.

— C'est la guerre finalement, dit-il. Tate est allé trop loin pour reculer. Il m'a dit qu'il engagerait autant d'hommes qu'il le faudrait.

— S'il peut en trouver, vous le pouvez aussi, dit Mme Webb.

— Je ne puis me le permettre. Il me reste juste assez d'argent pour payer les gages du premier mois. Bien sûr, je pourrais arranger ça à ma façon, mais si nous agissons comme le veut Minnie, nous devons prouver la culpabilité de Tate.

— Il doit y avoir un moyen, dit la jeune fille. Quelque chose qu'il a fait ou quelque chose qu'il a oublié de faire et qui constituera une preuve.

— Tout ce qui le condamne condamne aussi Boston. Le shérif a trouvé une autre clef qui s'adapte au cadenas du placard. J'ai d'abord pensé que cela pourrait nous aider ; mais Clyde aurait pu s'en emparer aussi facilement que Tate, peut-être même plus facilement.

— Vous ne nous aviez pas parlé de ça.

— Ce n'était pas important. Il ne s'agit que de la seconde clef qui est livrée avec chaque serrure ou chaque cadenas. Il y avait encore de la graisse dessus, probablement pour... Attendez un instant !

Il se redressa dans son fauteuil, et bien que les deux femmes ne pussent, dans la pénombre, distinguer son visage, elles sentaient l'émotion qui s'était soudain emparé de lui.

— Et si ce n'était pas de la graisse mais du savon ! dit-il.

— Du savon ?

— Oui. La clef se trouvait accrochée à un clou, à l'arrière d'un tiroir. N'importe lequel des deux pouvait y avoir accès, mais il fallait pour cela retirer le tiroir entièrement. Et cela était risqué avec Caleb dans les parages. Supposons que celui qui a empoisonné le whisky n'ait pas su combien d'arsenic il fallait ou combien de temps serait nécessaire pour tuer l'homme. Il devait faire la manœuvre plusieurs fois. Pendant ce temps, Caleb pouvait changer de cachette. Mais si notre suspect faisait une réplique de cette clef, il pouvait la garder

constamment.

— D'accord. Mais pourquoi du savon ?

— Pour prendre l'empreinte de la clef. Du savon ou du suif. Il pouvait alors faire une clef avec n'importe quel morceau de métal. Et je parie que c'est ce qu'il a fait.

— Dans ce cas, dit Mme Webb, il faut que vous trouviez cette clef.

— Il ne la transporte sûrement pas sur lui. Peut-être même l'a-t-il déjà jetée dans la rivière. Sinon, elle est au ranch.

Il te leva.

— C'est là notre seul espoir.

— Il vous faut obtenir un mandat de perquisition et emmener le shérif avec vous.

— Nous ne pouvons agir ainsi, car si nous ne la trouvons pas du premier coup, Tate s'en débarrassera avant que nous puissions recommencer. Il faut d'abord savoir où elle se trouve, et ensuite prévenir le shérif pour qu'il la découvre lui-même.

— Cela signifie qu'il faut entrer par effraction, conclut Minnie.

— Je suis le meilleur petit cambrioleur que vous ayez jamais vu.

— Y a-t-il quelqu'un dans les parages ?

— Le personnel campe dans la prairie. Seul Lefty Lang doit être dans la maison en train de soigner sa figure abîmée. Mais je m'en charge.

— Il vous faut être prudent, dit Mme Webb. Si on vous trouve dans la maison, vous êtes sûr qu'on vous tue. Et ce ne sera pas un meurtre, cette fois.

— Je serai prudent.

Il prit congé des deux femmes et s'éloigna. De l'autre côté de la rue, Slick Greever sortit de l'ombre et le suivit. La lune s'était levée et la filature était aisée. Quand Bill eut traversé la gorge, il longea la rivière, s'arrêtant pour parler à deux gardes. Slick s'immobilisa aussi, et quand Bill reprit sa route il se dirigea vers le gué. Il savait que s'il marchait dans la propriété de Keller, on l'arrêterait et on lui poserait des questions. Il traversa donc, s'arrêtant lorsque Consadine s'arrêtait pour parler à ses hommes.

Au gué, il y avait deux gardes et un des deux fit un signe dans sa direction. Il comprit qu'on l'avait vu. Pour détourner leur attention de lui, il fit demi-tour et revint lentement sur ses pas. Il se retourna plusieurs fois : les hommes semblaient l'observer. Il jura entre ses dents et continua sa marche. Il ne pouvait courir le risque de montrer à Consadine qu'on le filait. Il s'arrêta donc dans un coude de la rivière. Soudain, dans le calme de la nuit, il entendit un faible clapotis : un cheval était en train de traverser le gué.

Slick s'avança encore un peu, puis gravit le talus et se retourna.

Deux cavaliers – deux cow-boys – approchaient, mais Bill Consadine n'était pas avec eux, et on ne le voyait nulle part. Slick passa la barrière de la propriété de Tate, espérant découvrir celui qu'il poursuivait ; mais il ne pouvait concevoir qu'il se trouvât de ce côté de la limite, à moins qu'il ne se propose d'aller espionner chez son voisin. Dans ce cas, il se pourrait qu'il s'en aille vers l'est jusqu'au ranch de Small.

Il fit tourner son cheval et se mit à longer la propriété en direction de l'est.

*
* *

Bill n'avait bien entendu rien à faire au ranch de Small. C'est vers le sud, c'est-à-dire vers les bâtiments de Tate qu'il allait. Il longeait le pied d'une colline, et c'est ce qui le dérobait à la vue de son poursuivant. Après avoir parcouru environ un mille, il en franchit la crête et aperçut une lumière. Un court instant d'observation lui permit de déterminer qu'il s'agissait d'une des fenêtres de l'habitation de Tate. Il avait espéré pouvoir pénétrer dans la place sans éveiller l'attention de Lefty.

Il mit pied à terre à quelque distance et s'approcha avec précaution, tenant son cheval par la bride. Il ne cessait de regarder autour de lui bien qu'il fût à peu près sûr qu'aucun des hommes ne se trouvait dans le voisinage. Quand il eut atteint la maison, il en fit le tour et attacha son cheval devant le hangar, c'est-à-dire derrière le bâtiment principal. Puis, il s'approcha sans bruit de la fenêtre éclairée et son regard plongea à l'intérieur de la cuisine.

Lefty Lang et un autre homme étaient assis en train de jouer aux cartes. La lampe était posée à une extrémité de la table. La ceinture et les pistolets de Lefty accrochés au dossier de sa chaise. L'autre, pensa Bill, devait être le cuisinier, car il paraissait trop gras et trop mou pour être un cow-boy. On avait dû le laisser pour tenir compagnie à Lefty, étant donné que le reste de l'équipe était en train de camper. La fenêtre était entrouverte et l'on pouvait entendre leur conversation.

— Je ne sais pas comment tu fais pour me battre à chaque coup. Pourtant, cette fois, j'aurais juré que j'avais du jeu.

— Eh bien, tu n'en avais pas assez, voilà tout.

Bill s'éloigna et s'abrita dans l'ombre du mur pour réfléchir un instant. Puis il longea sans bruit la maison, s'arrêta devant l'autre fenêtre et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il apercevait la porte entrouverte qui communiquait avec la cuisine éclairée, et la vague silhouette d'une table de travail. De toute évidence, c'était là la pièce qui servait de bureau.

Il fit le tour de la maison et alla regarder par une autre fenêtre.

Cette pièce-là était plongée dans l'obscurité et il ne pouvait rien distinguer, mais il supposa que c'était une chambre à coucher. Le châssis était à moitié levé¹. Il passa un bras par l'ouverture, chercha la poignée et souleva aussi haut qu'il le put. Il sauta à plat ventre sur le rebord et se glissa à l'intérieur.

Il avança à tâtons jusqu'au pied du lit. Il frotta une allumette et aperçut une bougie qu'il alluma. Une porte donnait sur un petit vestibule, une autre dans une seconde chambre. Il ferma la porte du vestibule et se mit au travail, enlevant les tiroirs l'un après l'autre. Mais il ne trouva aucune clef.

Sur la table à toilette, il aperçut alors dans une soucoupe un pain de savon. Il le prit pour l'examiner et sursauta en le retournant : sur la surface lisse, faible mais tout de même visible, on apercevait encore l'empreinte d'une clef.

Il se remit au travail avec une ardeur accrue, examinant chaque recoin, chaque fente où le double de la clef aurait pu être caché. Ses recherches durèrent presque une heure ; il finit par abandonner. Ce qu'il cherchait ne se trouvait pas dans cette pièce. Il lui fallait fouiller le bureau. Il était maintenant sûr que ce double existait, et il fallait qu'il le trouve quel qu'en fût le risque. Ce qu'il avait de mieux à faire c'était d'attendre que Lefty et le cuisinier fussent couchés. Il n'entendait aucun bruit venant de la cuisine : les deux hommes étaient peut-être sortis.

Il souffla la bougie et se glissa dans le vestibule qu'il traversa doucement en direction de la porte du bureau. Il tourna le bouton, poussa légèrement le battant. Une faible lueur venait de la cuisine, mais il n'entendait pas le moindre bruit. Il se faufila dans la pièce. Il apercevait une partie de la cuisine, mais pas la table. Il fit un pas de plus. Il entendit alors le bruit d'une carte qu'on abattait, puis la voix du cuisinier. Ils n'avaient donc pas quitté la maison. Il fit un pas de côté et heurta une chaise.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Lefty.

— Quoi ?

— Ce bruit.

— Un rat probablement.

— Un rat... des clous ! Les rats ne remuent pas les chaises.

Bill réfléchit rapidement. Il avait le temps de courir à la fenêtre, de sauter à l'extérieur et de s'enfuir. Mais quand on aurait découvert la présence d'un intrus dans la maison, on ne lui laisserait aucune chance de recommencer son expédition. L'incident serait évidemment rapporté à Tate qui devinerait la raison de cette fouille et se débarrasserait de la clef compromettante si elle se trouvait encore là. Or, cette clef était d'une importance capitale.

Il tira son colt et bondit vers la porte.

Lefty s'était retourné sur sa chaise et cherchait à s'emparer de son revolver accroché à sa ceinture. À la vue de Bill, il se figea. Mais, de l'autre côté, le cuisinier bondit. Cependant son gros ventre heurta la table qui se renversa. La lampe tomba sur le sol avec un bruit de verre brisé et la pièce fut soudain plongée dans l'obscurité.

Bill bondit à son tour en direction de la porte de la cuisine. Il heurta violemment un homme et il comprit au cri d'effroi qu'il poussa qu'il s'agissait du cuisinier. Il lança un coup de crosse et sentit qu'il l'avait atteint à la tête. Il entendit le corps tomber lourdement.

Il recula lentement vers la table. Mais il y avait une fenêtre derrière lui, et sa silhouette devait se découper contre l'extérieur plus clair, car au même instant Lefty le frappa avec une violence inouïe. Le choc le fit basculer en arrière et le sang de son adversaire s'abattit sur son avant-bras avec une telle force que le colt lui échappa. Lefty était un costaud. Il entourra Bill de ses bras et serra, serra à lui faire craquer les côtes. Il avait la force d'un bœuf, mais Bill leva soudain un genou avec toute la brutalité dont il était capable et le coup atteignit l'autre au bas-ventre. Il poussa un hurlement de douleur et se sentit entraîné au sol. La chute l'obligea à desserrer son étreinte, et Bill réussit à passer ses deux bras entre leurs deux corps. Sa main droite agrippa la gorge de Lefty et se referma sur elle comme les mâchoires d'un étau. L'homme se souleva et roula : il était maintenant sur Bill et réussit à se libérer une main pour saisir son poignet et tenter de lui faire lâcher prise. Il n'y réussit pas. Consadine savait que s'il ne tenait pas bon, il était perdu. Désespérément, Lefty lâcha le poignet et essaya de mettre ses doigts, lui aussi, autour de la gorge de l'autre. Mais Bill baissa le menton et enfouit son visage dans l'énorme poitrine de son adversaire. Ses doigts commençaient à s'engourdir, mais il ne voulait pas lâcher.

Lefty tentait toujours de desserrer l'étau qui lui emprisonnait la gorge. Son grand corps se soulevait, s'agitait, se contorsionnait, son poids étouffant Bill dont la respiration se faisait haletante. Il lui martelait la tête de son poing, mais il était trop près pour asséner un coup violent. Il se sentit mollir et cessa de frapper.

Bill maintint sa pression encore quelques secondes, car il craignait une feinte ; mais il n'en était rien : l'homme avait bel et bien perdu connaissance. Consadine repoussa l'énorme corps et se redressa sur un genou. Il dénoua l'écharpe de Lefty et s'en servit pour lui attacher soigneusement les poignets derrière le dos. Il lui lia également les chevilles avec une ceinture, puis se leva et frotta une allumette d'une main qui tremblait un peu.

La lampe s'était brisée en tombant, mais il y avait une bougie sur une étagère. Il l'alluma et la posa sur la table. Le cuisinier était toujours inconscient et saignait d'une blessure au crâne. Derrière le fourneau, il y avait une corde à linge qui servit à l'attacher. Puis Bill

récupéra son revolver et lança celui de Lefty au fond du bureau pour qu'il ne puisse pas l'atteindre.

Prenant ensuite la bougie, il passa dans la pièce voisine, alla à la table de travail et s'assit. Il ne croyait pas que Tate ait pris la précaution de cacher la clef. Si elle était dans cette pièce, c'est évidemment dans la table de travail qu'il la trouverait.

*
* *

Slick Greever suivit la clôture presque jusqu'aux collines sans apercevoir Bill. Il jura de colère et fit demi-tour. C'était la première bonne occasion de se débarrasser de cet homme, et il lui glissait entre les mains. Il était maintenant bien peu probable qu'il pût agir ce soir. Mieux valait trouver un lit pour dormir. Il savait que les hommes de Tate étaient campés dans la propriété et leur patron était sûrement avec eux. Quand il fut à un mille environ de la maison, il aperçut une fenêtre éclairée et s'arrêta pour réfléchir.

Il y avait quelqu'un : peut-être Tate lui-même. Il n'avait pas tellement envie de le rencontrer, car il n'avait encore rien de concluant à lui rapporter. Puis il se rappela que Lefty Lang se terrait dans la maison depuis qu'il avait reçu cette blessure à la joue. C'est lui qui devait se trouver là. Il se remit en marche.

La lumière soudain disparut. Il supposa que Lefty s'était couché. Il était, en effet, trop loin pour entendre le bruit de la lutte. Lorsqu'il fut environ à un quart de mille, la fenêtre s'éclaira à nouveau. Mais non, il ne s'agissait pas de la même fenêtre. C'était là le bureau de Tate, il le savait. Et si le maître de maison était absent, comme c'était probable, personne n'avait rien à faire dans cette pièce. Il attacha son cheval et continua sa marche à pied. Parvenu près de la maison, il s'avança de la fenêtre éclairée et regarda : un homme était assis à la table et bien qu'il lui tournât le dos, il se rendait nettement compte qu'il ne s'agissait pas de Tate. L'homme n'était pas non plus Lefty Lang, mais il était bel et bien en train de fouiller les tiroirs.

Soudain il se leva et se pencha pour examiner quelque chose qu'il tenait dans la main. Il se redressa et Slick l'aperçut de profil. Il faillit pousser une exclamation. Le hasard l'avait conduit vers l'homme qu'il cherchait.

Sa première pensée fut de grimper à la fenêtre, de casser une vitre et de foncer sur Bill. Mais il savait que cela ne réussirait pas, et il avait attendu trop longtemps cette occasion pour la gâcher. Il se dirigea vers la porte de la cuisine, l'ouvrit sans bruit et entra. À la faible lueur qui parvenait de la pièce voisine il aperçut sur le sol les formes de Lefty et du cuisinier. Il les contourna et atteignit la porte de communication. Il leva le colt qu'il tenait à la main.

CHAPITRE XV

Bill avait trouvé la clef dans la table de travail. Elle était tout simplement dans le fouillis de l'un des tiroirs. Il se leva et se pencha pour l'examiner à la lumière de la bougie. Il n'y avait pas de doute : c'était bien celle qui devait ouvrir le placard de Small.

Et maintenant, qu'allait-il faire ? Il ne pouvait la laisser là pour que le shérif la trouve, car Lefty et le cuisinier feraient évidemment leur rapport, et Tate se débarrasserait aussitôt de l'objet compromettant.

Il n'y avait pas d'alternative : il fallait l'emporter, avec l'espoir que son témoignage serait pris en considération. Il la mit dans sa poche et se retourna vers la porte de la cuisine.

Un homme qu'il avait déjà rencontré plusieurs fois se tenait sur le seuil et pointait sur lui le canon d'un revolver.

— Tournez-vous contre le mur, dit l'inconnu, et mettez vos mains sur les épaules.

Il était inutile de discuter ou de poser des questions qui resteraient sans réponse. L'homme l'avait évidemment suivi, et il était probable qu'il était à la solde de Tate. Bill s'avança vers le mur et leva les mains. Il pensait à la clef. Si on le fouillait, on la trouverait ; et c'en serait fait de la preuve qu'il détenait. Cette pensée le rendait fou de rage.

Il ne se trompait pas : l'homme s'arrêta derrière lui, et une main s'enfonça dans sa poche, précisément celle où se trouvait la clef. Il se retourna d'un seul coup espérant que la rapidité de son mouvement dérouterait l'adversaire. Mais ce ne fut pas le cas : Slick recula vivement, fit un geste, et le canon du revolver l'atteignit sur le côté du crâne. Il lui sembla voir un immense éclair, puis ce furent les ténèbres.

Quand il ouvrit les yeux, il était allongé sur le sol de la cuisine, et l'individu qui l'avait assommé était en train de fouiller ses poches. Il essaya de lever un bras en signe de protestation, mais le bras refusa de bouger. Tout simplement parce qu'on lui avait lié les poignets. Ses chevilles avaient d'ailleurs subi le même sort.

Par terre, près de lui, étaient empilés ses objets personnels : sa ceinture, son couteau, le tabac et les feuilles avec les allumettes, sa montre cabossée, un bout de crayon, de la menue monnaie, un

mouchoir, la lettre qu'il avait prise sur le corps de Burke et le double de la fameuse clef.

Il tourna la tête et vit le cuisinier assis sur une chaise, la tête entre ses mains. Lefty était debout et le fixait d'un regard dur.

— Fais-le lever, Slick ! dit-il. J'ai quelque chose à régler avec lui.

— Je le ferai lever quand je serai prêt ; mais tu ne le toucheras pas. Je suis payé pour faire un certain boulot, et je veux gagner ma croûte.

Il se mit à fouiller les poches de la ceinture contenant l'argent et en tira les billets que Bill avait gardés pour la paye des employés. Il les enfouit dans sa propre poche.

— Tiens-le ! ordonna-t-il. Je veux lui remettre sa ceinture.

Il la passa autour de la taille de Bill et la boucla. Puis il remplaça dans les poches les divers objets qu'il en avait sortis, y compris la petite monnaie, le couteau et la clef. En effet, Tate avait ordonné à Slick de veiller à ce que Consadine disparaisse, et l'homme ne voulait pas que cette disparition pût le compromettre. Si on devait, plus tard, retrouver le corps, la mort devait paraître accidentelle. Il fallait donc que les objets personnels de Bill fussent retrouvés sur lui.

— Debout, Consadine ! ordonna Greever. On va faire une petite promenade à cheval, vous et moi.

Bill parvint à se mettre debout. Le cuisinier avait levé la tête et fixait Lefty. Ce dernier fit un pas en avant, leva son poing puissant ; mais avant qu'il eût lancé son coup, Slick avait tiré son revolver.

— Non, Lefty.

L'homme laissa retomber son poing.

— Il le mérite, cracha-t-il. Personne ne m'a jamais foutu un coup de crosse impunément.

— Eh bien, ce sera le premier, voilà tout. Et moi, je t'en balancerai un autre si tu ne te tiens pas tranquille. Je t'ai dit que j'ai des ordres et que je sais ce que j'ai à faire avec ce monsieur ! Asseyez-vous sur cette chaise, Consadine. Lefty ! Va chercher son cheval et emmène-le devant la maison.

— Va-t-en au diable !

— Vas-y, cuistot ! Je n'ai pas le temps de discuter.

Le cuisinier sortit. Slick tira son couteau et trancha la corde qui liait les chevilles de Bill.

— Ce n'est que provisoire, dit-il d'un ton froid. Et ne vous faites pas des idées, surtout.

Bill remuait doucement les poignets, Slick s'était servi de son écharpe pour les attacher, et il avait un peu de jeu. Mais son espoir de se libérer fut de courte durée : l'autre prit une courroie dans un tiroir et se mit en devoir d'exécuter un travail plus soigné. Après quoi, il

noua l'écharpe autour du cou de Consadine.

— Vous ne voudriez pas m'indiquer le programme ? demanda celui-ci.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce sera un beau spectacle. Je vais me transformer en magicien et vous faire disparaître complètement. Ainsi on pensera que vous vous êtes lassé de rôder dans les environs de Lariat et que vous êtes allé porter vos pénates ailleurs.

— Ça ne marchera pas. Je parie que vous ne savez pas que j'ai acheté le ranch de Keller. Je ne partirais pas en abandonnant tout ce que je viens d'acquérir.

Slick le fixait intensément, se demandant s'il disait la vérité.

— Dans ce cas, ce sera un accident. On vous cherchera, et quand on vous aura trouvé on dira : Comme c'est triste ! Il aurait fait un si beau cow-boy, s'il avait vécu.

Un accident ! C'est donc pour cela que Slick prenait soin de remettre dans ses poches tout ce qui lui appartenait, et de lui rendre sa ceinture et son écharpe. Il sentait la sueur perler à son front, et il avait peur. Vraiment peur. Qu'on le libère, et il serait capable d'affronter cet homme ou n'importe quel autre, avec ou sans arme. Mais pieds et poings liés, il n'avait pas la moindre chance. Slick pouvait le frapper à la tête d'un coup de pierre et puis le pousser du haut d'une falaise. Il pouvait aussi le laisser tomber dans quelque puits de mine abandonné et l'y laisser mourir lentement. Il y avait cent façons de se débarrasser de lui, toutes plus déplaisantes les unes que les autres. Il jeta un coup d'œil autour de lui, se demandant s'il ne pourrait pas bondir vers la porte et se perdre dans l'obscurité extérieure. Mais il n'avait pas une chance sur un million d'y parvenir.

Le cuisinier était revenu avec le cheval. Slick, qui avait gardé son arme à la main, fit sortir Bill et l'aida à monter à cheval. Puis on attacha l'extrémité d'une corde à sa cheville, on fit passer l'autre bout sous le ventre de l'animal pour la fixer au deuxième cheval. Slick passa son lasso autour de la monture de Consadine, sauta en selle et se mit en route.

Au pied de la colline, on s'engagea dans un sentier qui traversait un bosquet. Pendant ce temps, Bill essayait de se libérer, bandant ses muscles, tordant ses poignets pour tenter de donner un peu de jeu aux courroies. Mais en vain : le cuir ne voulait pas céder.

Ils se dirigeaient maintenant vers l'est, à travers un terrain qui devenait de plus en plus accidenté et rocailleux. Pour Bill ce serait un voyage sans retour, et son impuissance le désespérait. Puis l'image de Minnie Brown s'imposa à son esprit. Son désespoir fit place à une détermination farouche. Il devait y avoir un moyen de se tirer de là, et il fallait qu'il le trouve.

Si seulement il avait eu à portée de ses poignets un quelconque instrument tranchant ! Mais rien. Son couteau se trouvait bien dans sa poche, mais il avait les mains liées. Il amena ses poignets aussi loin qu'il le put vers la droite, étendit les doigts et réussit à en enfoncez un dans la poche. Il se pencha en avant sur la selle, s'agrippa des genoux, se souleva. Il sentit son pantalon glisser légèrement à la taille. L'espoir l'envahit à nouveau. Finalement, il put enfoncez son doigt au plus profond de la poche. Il saisit la doublure, la tira peu à peu, la retournant jusqu'à ce qu'il sentît sous ses doigts le métal du couteau. Après cela, le reste était relativement plus facile, bien qu'il y eût le risque de laisser échapper l'instrument. Ouvrir la lame avec les mains croisées était aussi une tâche ardue, mais il réussit à la mener à bien. Couper une lanière fut encore plus difficile, mais il y arriva également. Il était en train de libérer ses poignets lorsque Lefty se retourna sur sa selle pour l'interpeller.

— Nous y serons bientôt, sale bâtard.

Bill jeta un coup d'œil à sa gauche. Ils longeaient le bord de ce qu'il crut être une carrière de schiste.

— Encore un mille, expliqua Slick, et ça devient complètement à pic. Une falaise d'environ 500 pieds de haut. Un homme et un cheval qui tomberaient là seraient morts en arrivant en bas. Vous feriez bien de commencer à dire quelques prières.

C'était donc ça qui lui était destiné. Pas de coup de feu, pas de lutte, rien qu'une bonne poussée, et il serait mort tout aussi bien que si on lui tirait une balle dans la tête. Et rien ne pourrait laisser supposer qu'il s'agissait d'un meurtre.

« Ben Brown, songea-t-il, est mort d'un accident, et maintenant c'est mon tour. »

Il ne restait pas beaucoup de temps. Il laissa tomber sa main droite le long de sa jambe. Il ne pouvait atteindre sa cheville attachée. Il se pencha, mais Slick l'avait entendu ou senti bouger, car il se retourna.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Mal au cœur, haleta Bill.

Et il essaya de vomir en priant Dieu que, dans la clarté incertaine de la lune, Slick ne remarque pas la main qu'il avait glissée derrière sa jambe.

— C'est donc l'effet que ça vous produit ! dit l'homme d'une voix teintée de mépris. Eh bien, allez-y !

Il fit faire demi-tour à son cheval.

— À partir de maintenant, vous marcherez devant.

Il fallait évidemment que Slick fût derrière afin de pousser l'autre cheval quand le moment serait venu. Bill était penché à droite, s'efforçant de vomir. La lame de son couteau était tout contre la

courroie. Il se mit à scier, la courroie céda. Ses deux pieds étaient libres. Il se redressa.

Derrière lui, Slick grogna.

— Continuons. Ce n'est plus loin maintenant.

Si son gardien était resté devant lui, Bill aurait pu couper la longe, faire tourner son cheval et filer. Mais il n'en était plus question. Il jeta un coup d'œil rapide à gauche : la pente avait l'air de devenir de plus en plus escarpée. Il n'y avait qu'une chose à faire.

Il ôta ses pieds des étriers et se jeta à bas du cheval, roulant sur le sol en direction du ravin. Il entendit le claquement du revolver de Slick, mais il ne se rendit pas compte du nombre de coups de feu tirés. Il n'entendit pas non plus le sifflement des balles. Il ne savait même pas si l'une d'entre elles l'avait atteint. Il glissait, roulait, sautait le long de la pente sans savoir comment cela allait finir. Il pouvait fort bien aller s'écraser contre les rochers. L'obscurité l'engloutissait.

Il réussit pourtant à contrôler sa chute jusqu'à un certain point, s'étendant à plat ventre de façon à présenter au sol une surface maximum. Il espérait que ce frottement ralentirait sa vitesse, mais il lui semblait que cette glissade durait une éternité. Et soudain, il se sentit bloqué tandis que du schiste commençait à le recouvrir.

Il s'en dégagea, se remit sur ses pieds, leva les yeux. Loin au-dessus de lui, le bord du ravin se découpait sur le ciel éclairé par la lune, et il apercevait un point minuscule qui devait être Slick Greever.

Il avait des contusions et des égratignures, il n'avait plus de cheval, plus de revolver, pas de provisions, mais il était vivant et il était indemne. Il se rendit compte qu'il tenait toujours son couteau serré dans la main. Il s'en servit pour couper la courroie qui pendait de sa cheville droite. Il tâta sa poche, sa main rencontra la clef. Il poussa un soupir de soulagement. Il pourrait tout de même accuser Tate de meurtre, en fin de compte.

*

* *

Slick fit son rapport le lendemain matin. Il fut obligé de dire la vérité, car si Consadine avait échappé à la mort dans sa chute, il reviendrait certainement. Et alors, il y aurait un fameux compte à régler.

Tate écouta le récit en silence. Son visage ne reflétait rien de l'émoi qui l'agitait.

— Tu l'as donc vu qui fouillait dans mon bureau. Qu'est-ce qu'il y a pris ?

— C'est bien là le diable. Il n'avait sur lui rien qui vous appartienne.

— Qu'as-tu fait des affaires qui se trouvaient dans ses poches ?

— Je les y ai remises. Vous avez bien dit que vous vouliez qu'il disparaisse, mais j'ai pensé que si on retrouve son corps, il vaut mieux que ça ressemble à un accident.

— Qu'avait-il au juste sur lui ?

— Les trucs habituels : papier à cigarette et tabac, allumettes, de la monnaie, un couteau, un bout de crayon, une lettre. Les objets qu'un homme a toujours sur lui, quoi ! Il y avait aussi une vieille montre et une clef.

— Une clef ?

— Oui. Pas une clef ordinaire : ce n'était qu'un bout de métal avec des entailles dedans. Il avait dû la fabriquer lui-même, je suppose.

— Et tu l'a replacée dans sa poche ?

— Évidemment. J'ai fait une bêtise ?

— Des bêtises, tu en as fait des tas. Pour commencer, tu n'aurais pas dû lui rendre son couteau. Ensuite, tu n'aurais pas dû quitter les lieux sans descendre dans le ravin pour voir s'il était mort. Tu vas y retourner et le chercher. Il s'est débrouillé pour se détacher les poignets et il a coupé les courroies de ses chevilles quand il a fait semblant d'être malade. Ce qui signifie que s'il est mort dans sa chute, il y a encore une lanière fixée à sa cheville gauche. Et cela démolit ton histoire d'accident. Si tu le trouves encore en vie, achève-le avec un rocher et ôte-lui la courroie. Et surtout, ramène cette clef ! Ne te demande pas pourquoi : ramène-la, c'est tout.

Slick ignorait tout du placard à whisky de Caleb ; c'est pourquoi la clef n'avait pour lui aucune signification.

— Je repars tout de suite.

— Et le cheval, qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai lâché. On pensera que Consadine a été désarçonné et a glissé dans le ravin. Et s'il n'est pas mort, la chose n'a aucune importance.

— Vas-y ! ordonna Tate. Il s'est peut-être simplement cassé une jambe. Et on ne peut aller bien loin dans ces conditions.

Slick s'en alla. Tate traversa la cuisine et alla se poster à la fenêtre, l'air sombre. Consadine avait découvert la clef, et s'il avait réussi à s'échapper il irait certainement raconter au shérif à quel endroit il l'avait trouvée. Bien entendu, il n'aurait personne pour corroborer ses dires, mais avec le poids de l'autre témoignage, un jury le condamnerait certainement.

« En admettant, songea-t-il, que Consadine soit en vie, quelle est la première chose qu'il fera ? Il voudra tout de suite s'assurer que la clef ouvre le cadenas encore en place sur la porte du placard. Ce qui signifie qu'il va se rendre directement au ranch. »

Tate prit une décision. Il sortit, bondit sur son cheval et s'en alla

au galop vers le camp où il trouva ses hommes qui flânaient en attendant ses ordres.

— Nous pouvons lever le camp pour le moment, dit-il. Il faut que j'enrôle d'autres gars avant que nous puissions agir. Vous allez tous rentrer au ranch et y attendre mes ordres. Il est inutile de dormir là par terre alors que vous avez de bons lits.

Après quoi, il fila vers le ranch de Caleb. Quand il y fut parvenu, il mit son cheval à l'écurie pour qu'on ne le voie pas, lui donna à boire et à manger, puis il alla s'installer dans la cuisine, s'assit devant la table et tira de sa poche un jeu de cartes.

Quand Consadine arriverait avec la clef, il serait là pour l'accueillir. Mais le visiteur ignorerait sa présence. Ils seraient seuls tous les deux. Et Bill Consadine n'avait pas de revolver.

CHAPITRE XVI

Harvey Tate n'était pas le seul à attendre le retour de Bill. Minnie Brown avait espéré qu'il viendrait lui faire part du résultat de ses recherches dans le courant de la matinée, mais midi était arrivé sans qu'il parût. Elle se força à manger un peu bien qu'elle n'eût pas faim. Puis, tout en aidant à faire la vaisselle, elle ne cessait de regarder par la fenêtre ; et Mme Webb la sentait soucieuse.

— Si j'étais à votre place, je ne m'en ferais pas pour Bill, dit-elle. Il est assez grand pour veiller sur lui.

— Mais ce Lang est là-bas. Et il n'est peut-être pas seul. Vous pensez bien que Bill nous aurait tenues au courant s'il l'avait pu.

— Quelque chose a dû le retenir. Il n'a peut-être pas trouvé le moyen d'entrer dans la maison la nuit dernière et a été obligé de remettre son projet jusqu'à aujourd'hui.

— Il nous l'aurait fait savoir.

Vers le milieu de l'après-midi, Mme Webb commença à être soucieuse elle aussi, bien qu'elle essayât de le cacher. Minnie restait sous le porche à surveiller la route. Elle voulait se persuader qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, mais au fond de son cœur elle mourait d'angoisse ; et elle était surprise de constater que l'homme qu'elle avait au début si franchement détesté avait maintenant pris une telle importance et une telle place dans sa vie.

Elle se rappelait chacun de ses traits, son visage énergique, l'habitude qu'il avait de rejeter son chapeau en arrière et de passer ses doigts dans ses cheveux sombres, l'intensité de son regard, le rare sourire qui semblait le transformer et le rendre tellement aimable.

Il était peut-être dur dans certains cas, mais elle sentait combien il avait été doux et patient avec elle ; les moqueries qu'il lui lançait n'étaient que pour la faire sortir de sa suffisance et lui faire comprendre que la vie par ici était totalement différente de celle à laquelle elle était accoutumée. Elle pensait toujours qu'il est très mal de prendre une vie humaine, mais elle ne considérait plus cette vérité comme absolue. La seule fois où Bill avait tué quelqu'un c'était pour préserver sa propre vie. Et tuer un homme armé et capable de se défendre n'a rien de commun avec l'assassinat prémédité d'un vieillard. Elle éprouvait maintenant une haine farouche à l'égard de

Harvey Tate.

Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle entendit soudain un bruit de sabots. Bientôt elle aperçut une femme sur un vieux cheval gris. Une femme extraordinaire : grande et osseuse, les traits burinés, les yeux noirs, avec des cheveux grisonnants qui s'échappaient d'un invraisemblable chapeau. Elle portait un pantalon d'homme et une chemise de flanelle d'un bleu délavé. Elle cheminait sans se presser, regardant de côté et d'autre, tout en fumant une vieille pipe. Arrivée devant la maison, elle aperçut Minnie et s'arrêta devant la barrière.

— Avez-vous vu un gredin du nom de Bill Consadine ? demanda-t-elle.

La jeune fille se leva d'un bond et s'avança.

— Non. Je l'attends depuis ce matin de bonne heure, et je ne sais pas ce qui a pu le retenir.

La femme l'observait attentivement.

— Vous êtes la nouvelle maîtresse d'école, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et vous vous appelez Minnie Brown.

— C'est exact.

— Et vous êtes la fille de Ben Brown.

— Oui. Vous connaissiez mon père ?

— Je le connaissais, dit Sue. Le meilleur homme qui ait jamais vécu. C'est moi qui tenais sa maison. Je suis Susan Small.

Elle serra chaleureusement la main de la jeune fille.

— Vous êtes parente avec Caleb Small ?

— Je suis sa sœur. Vous permettez que je prenne un siège ?

— Oh ! bien sûr. Connaissiez-vous Bill... je veux dire M. Consadine ?

— Oui.

Sue s'assit dans un fauteuil.

— Un autre brave garçon ! Il m'a laissé un mot pour m'annoncer la mort de Caleb, mais j'étais absente et ne suis rentrée chez moi qu'hier soir.

Elle fixa Minnie droit dans les yeux.

— Il a été empoisonné, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bill m'a parlé de ce whisky contenant de l'arsenic. Je n'aimais pas Caleb, et il ne m'aimait pas non plus. Mais empoisonner quelqu'un c'est lâche. Il y a eu une enquête ?

Minnie raconta ce qu'elle savait.

— Le coup a donc été fait par Harvey Tate ou par Clyde Boston, dit Sue. Mais n'allez pas me dire que c'est Clyde. Pas de cette façon : ce n'était pas son genre. Harvey Tate, je ne le connais pas aussi bien, mais il me semble qu'il en serait capable. Qu'en pense Bill ?

La jeune fille raconta le reste de l'histoire.

— Ça ressemble bien à Caleb de laisser deux testaments : il a toujours été un peu bizarre. Je suppose que Tate va essayer de faire valider le sien.

— Oui. Il prétendra que Boston était le meurtrier et ne pouvait par conséquent profiter de la mort de sa victime. Et il y parviendra, à moins qu'on ne puisse prouver qu'il est lui-même l'assassin.

— Diable ! Il n'y a pas assez de preuves ? Tate donne du café à Caleb et mange avec lui le jour de sa mort ; il y a de l'arsenic dans le café. Quelle preuve vous faut-il encore ?

— Ce genre de preuve ne sera pas accepté en justice. Tate déclare que ce matin-là le café était déjà prêt quand il est arrivé.

— Balivernes ! Il est coupable, et vous le savez. La seule chose à faire, c'est de réunir un comité de sécurité, de mettre la main sur l'homme et de le pendre haut et court.

— Ce serait mal. S'il doit être exécuté, il faut que ce soit un châtiment légal.

— Peuh ! Il a assassiné Caleb et il doit payer. Il n'y a pas de légalité qui tienne. Cette histoire de loi, c'est une idée à vous, pas vrai ?

— Oui. Et c'est de cette manière que Bill va agir parce qu'il sait que je n'admets pas qu'on se fasse justice soi-même.

— Vous parlez comme une petite maîtresse d'école. Eh bien, si mon père et les autres pionniers avaient attendu la loi pour vider leurs querelles, on ne pourrait pas vivre dans l'Ouest. Si vous voyez un gars en train de mettre sa marque sur votre bétail, vous n'allez pas appeler un flic, parce qu'il faut aller jusqu'à Kansas City pour en trouver. Vous lui flanquez sur-le-champ la correction qu'il mérite. De cette façon, vous êtes sûre qu'il ne va pas recommencer à voler ce qui ne lui appartient pas. Si un homme en tue un autre sans lui donner une chance de se défendre, vous le pendez. Mon Dieu, ma petite, si nous attendions la loi, il n'y aurait plus dans ces régions que des voleurs et des assassins. Je pense que vous avez assez de jugeote pour comprendre ça.

— Je commence à me rendre compte qu'il peut y avoir des circonstances où...

— Certainement qu'il y en a ! Et je crois que nous sommes en plein dedans. Vous vous cassez la tête à trouver votre preuve légale, et pendant ce temps Bill Consadine se fera descendre. Tate a tué Caleb et il tuera Bill tout aussi bien.

Une pensée traversa soudain l'esprit de Sue.

— Où est-il en ce moment ?

— Je ne sais pas. Et c'est ce qui me tracasse. Voyez-vous, il est arrivé à la conclusion que celui qui a mis de l'arsenic dans le whisky

doit s'être servi d'un double de la clef. Si le coupable est Tate, il se pourrait qu'elle soit au ranch. Et comme Tate était en train de camper avec ses hommes, Bill a dit qu'il allait pénétrer chez lui pour faire des recherches.

— Il y a quelqu'un d'autre dans la maison ?

— Bill pensait que Lefty Lang pourrait s'y trouver, mais il a ajouté qu'il s'en chargeait.

Sue se leva et se dirigea à grandes enjambées vers l'escalier.

— Où allez-vous ?

— À la recherche de Bill, naturellement. Il aurait fallu s'y mettre depuis longtemps.

— Attendez ! Je viens avec vous.

Sue s'arrêta et se retourna.

— Vous avez un cheval ?

— Je peux prendre celui de Mme Webb.

Déjà elle était à la porte.

— Je serai là dans une minute. Juste le temps de changer de vêtements.

— Rejoignez-moi à l'écurie. Je vais vous seller le cheval.

Minnie entra en courant dans la maison. Mme Webb était dans la cuisine en train de faire cuire du pain.

— Il y a là une femme, dit la jeune fille, qui est la sœur de Caleb. Elle part à la recherche de Bill, et je vais avec elle.

— Bonne idée. S'il n'était pas rentré à l'heure du souper, j'avais l'intention d'y envoyer Chris. Mais Sue est parfaitement capable de se débrouiller.

Minnie se précipita dans sa chambre, enfila rapidement sa tenue de cheval et courut à l'écurie, en proie à la panique.

— Vous m'avez dit que Bill a acheté le ranch de Keller, dit Sue. Nous allons d'abord nous arrêter là pour voir s'il est de retour.

Elles rencontrèrent des hommes en train de patrouiller le long de la rivière, mais ils n'avaient pas vu leur patron depuis la veille au soir.

— Il s'est dirigé vers le ranch de Tate, dit l'un des cow-boys, mais je ne pense pas qu'il y soit en ce moment. Les gars ont levé le camp ce matin, et toute l'équipe est en train de rôder dans les environs.

— Ce qui ne veut pas dire que Bill n'y soit pas, répliqua Sue. Venez, Minnie.

Elles franchirent le gué et continuèrent leur chemin vers le ranch. En approchant, elles aperçurent les hommes de Tate et ceux du 82 qui flânaient en attendant l'heure du souper. Sue se dirigea vers la maison. Les cow-boys des deux équipes les regardèrent avec curiosité. Elles mirent pied à terre et entrèrent dans la cuisine dont la porte était

ouverte.

Un homme avec un pansement au visage était assis à table, un autre était occupé au fourneau. Lefty Lang leva les yeux et le cuisinier se retourna.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? glapit Lefty.

— Nous cherchions Bill Consadine. Vous l'avez vu ?

— Non.

— Vous mentez. Où est-il ?

— Pas ici, en tout cas. Je voudrais bien qu'il y soit !

— Nous allons voir. Venez, Minnie.

Elle leur tourna le dos et entra dans le bureau de Tate, suivie de la jeune fille. Elle parcourut la pièce d'un coup d'œil, se dirigea vers une alcôve, l'ouvrit.

— Il ne peut être là-dedans ! dit Minnie.

— Non. Mais son chapeau pourrait y être. Ou ses armes, ou quelque chose lui appartenant.

Elle se mit à fouiner un peu partout, à la recherche d'un indice qui aurait pu lui indiquer que Bill s'était trouvé là à un certain moment. Puis elle passa dans le vestibule qu'elle traversa pour entrer dans la chambre à coucher de devant. Elle fouilla le placard aux vêtements, regarda sous le lit, ouvrit les tiroirs et en examina rapidement le contenu. Son regard se posa ensuite sur la table à toilette et fut attiré par le morceau de savon. Elle le saisit entre ses doigts et alla le regarder à la lumière.

— Vous m'avez bien dit que Bill cherchait le double d'une clef ?

— Oui.

Minnie avait tout de suite saisi la signification du morceau de savon et s'était précipitée vers Sue.

— On a pris l'empreinte de la clef là-dessus. Nous allons garder ça.

Elles examinèrent encore la deuxième chambre, mais n'y trouvèrent rien d'intéressant. Elles retraversèrent le vestibule et le bureau et repassèrent dans la cuisine.

— Consadine est venu ici hier soir, n'est-ce pas ? dit Sue.

Lefty et le cuisinier se regardèrent d'un air gêné, se demandant si la femme avait par hasard trouvé un indice.

— Je vous demande, insista-t-elle, si Bill Consadine était ici hier soir.

— Grands dieux non ! Qu'est-ce qu'il serait venu faire ?

Le regard de Sue faisait lentement le tour de la pièce. Dans un coin près du fourneau elle aperçut une petite corde dont elle s'empara. Il y avait un nœud et elle avait été tranchée juste à côté. Le cuisinier faisait semblant d'être très occupé par ses casseroles. Elle l'agrippa à l'épaule pour l'obliger à se retourner.

— Charlie Briggs, vous voyez ça ? Inutile de me mentir. Consadine était-il ici hier soir ?

— Eh bien...

Il cédait, cherchant Lefty du regard comme pour avoir de l'aide.

— J'ai dit qu'il n'est pas venu ! répéta Lefty.

Sue fonça sur lui.

— Vous, cessez de japper ! Sinon je vais vous balafrer l'autre joue.

Se retournant vers l'autre, elle le saisit par la chemise et le secoua.

— Maintenant, vous allez parler, Charlie. Et vite !

— Eh bien oui. Il est venu. Mais il n'est plus ici. Il est parti avec Slick Greever.

— Avec ce sale putois ? Où sont-ils allés ?

— Je ne sais pas. Honnêtement, je l'ignore. Il faisait nuit et je n'ai pas vu la direction qu'ils prenaient, je vous le jure.

Elle le lâcha et entraîna Minnie vers la sortie. Elles reprirent la route de l'Est, en direction des collines.

— Que pensez-vous qui soit arrivé, Sue ? demanda la jeune fille d'un ton anxieux.

— Bill a été pris au piège quelque part près de la maison. La corde qui était dans la cuisine a servi à l'attacher. D'après la longueur, je dirai qu'elle a dû être utilisée pour lui lier les chevilles. Ensuite, quand on l'a hissé sur son cheval, il a fallu la couper. Slick Greever l'a emmené quelque part. Mais ne me demandez pas où.

— Qui est-ce ce Greever ?

— Un tueur à gages.

— Il a donc emmené Bill pour le tuer ! Oh ! Sue, s'il a fait ça, je ne me le pardonnerai jamais.

— S'il avait voulu le tuer, il aurait pu le faire dans la maison. Mais il ne l'a pas fait. Pourquoi ?

Elle réfléchissait intensément. Peut-être envisageait-on de maquiller le crime en accident, comme pour Ben. Peut-être Slick avait-il conduit son prisonnier dans les collines dans ce but. Peut-être... Voyons ! Tate n'était pas au ranch. Et il ne montait évidemment pas la garde tout seul dans ses prés. Il n'y avait qu'un seul autre endroit où il pouvait se trouver : c'était au 82. Peut-être y avait-on emmené Bill. Elle obliqua vers le nord.

— Nous allons contourner la propriété, dit-elle. Nous pourrions ainsi approcher en restant à l'abri des arbres, et personne ne pourra nous apercevoir de la maison.

Elle tira le revolver de sa ceinture et le tendit à Minnie.

— Moi, j'ai ma carabine, dit-elle. Vous, prenez ça. C'était celui de votre père. Il n'y en a pas beaucoup de ce modèle : c'est un calibre

Minnie, le visage tendu, fixait l'arme. Le revolver de son père !

— Je n'ai jamais tué personne de ma vie.

— Ce n'est pas difficile. Il suffit d'armer et de presser la détente.

La jeune fille prit l'arme qu'on lui tendait.

CHAPITRE XVII

Bill se trouvait en bordure des arbres, un peu à l'est du ranch de Caleb Small. Couvert de sueur, l'air hagard, les vêtements tachés et déchirés, les bottes éraflées et poussiéreuses, il avait marché toute la journée et une partie de la nuit précédente sans manger ni boire, longeant les collines pour ne pas être vu par les hommes de Tate.

Depuis près d'une heure, il observait les bâtiments du ranch, essayant de recouvrer quelques forces et de reposer ses muscles endoloris. Avant de chercher à manger et à dormir, il voulait s'assurer que la clef qu'il avait dans sa poche s'adaptait bien au cadenas du placard où Caleb gardait son whisky.

Le ranch avait l'air désert : il n'y avait pas un homme autour de la maison ni un cheval dans le parc. Il supposa que les cow-boys campaient dans la prairie, ignorant qu'on les avait envoyés coucher dans le ranch de Tate.

Il sortit enfin de son abri et traversa à grandes enjambées l'espace découvert qui le séparait de la maison. Il n'y avait pas moyen de s'approcher sans se découvrir, à moins d'attendre la nuit. Et cela il ne le voulait pas, de peur que Tate ou ses hommes reviennent avant qu'il n'ait pu essayer la clef.

Rien ne se produisit, personne ne se montra. Il entrouvrit doucement la porte de la cuisine et jeta un coup d'œil à l'intérieur. L'endroit paraissait parfaitement vide. Les choses étaient telles qu'il se rappelait les avoir laissées le jour où Caleb avait été trouvé mort dans le living-room. Par la porte de communication, il apercevait une partie de cette pièce, et les rayons rougeâtres du soleil couchant qui y pénétraient par la fenêtre lui donnaient un air presque gai. En face, se trouvait le fameux placard avec son cadenas qui pendait toujours au montant de la porte.

Il entra, laissant entrouverte la porte de derrière pour le cas où il serait obligé de battre rapidement en retraite. Il se dirigea vers le placard, tira la clef de sa poche et l'introduisit dans le cadenas. Elle s'y adaptait à la perfection.

— Mais oui, ça marche ! dit soudain une voix derrière lui.

Il pirouetta, cherchant à sa ceinture le revolver absent. Harvey Tate était debout dans l'encadrement de la porte, l'arme à la main et

pointée sur lui. Il y avait dans ses yeux une lueur de triomphe et sur son visage un sourire qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions. Bill comprenait que Slick avait dû lui faire part de sa fuite et qu'il était venu l'attendre ici. Ils étaient seuls, et Consadine ne possédait pour toute arme que son couteau de poche. Il sentait fort bien que ce que Slick avait raté allait s'accomplir maintenant.

Il essaya de gagner du temps pour réfléchir et tenter de trouver une façon de s'en tirer. La seule manière, songea-t-il, c'était de faire parler Tate.

— Pourquoi Slick a-t-il remis la clef dans ma poche ? demanda-t-il.

— Par excès de prudence. Il voulait que votre mort ait l'air d'un accident. Quand il m'a dit qu'il vous avait surpris en train de fouiller mon bureau, j'ai compris ce que vous cherchiez. Je lui ai demandé ce que vous aviez dans vos poches et il me l'a dit. Je savais que si vous aviez survécu à votre chute votre premier soin serait de venir vérifier si la clef s'adaptait bien au cadenas. Je me suis donc débarrassé de mes hommes pour la journée et je me suis installé ici pour vous attendre. Voyez-vous, personne ne connaît la signification de cette clef à part vous et moi. Et vous ne vivrez pas pour aller raconter ce que vous savez.

Il était toujours debout sur le pas de la porte. Il décrivit un quart de cercle, l'arme au poing, pour venir se placer près de l'entrée de derrière. Bill était près du placard ; il aurait pu s'y réfugier, mais cela ne l'aurait avancé en rien. Ses yeux parcouraient la pièce, à la recherche d'une arme ou de quelque chose qui pût en tenir lieu. Il y avait là un tisonnier sous le fourneau, et une chaise qui était au moins à six pieds de lui. Bondir vers l'un ou vers l'autre eût été peine perdue : Tate l'aurait abattu avant qu'il ait fait deux pas.

— Me tuer ne servira à rien, dit-il. D'autres sont au courant de l'existence de la clef et savent que je suis venu chez vous pour m'en emparer.

— Mais ils ne savent pas que vous l'avez trouvée, et ils ne le sauront jamais. Si Lefty ou le cuistot parlent, tout ce qu'ils peuvent raconter c'est que vous êtes parti hier soir en compagnie de Greever. Et à ce moment-là, Slick sera loin, vous pouvez lui faire confiance pour ça. Personne ne sait où vous êtes ; vous allez disparaître. Et si on ne retrouve pas votre corps, il ne peut y avoir de preuve contre personne.

— Il existe d'autres preuves : le café empoisonné, le testament, tout un tas de petits détails qui vous accusent. Ajoutez à cela ma soudaine disparition en compagnie d'un homme engagé et payé par vous, et ça suffira pour vous faire pendre.

Tate secoua doucement la tête.

— Ce ne sont pas là des preuves, Consadine, mais de simples hypothèses, et vous le savez bien. Allons ! Maintenant assez discuté. Reculez contre le mur. Ce sera plus facile pour tous les deux.

Ça, c'est sûr, songea Bill. Au moment où Tate serait sur le point d'appuyer sur la détente, il plongerait dans ses jambes. Ce serait un effort inutile, mais il préférerait recevoir la balle de cette façon que le dos au mur comme un traître.

L'autre leva son arme et visa soigneusement le front.

— Un instant ! J'aimerais savoir, pour ma propre satisfaction, si vous avez bien empoisonné Caleb.

— Bien sûr. Il aurait dû mourir il y a dix ans, car personne n'aimait ce vieux forban cupide.

Il abaissa légèrement l'arme. Il fallait qu'il plastronne un peu.

— Je crois que j'ai opéré assez habilement. Je voulais Little Basin pour moi tout seul, et cela depuis toujours. Je me liai donc d'amitié avec Small. Mon idée était d'en faire un ennemi de Keller, puis de me mettre du côté du plus fort avant de le liquider lui-même. C'est alors que j'appris que Caleb n'avait aucun proche, si ce n'est une sœur qu'il détestait. Et je pensai que, si je savais m'y prendre, je pourrais lui faire rédiger un testament en ma faveur. Vous avez vu comment j'ai fait. Mais le vieux filou a également pondu un papier qui laissait tout à Boston. Là aussi, vous savez comment j'ai agi. Je vais maintenant coller la mort de Caleb au compte de Clyde et faire annuler le testament en sa faveur.

— Le jour de sa mort, vous avez mis de l'arsenic dans son café ?

— Oui. Cette foutue drogue mettait trop de temps pour agir. Je lui ai balancé une forte dose en supplément pour l'achever.

Il esquissa un geste d'impatience.

— Nous sommes en train de perdre du temps. Allez ! Reculez !

— Non. Si vous devez me descendre, faites-le pendant que je suis là.

Il vit le visage de Tate se tendre et se durcir. L'homme à nouveau leva le colt.

— À votre guise, dit-il.

Bill tendit ses muscles, les yeux rivés à ceux de Tate. Une seconde de plus, et c'en était fait.

C'est alors qu'un bruit de pas se fit entendre à l'extérieur de la maison. Puis la porte s'ouvrit violemment, tandis qu'une voix appelait :

— Bill !

C'était Minnie. Elle franchit le seuil avec dans sa main un revolver qu'elle braquait sur Tate. Ses yeux paraissaient immenses, ses lèvres étaient entrouvertes, et son visage était aussi blanc que la cire.

L'homme fit un mouvement rapide pour lui faire face, et Bill

bondit. Il entendit le claquement de l'arme et ce qui lui parut être l'écho de la détonation. Tate pirouetta sur lui-même, et Consadine lui envoya à la volée un grand coup en plein visage. Il recula en chancelant et Bill parvint à s'emparer de son colt qu'il lui arracha des mains et lança sur le sol jusqu'à l'autre extrémité de la pièce. Puis ses doigts s'agrippèrent à la gorge de son ennemi qu'il renversa à terre. En cet instant la seule chose à quoi il pensait c'est que cet homme avait tiré sur Minnie et l'avait peut-être tuée.

Mais une voix sèche se fit entendre derrière lui :

— Laissez-le, Bill. Il faut qu'il nous reste quelque chose à pendre.

Le brouillard qui l'aveuglait se dissipa, et il se rendit compte que la langue de Tate sortait tout entière de son visage violacé. Il dénoua ses doigts et se tourna vers la femme qui venait de parler. C'était Sue.

Sue ! Mais c'était Minnie qu'il avait vue avec le revolver ! C'est sur elle que Tate avait tiré. Il fit demi-tour et la vit étendue sur le sol, sa main fine et blanche tenant encore le colt.

Il poussa un cri et se précipita. Il la prit dans ses bras, la souleva, se pencha sur son visage blême.

— Minnie ! dit-il. S'il vous a blessée, je...

— Non, dit Sue. Elle n'est qu'évanouie. Mais vous pouvez continuer à la câliner. Je ne peux pas vous blâmer, car elle vous a sauvé la peau en tirant sur ce porc.

— Elle a tiré sur lui ! Minnie ?

— Eh oui. Vous voyez bien qu'il est blessé au bras. Et vous n'aviez pas d'arme, vous ! Quant à moi, je m'étais pris le pied dans un tas de bois devant la porte, et je suis allée embrasser la terre comme Christophe Colomb quand il a découvert l'Amérique.

Bill jeta un coup d'œil à Tate et aperçut en effet une tache brune qui s'étendait sur la manche de sa veste près de l'épaule.

— Ça alors ! fit-il, en proie au plus profond étonnement.

— Elle commence à piger, hein, la petite !

Minnie ouvrit les yeux, pleins encore de la terreur qui la possédait quand elle s'était évanouie. Elle leva une main et caressa de ses doigts les joues maigres de Bill.

— Vous... Il ne vous a pas...

— Grâce à une courageuse petite maîtresse d'école.

Elle se rendit compte alors qu'il la tenait dans ses bras comme une enfant.

— Reposez-moi à terre, s'il vous plaît, murmura-t-elle.

Il la remit sur ses pieds et la soutint pour la conduire à une chaise.

Elle s'assit, et ses yeux se portèrent vers l'endroit où gisait Tate. Il avait repris son souffle, et la teinte violacée de son visage

s'atténuait. Il se souleva sur un coude.

— C'est vous, dit-il à la jeune fille, qui avez tiré sur moi. Je ne l'aurais jamais cru.

— Moi si ! grogna Sue. C'est la fille de Ben Brown.

Tate se leva avec peine et alla s'asseoir sur une chaise. Il tira de sa poche un mouchoir qu'il plia et qu'il appliqua en tampon sur sa blessure.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil à ce bras, dit Bill.

— Ce n'est pas nécessaire. Juste un petit bout de chair éraflée. Et maintenant, où est-ce que nous allons ?

— À la prison de Keno. Et vous serez pendu pour le meurtre de Caleb Small.

— Je ne crois pas. Vous n'avez pas plus de preuves contre moi que vous n'en aviez auparavant.

— J'ai la clef que vous avez fabriquée ; ça suffit.

— Vous voulez dire celle du cadenas ? Je ne l'avais jamais vue avant. Vous prétendez l'avoir trouvée dans mon bureau. Si c'est vrai, c'est que vous l'y aviez mise vous-même pour me faire accuser. Personne n'était avec vous, quand vous l'avez soi-disant découverte.

Bill le considéra d'un air courroucé. Cet homme était aussi coupable que Caïn lui-même, mais il savait ce qu'il disait : il n'y avait effectivement aucun témoin.

— Bill, dit Sue d'un ton bref, ce qu'il vous faudrait faire c'est lui coller une balle entre les deux yeux pendant qu'il est assis là. Je serais moi-même capable de le faire. Mais Minnie voit les choses différemment : nous ferons donc comme elle le désire.

Elle tira de sa poche le morceau de savon et le présenta à Tate.

— Vous reconnaissez ça ? Je l'ai trouvé sur votre table de toilette. Et j'ai un témoin : miss Brown était avec moi.

Les paupières de l'homme battirent : ce fut le seul signe visible de son trouble.

— Vous n'avez donc pas de savon chez vous, qu'il faut que vous veniez faucher le mien ? ricana-t-il.

— Du comme ça, je n'en ai pas, non. Il y a votre griffe dessus. Un peu effacée, c'est vrai ; mais il en reste assez pour que l'on voie l'empreinte d'une clef. Et si ce n'est pas celle du cadenas qui est là, je veux bien bouffer ce morceau de savon sans sel.

Bill se dirigea vivement vers le placard, prit la clef et la posa sur le savon. Elle s'encastrait parfaitement dans le creux.

— Voilà votre preuve. Elle vous suffit ?

Tate lui décocha un regard où se lisait toute la haine qu'il éprouvait pour lui.

— Allez-vous-en au diable, Consadine ! grogna-t-il.

— Bill, intervint Sue, il y a une troupe de cavaliers qui se

dirigent vers nous. Il se peut que ce soient les hommes de Tate. Surveillez-les.

Le jeune homme alla ramasser l'arme que Minnie avait laissée tomber. Sue s'était précipitée dans la pièce de devant.

— C'est Chris Webb ! cria-t-elle. Avec des gars de la ville.

Les cavaliers s'arrêtèrent devant la maison et posèrent quelques questions à Sue. Puis ils entrèrent dans la cuisine.

— Content de vous voir sain et sauf, mon vieux Bill ! dit Webb. Ma femme m'avait dit que vous n'étiez pas revenu et que Sue et Minnie étaient à votre recherche. J'ai donc levé quelques gars et suis venu à l'aide. J'ai pensé que si vous vous étiez emparé de cette clef vous seriez venu ici. Et nous étions en route quand nous avons entendu un coup de feu.

Il regarda Tate qui, le visage blême, pressait sa main contre son bras blessé.

— Il a l'air mal en point. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Bill raconta toute l'histoire, sans oublier le pain de savon de Sue.

— Ça lui passe le nœud autour du cou, ça ! dit Chris avec un sourire. Et son testament ne vaut pas un clou. Puisque Caleb Small est mort sans héritier, je suppose que le ranch revient de plein droit à Sue.

— Non, dit Sue. Pas à moi, mais à Minnie. Il lui a toujours appartenu.

Elle se dirigea vers la table, et son regard se promena sur l'assistance. Son visage était grave, ses lèvres serrées, et il y avait de la douleur dans ses yeux.

— Maintenant que Caleb est mort, commença-t-elle, je peux dire la vérité. J'ai dû attendre parce que c'était mon frère. Que Dieu ait pitié de lui.

Elle baissa la tête un instant, puis elle regarda à nouveau les autres et poursuivit d'une voix monocorde :

— Ben Brown était associé à Caleb. J'ai menti à Bill quand je lui ai dit que je ne le savais pas, mais je ne pouvais pas faire autrement tant que mon frère était en vie. La mort de Ben ne fut pas accidentelle : c'est Caleb qui l'a tué. Peut-être bien que tout a commencé comme il l'a raconté, c'est-à-dire que Ben a pu être désarçonné par son cheval qui avait pris peur à la vue d'un serpent, mais il ne s'est pas tué accidentellement avec son propre revolver.

Un instant ils restèrent silencieux, abasourdis. Puis Minnie s'écria :

— Sue, ce ne sont là que des hypothèses. Comment pouvez-vous savoir ?

— Le revolver de Ben est parti, c'est vrai. C'est celui que Bill a entre les mains en ce moment même. Si vous l'examinez, vous

constateriez que c'est un calibre 41. Avant l'enterrement de Ben, c'est moi qui ai fait sa toilette. La balle qui l'avait tué s'était coincée dans une côte.

Une fois de plus, elle leva vers eux son visage ravagé par la douleur avant de poursuivre :

— J'ai extrait cette balle. Et c'était affreux, de tailler ainsi dans sa pauvre chair morte. Mais j'étais soutenue par ma haine pour Caleb et par mon amour pour Ben. La balle était écrasée et déformée, mais je l'ai mise sur un des plateaux d'une balance et j'ai mis sur l'autre plateau une des balles du revolver de Ben. Celle que j'avais extraite de son corps était beaucoup plus lourde. Je pris ensuite une balle du calibre 45 de Caleb et la comparai à celle qui avait tué Ben : elles avaient le même poids. Je savais donc que mon frère était un meurtrier.

Personne ne dit mot. Tous regardaient Sue, comme fascinés, comprenant la douleur qu'elle avait dû ressentir.

— Je sais, continua-t-elle, que j'aurais dû livrer Caleb à la justice. Mais je ne l'ai pas pu : c'était mon frère, et je me rappelais l'époque où nous étions jeunes tous deux, où je le regardais comme toutes les petites filles regardent leur grand frère. Et faire pendre Caleb ne m'aurait pas rendu Ben. Je n'ai jamais parlé de cela à Caleb ; je me suis contentée de rassembler mes affaires et je suis partie. Mais il a dû comprendre que je savais, car il se prit à me haïr autant que je le haïssais.

— Comment expliquez-vous, demanda Bill, que le ranch appartienne à Minnie ?

— Ben était copropriétaire. En le tuant, Caleb perdait son droit sur la part de Ben qui revenait donc à sa fille. À partir de ce moment, c'est Minnie qui était copropriétaire. Maintenant que Caleb est mort à son tour, sa part lui revient de plein droit. Je suppose que c'est ainsi qu'un tribunal en déciderait. C'est la seule solution sensée.

— Je comprends maintenant, reprit Bill, pourquoi Caleb a tenté de tuer Minnie. J'avais deviné que cela avait quelque rapport avec le ranch, et cet accident me hantait l'esprit. Caleb avait mauvaise conscience, et quand Minnie est revenue, douze ans après la mort de son père, il a eu peur qu'elle vous ait rencontrée et que vous lui ayez fait part de ce que vous saviez ou de ce que vous soupçonniez. Il a alors saisi l'occasion de s'en débarrasser et, sans sa mauvaise vue, il y serait malheureusement parvenu.

Ces tristes événements que Sue venait de faire surgir du passé expliquaient tout. Chris et ces hommes emmenèrent Harvey Tate, et Bill déclara qu'il suivrait un peu plus tard avec les femmes quand ils se seraient restaurés. En effet, Sue et Minnie n'avaient pas pris leur repas du soir, et lui n'avait pas mangé depuis la veille.

Quand tous furent partis, Sue se mit rapidement à préparer le souper avec les provisions qu'elle trouva dans la maison. Elle avait l'air plus heureuse et comme rajeunie.

— Sue, dit Minnie, je désire que vous gardiez le ranch. Vous avez assez souffert, et il doit vous revenir.

— Vous ne pourriez me le faire accepter même s'il était recouvert d'une épaisseur de 2 pieds d'or à 18 carats. D'ailleurs, je gagne bien ma vie, et j'aime la prospection.

— Mais que vais-je en faire ? Je ne connais rien à l'élevage.

— Vous ne saviez pas non plus vous servir d'un revolver, mais vous avez appris très vite. Vous apprendrez l'élevage aussi, si vous faites preuve de bon sens en épousant un jeune éleveur de ma connaissance.

— Sue !

— Allons ! Vous n'allez pas rougir, j'espère. Bill vous aime, et vous savez fort bien que vous l'aimez aussi. À vous deux, vous êtes propriétaires de tout Little Basin. La seule chose sensée que vous puissiez faire, je le répète, c'est de vous marier. De cette façon, vous serez sûrs que personne d'autre ne viendra faire traverser la rivière à ses troupeaux.

Bill leva les yeux vers Minnie, et le sourire qui flottait sur ses lèvres le transfigurait.

— Minnie, dit-il, Sue a parlé bien mieux que je n'aurais su le faire. Et elle a trouvé la meilleure solution. Qu'en pensez-vous, chérie ? Voulez-vous avoir pour mari un individu aussi quelconque que moi, aussi peu recommandable et sans aucun respect pour la loi ?

Elle lui sourit à son tour avec une lueur de passion dans le regard. Elle s'approcha. Il ouvrit les bras et elle vint s'y blottir, toute pleine d'amour.

Sue faisait semblant d'être très occupée par son fourneau.

Tremblante d'émoi, Minnie s'arracha à l'étreinte de son fiancé et plongea ses yeux dans les siens, tandis que sa main caressante glissait dans ses cheveux.

— Zut ! s'exclama soudain Sue avec son plus bel accent de l'Ouest. Et qui est-ce qui va être institutrice maintenant ?

Fin

4^{ème} de couverture

Le Texas, avec ses ranches et ses immenses prairies que se disputent âprement des propriétaires sans scrupules.

Nulle loi, nul respect de la personne humaine. Rien que la force qui prime le droit.

Dès son arrivée, Bill Consadine tue un homme d'un coup de revolver et en assomme un autre à coup de crosse.

Minnie Brown, une ravissante petite institutrice venue de l'Est et qui veut essayer de faire entendre la voix de la raison à ces hommes rudes et primitifs, se prend à détester le jeune homme.

Harvey Tate, à qui elle semble s'intéresser, sera-t-il plus digne de son amour ?

La lutte est ouverte : une lutte à mort entre les deux hommes.

1 Il s'agit d'une fenêtre à guillotine, comme il en existe beaucoup aux États-Unis aussi bien qu'en Angleterre. (N. du Traducteur).